



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

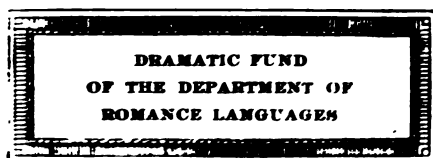
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

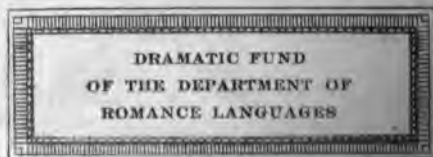
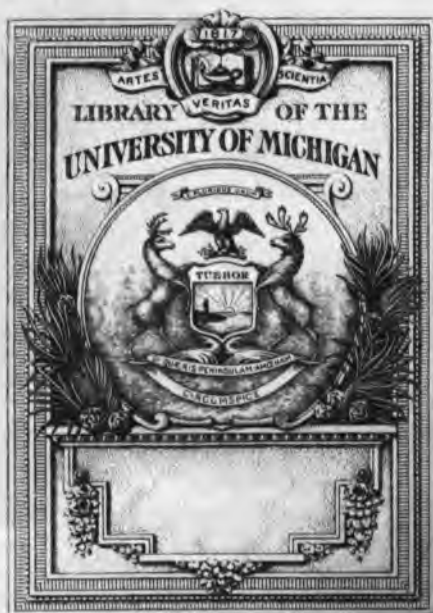
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



PQ
1211
112
B-8
245



PQ
1211
.A2
B58
245



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettre M.

TOME VINGT-HUITIÈME.

Pièces contenues dans ce Volume,

Mariage (le) de Julie.

Mariage (le) par Escalade,

Mariages (les) Samnites.

Maris (les) corrigés.

Mariage (le) de la Lune.

Matrone (la) Chinoise,

Mazet,

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

*Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies ;
Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-
Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques,
Pièces à Vaudevilles, Divertissements,
Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant
anciennes que nouvelles.*

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

*On y a joint les Anecdotes concernant toutes les
Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Pro-
vince ; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou
Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâ-
tres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont
joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement
de leurs Ouvrages & de leurs talens.*

Lettre M.

TOME VINGT-HUITIÈME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

ÉPÎTRES SUR LA VIEILLESSE ET SUR LA VÉRITÉ:

SUIVIES

DE QUELQUES PIÈCES FUGITIVES EN VERS,

Et d'une Comédie nouvelle en Prose & en un Acte,

QUI A POUR TITRE:

LE MARIAGE DE JULIE;

^{Bernard Joseph}
Par M. SAURIN, de l'Académie Française.



Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.



M. D C C. L X X I I.

Oran. 7d.
depl. 7 Rom. Langs
3-7-35



É P I T R E

SUR LES MALHEURS ATTACHÉS

A LA VIEILLESSE.

Singula de nobis anni praevalentur euntes.

DE nos vœux imprudens nous fatiguons les Cieux :
Tout mortel leur demande une longue carrière ;
Mais quand Priam , au char d'Achille furieux ,
Vit Hector , tout sanglant , traîné sur la poussière ,
De leurs tristes présens il accusa les Dieux.
Semblançai , ce Vieillard , qu'un Roi nommoit son pere ,
Et qui sur l'échaffaud porta ses cheveux blancs ,
Se plaignit d'avoir vu trop long-temps la lumière.
Mais , sans parler de ceux qu'au déclin de leurs ans
Le Destin accabla de revers éclatans ,
Voyez , cher Ariston , la Vieillesse plaintive ,
Sur un bâton nouveau courbant ses foibles reins ;
Le Temps qui sur sa tête amassa les chagrins ,
Hâte vers le tombeau sa démarche tardive.

Ses goûts sont émouffés , ses desirs sont éteints :
Loin d'elle a déserté la flatteuse Espérance ,
Emportant les plaisirs , & de maux trop certains
Lui laissant l'inutile & triste prévoyance.

A ij

11-11-38 mcs

A ses yeux obscurcis le Ciel paroît chargé,
L'astre du jour en deuil, la nature en souffrance;
Et du monde vieilli pleurant la décadence,
Elle croit que tout change, & seule elle a changé :
Ainsi, d'après nos sens, la mobile apparence
Nous offre les objets sous des aspects divers ;
Et chaque âge, en effet, voit un autre Univers.
Que tout semble riant au matin de la vie !
Des rayons de l'espoir la nature embellie
Répand un jour si pur ! Son éclat est si frais !
La jeunesse ne voit que des Êtres parfaits :
Tout homme est un ami, toute femme est sincère,
Tout Poète est divin, & sur-tout point jaloux ;
Mais, par l'expérience éclairés malgré nous,
Que nous perdons bien-tôt cette illusion chère !
La Défiance vient, conduite par le Temps,
Montre aux pas incertains, à l'œil fixe, au teint blême,
Qui mêle un noir poison aux plus doux sentimens,
Et verse dans nos cœurs, avec le froid des ans,
Le dégoût des humains & l'ennui de soi-même.
Dans cet état cruel, les plus infortunés
Sont ceux qu'à de longs jours le Ciel a condamnés.
Je fais, cher Ariston, que l'Orateur de Rome,
Qui réunit en lui Démosthène & Platon,
Qui sut parler, écrire & mourir en grand homme,
Dans un de ses écrits introduisant Caton,
Offre de la vieillesse une plus douce image.
Qu'importe (fait-il dire, à ce grand Personnage)
Qu'importe, mes Amis, que la Fille du Temps
Ait de son doigt d'airain fillonné mon visage,
Rendu mon corps débile & mes genoux tremblans ?
La raison se mûrit sous les rides de l'âge ;

SUR LA VIEILLESSE.

5

Et l'esprit, affranchi du tumulte des sens ,
Goûte ce calme heureux , la volupté du Sage.
Sans trop apprécier ce superbe langage ,
Je veux bien avouer qu'il fut dans tous les temps
Quelques mortels choisis , dont la mâle vieillesse
Sut cultiver en paix les fruits de la sagesse ;
Nous en connoissons un , qui , sublime & touchant ,
De la pourpre du Pinde embellit son couchant ;
Dociles , à sa voix , tous les Arts l'environnent ;
Et , se jouant encore avec ses cheveux blancs ,
Les Graces à l'envi , les Muses le couronnent.
Tel fut Anacréon , tel Sophocle à cent ans.
Mais d'un bonheur si rare il est peu de modèles ;
Les Muses , trop souvent , sont de l'humeur des Belles ,
Et gardent leurs faveurs pour de jeunes Amans.

Il est un plus grand mal , des vieux ans le partage :
On perd tous les objets que l'on avoit chéris.
O vous qui de Nestor enviez le grand âge ,
Songez que l'on n'obtient de longs jours qu'à ce prix.
Telle qu'on voit en bute aux foudres de la guerre ,
Une troupe en silence attendre son destin ;
Bellone en frémissant fait mugir son tonnerre ,
Et , vomissant la mort par cent bouches d'airain ,
De cadavres fumans ensanglante la terre ;
Dans les rangs éclaircis & rapprochés soudain ,
De momens en momens on entend crier , *serre* :
Tel est le triste sort des mortels ici-bas ,
Mille effroyables maux affligent tous leurs pas ,
Et , planant sur leur tête , Atropos en furie
Ne cesse de lancer les flèches du trépas :
Chaque instant voit tomber une épouse chérie ,
Un fils , l'unique espoir de ses tristes parens ,

A iij

L'amî qui nous aidoit à supporter la vie ;
Et sans cesse entourés de morts & de mourans ,
D'une lugubre voix la nature nous crie ,
Serre : serre , dit-elle , au Vieillard désolé ,
Qui le dernier des siens , hors des rangs isolé ,
Aux autres importun , à soi-même inutile ,
Hait le jour , & demande à la tombe un asyle :
Ah ! s'il faut voir briser ses plus tendres liens ,
Si ce n'est qu'en passant sur la cendre des siens
Que l'homme , un peu plus tard , rentre dans la poussière ,
Je te conjure , ô Ciel ! d'abrégér ma carrière ;
Déjà pour la douleur , je n'ai que trop vécu ,
O quel illustre appui , quel ami j'ai perdu !
Trudaine , homme d'État , Citoyen & vrai Sage ,
L'inflexible équité , l'ordre fut ton partage ,
Ton esprit lumineux éclairoit tes vertus :
Des trésors du Public plus que des tiens avare ,
Tu donnois à ton siècle un exemple bien rare ,
Il te méritoit peu : mais , hélas ! tu n'es plus !
Ma Muse , je le fais , ne peut rien pour ta gloire ;
Mais dans ces foibles vers arrosés de mes pleurs ,
Sur ta tombe permets que je jette des fleurs ;
Tes bienfaits , tes bontés vivent dans ma mémoire .
O Trudaine ! l'État te retrouve en ton fils ;
Mais , qui pourra jamais consoler tes amis ?



ÉPIQUE
SUR LA VÉRITÉ.

OUI, l'homme, foible & vain, épris du merveilleux ;
Nourrit de fictions son orgueil & ses vœux.
Loin du triste séjour des humaines misères,
Il aime à s'égarer au pays des chimères ;
La douce illusion de ce monde enchanté
Console les ennuis de la réalité,
Et de songes flatteurs entremêle & varie
L'uniforme tableau des scènes de la vie.
Ici-bas, en effet, s'il est quelque bonheur,
On diroit que le Ciel le fonda sur l'erreur,
Lorsqu'au présent fatal à toute notre espèce,
Il joignit l'espérance, agréable traîtresse,
Qui prête à l'avenir son magique pinceau,
Et nous sourit encor, sur le bord du tombeau.
Loin de nous, Ariston, cette vaine pensée :
De toutes les erreurs c'est la plus insensée,
C'est la plus dangereuse. Auguste Vérité,
Du foible & du méchant ton flambeau redouté,
De l'Homme vertueux, dirige la carrière,
D'un pas tranquille & sûr il marche à ta lumière :
Tout le reste égaré dans la nuit de l'erreur,
Y poursuit à tâtons un fantôme trompeur,
Un songe qui s'enfuit au moment qu'on l'embrasse.
L'Erreur nuit & nous plaît, la Vérité nous glace ;
Mais son aspect, sur-tout, épouvante les Grands ;

A iv

De tous ces Dieux mortels qu'on enivre d'encens,
 Et qu'il faut ménager même alors qu'on les flatte,
 Sa voix blesse aisément l'oreille délicate :
 Quelques Princes, poutant, l'ont admise à leur Cour :
 Titus, dont les bienfaits craignoient de perdre un jour,
 Le vertueux Trajan, Marc-Aurèle, Sévère,
 Ce Louis que du peuple on a nommé le pere,
 Le grand, le bon Henri, qui, gravé dans nos coeurs,
 Nous attendrit encore, & fait couler nos pleurs,
 Tous ces Princes, du monde & l'amour & l'exemple,
 Aimoient la Vérité; leur Palais fut son Temple,
 Mais Tibere, Néron, monstres souillés d'horreurs,
 Ne furent entourés que d'affreux délateurs :
 Malheur à l'Écrivain dont la plume hardie
 Osoit, en retraçant les maux de sa patrie,
 Du dernier des Romains célébrer les vertus ;
 Les Tyrans pâlissoient au seul nom de Brutus,
 La Vérité loin d'eux gémissoit en silence.
 C'est aujourd'hui, son sort au Mogol, à Byfance.
 Tel que cet animal cruel & malfaisant,
 Qui cache, à l'œil du jour, son repaire sanglant,
 Et lorsqu'un voile obscur dans les airs se déploie,
 Surprend, saisit dans l'ombre, & déchire sa proie :
 Tel est un fier Sultan, dans son triste Palais :
 Le jour des vérités n'y pénètre jamais.
 Inaccessible à tous, sur un Trône invisible
 Qu'entoure une Milice à lui-même terrible,
 Par le glaive régant, par le glaive détruit,
 Des préjugés, sans cesse, il épaisit la nuit ;
 Du fond de son sérail, ce superbe imbécile
 Regarde ses Sujets comme un troupeau servile,
 Né pour vivre & mourir un bandeau sur les yeux.

SUR LA VÉRITÉ.

O climats vainement favorisés des Cieux !
La Grece des beaux-Arts , autrefois , la Patrie ,
Le Nil , ancien berceau de la Philosophie ,
Languissent aujourd'hui sans gloire & sans vertus :
Que ces Peuples fameux , sous le joug abbattus ,
Sont loin de retracer ces Héros & ces Sages
L'éternel entretien & la gloire des âges !
Du Despotisme affreux , tels ont été les fruits.

O vous , qui de vos droits , qui des nôtres instruits ,
Gouvernez par l'amour des ames généreuses ,
Souverains adorés de Nations heureuses ,
Vous savez que la crainte asservissant l'État ,
Rend toujours le Tyran l'esclave du soldat.
Du bonheur des Humains sacrés dépositaires ,
Gardez-vous d'avilir ceux dont vous êtes pères.
Soutenu par l'Amour & par la Vérité ,
Le Trône en est plus saint , il est plus respecté ;
O Rois ! la bonté même a besoin qu'on l'éclaire :
Que la Vérité donc à jamais vous soit chère ;
Rois préférez la voix , à celle des flatteurs ,
Qui plaisent à l'oreille , & corrompent les cœurs :
Osez encourager son libre & pur hommage.
Elle est fille des Dieux , vous êtes leur image :
Machiavel dira , que pour les Souverains ,
L'art de régner est l'art de tromper les Humains.
Non : l'erreur n'est jamais un fondement durable :
Sur la base du vrai , qui seul est immuable ,
Auprès de la Vertu le Ciel mit le bonheur :
Le Temps détruit bientôt ce qu'a bâti l'Erreur :
Sa main sourde , sans cesse , en sappe l'édifice :
Tout ce qu'ont élevé la fraude & l'artifice ,
S'écroule ; mais debout , sur les débris du tems ,

La colonne du vrai s'affermir par les ans.

Sur elle des Humains que le bonheur se fonde :
L'erreur a, trop long-temps, fait les malheurs du Monde.
Descends, ô Vérité, fais luire un jour nouveau,
Et que, pour les Esprits, ton céleste flambeau
Soit ce qu'est pour les Corps, l'Astre qui nous éclaire.
Que l'Erreur disparoisse à ta vive lumière,
Ainsi qu'avec la nuit, & sa sinistre cour,
Disparaît un vain spectre aux premiers traits du jour.

Du Fanatique absurde éteins l'aveugle rage,
Confonds l'Audace impie & l'orgueil du faux Sage,
Marque où doit s'arrêter notre foible raison,
Qui souvent te combat en usurpant ton nom ;
Dis qu'il n'appartient pas au néant de notre être
D'oser de la Nature interroger le Maître ;
Dis qu'on doit respecter ces sentimens si doux,
Que le temps développe & fait croître avec nous ;
Les droits sacrés du sang, l'Amitié, la Patrie,
Et dans le fond des cœurs la Pitié qui nous crie :
Aide les Malheureux. Né, comme eux, pour souffrir
Tout mortel est leur frère, & doit les secourir :
Ah ! ne combattons point par d'odieux systèmes,
L'amour d'autrui, fondé sur l'amour de nous-mêmes :
Hobbes, qui, des Humains, fait des loups dévorans,
Qui détruit les vertus & soutient les tyrans,
A-t-il peint l'homme ? Non : Hobbes le défiguré,
A tous ses argumens opposons la Nature ;
Lorsque l'enfant, sorti du sein qui l'a porté,
Foible, & par la douleur, de toutes parts heurté,
Mêle au cri du besoin les pleurs de l'impuissance,
Peu d'instans détruiroient sa fragile existence,
Si l'amour ne veilloit au soutien de ses jours ;

Mais éprouvant d'abord les plus tendres secours ,
 Bientôt , avec plaisir , pressant une mammelle ,
 Il soulage sa mère , & soulagé par elle ,
 En commençant de vivre , il commence d'aimer.
 Ce lien mutuel qui vient de se former ,
 Tout l'accroît chaque jour & tout le fortifie :
 Des êtres que le Ciel a doués de la vie ,
 L'homme , en son premier âge , est le plus dépendant ,
 Le plus foible de tous , le plus long-temps enfant ;
 Tendre objet de nos soins assidus & durables ,
 Ce sont ses bienfaiteurs qu'il voit dans ses semblables.
 C'est pour son propre bien qu'il fut ainsi formé ,
 Qui n'aime que soi seul , de soi seul est aimé :
 Eh ! qui voudroit du jour , si quelque main chérie
 N'aïdoit à supporter le fardeau de la vie ?
 C'est en le partageant qu'on goûte le bonheur.
 Malheur à qui ne sent que sa propre douleur !
 Il vit dans un désert : jamais , d'un cœur aride ,
 La foule des Plaisirs n'a pu remplir le vuide.
 L'homme a , pour être heureux , besoin de sentimens ,
 Et les jours sont bien longs pour qui n'a que des sens :
 Ils sont courts pour celui qui fait aimer , qui pense ,
 Et qui , lorsque Morphée amène le silence ,
 Veille pour les Humains & pour la Vérité.
 Qu'il prenne en main ses droits , ceux de l'Humanité ;
 Mais qu'il n'ignore pas que , sur-tout , il faut plaire.
 L'homme peut , à ce prix , permettre qu'on l'éclaire.
Esopo chez les Grecs , dans les Indes Locman ,
Phédre à Rome , chez nous ce Poète charmant ,
 La Fontaine , de loin passant tous ses modeles ,
 Par les Graces nourri , simple & sans fard comme elles ;
 Nivernois , dont les vers font la leçon des Rois ,

Naïf avec finesse , & piquant dans ses choix ;
Tous ont connu que l'homme est enfant à tout âge ,
Qu'à ses yeux , pour l'instruire , il faut cacher le Sage ;
Qu'avec art aux Humains offrant la Vérité ,
On doit , de fictions , couvrir sa nudité ,
Et , tempérant l'éclat de sa vive lumière ,
Suspendre un voile entre elle & leur foible paupière.
Vous donc , qui prétendez , remplis de son amour ,
Dans la nuit qui la couvre introduire le jour ;
Prêtez des ornemens à sa beauté sévère ,
Sachez la rendre aimable , afin qu'on la révère :
Et si parmi les biens vous comptez le repos ,
Respectez les Puissans , & ménagez les fots.





*É P I T R E **

D'HÉLOÏSE A ABAILARD,

IMITÉE DE POPE.

SAINTE asyle où , du monde abjurant les attraits ,
 Mon cœur crut retrouver l'innocence & la paix ;
 Thébàide profonde , où l'ame détrompée ,
 Fuit les terrestres biens pour des biens plus parfaits.
 Que d'un soin différent mon ame est occupée !....
 Cher & fatal Amant cette Lettre est de toi ,
 Cette Lettre... Ma bouche y vole malgré moi :
 Pardonne , Dieu jaloux , Abailard l'a tracée ,
 C'est son nom que j'y baise en l'arrosant de pleurs :
 O mon cher Abailard , j'y lis tous nos malheurs !
 Mes larmes l'ont déjà presque toute effacée :
 O souvenir fatal d'un bonheur qui n'est plus !
 Momens délicieux , & pour jamais perdus ,
 Où l'Amour dans tes bras... J'en fis mon Dieu suprême ,
 Pour toi j'oubliai tout , tout jusques au Ciel même ,
 Ce Ciel que je perdois , je le trouvois en toi.
 On vouloit que l'Hymen nous soumit à sa loi ,
 L'Amour , à son aspect développant ses ailes ,



* Cette Pièce & quelques autres des suivantes ont paru déjà : l'Auteur les a fort retouchées.

Eut bien-tôt loin de nous emporté ses faveurs :
 Ah ! qu'à jamais , disois-je , il regne sur nos cœurs ;
 Hymen , ton joug est dur , tes chaînes sont cruelles ,
 Porte ailleurs tes trésors , tes titres , tes grandeurs ;
 Aliment des cœurs froids , soutien des ames vaines ,
 Valent-ils des Amans les plaisirs & les peines ?
 Non : l'Univers entier disparoît à leurs yeux ,
 Habitans de la terre , ils jouissent des Cieux.
 Bonheur , hélas ! trop court ! souvenir qui me tue !
 Dieu ! quel spectacle s'offre à mon ame éperdue ?
 Abailard , nud , sanglant.... Arrêtez , inhumains ,
 Si son crime est d'aimer , je suis la plus coupable ,
 Tournez sur moi ce fer.... Hélas ! mes cris sont vains ,
 C'en est fait.... O douleur ! ô perte irréparable !
 Malheureuse Héloïse ! Abailard est vivant ,
 Il n'est point infidèle , & tu n'as plus d'amant.

A des tourmens sans fin , je me vis condamnée :
 Tu devins mon tyran en perdant ton amour ;
 Le mien s'en augmenta : rappelle-toi ce jour ,
 Ce jour où , par toi-même à l'Autel entraînée ,
 Victime d'un amour impuissant & jaloux ,
 Le cœur rempli de toi , je pris Dieu pour Époux :
 Ma main porta le voile à mes lèvres tremblantes ,
 Du flambeau sur l'Autel je vis le jour pâlir ,
 Le Temple s'ébranla : sous ses voûtes croulantes
 Je crus le Ciel vengeur prêt à m'ensevelir :
 Au Dieu de vérité ma bouche osoit mentir.
 Moi son épouse ! Hélas ! c'est ainsi qu'on me nomme !
 Malheureuse ! Ah ! tu n'es que l'esclave d'un homme !
 Tu vins bientôt après m'apporter tes adieux ;
 Tu me quittois , & moi , seule avec ton image ,
 Seule avec mes regrets , je restai dans ces lieux ,

D'HÉLOÏSE A ABAILARD. 15

Dont l'aspect effrayant , dont le site sauvage
Plaisoit à ma douleur en attristant mes yeux.
D'effroyables rochers , pendans sur un abîme ,
Des pins & des Cyprés qui couronnent leur cîme ,
Un torrent , à grand bruit , roulant du haut des monts ,
Et mêlant le fracas de son onde écumante
Au sourd mugissement des sombres Aquilons ,
Voilà quel est l'asyle où gémit ton amante :
La Piété , dit-on , y trouve le bonheur ;
C'est-là que des Humains elle fuit les approches.
Hélas ! je n'ai trouvé dans ces lieux que l'horreur ,
Que l'affreux Désespoir assis entre ces roches ,
De l'abîme à ses pieds mesurant la hauteur.

Tu vois mon sort , tu vois qu'Héloïse éperdue ,
Loin de toi se consume en t'appellant en vain ;
Ne fais point sans pitié , rends-lui du moins ta vue ;
Viens , qu'Abailard encor repose dans mon sein ;
Viens , que ma bouche encor , sur ta bouche adorée ,
Retrouve ce poison dont je fus enivrée ;
Pressé-moi sur ton cœur , serre-moi dans tes bras ,
Trompe enfin mes desirs , si tu ne les sens pas ;
Laisse le soin du reste à mon ame égarée.

Que dis-je ? Ah ! viens plutôt me défillet les yeux ,
Viens remettre mes pas dans la route des Cieux ;
Viens apprendre à mon cœur , trop plein de ce qu'il aime ,
A renoncer au monde.... & , sur-tout , à toi-même :
Qui t'arrête ? L'Amour est pour toi sans flambeau :
Que crains-tu près de moi ? Quel péril te menace ?
La vigne , en s'attachant au bois mort qu'elle embrasse ,
Fait-elle reverdir ce stérile rameau ?
Ta foiblesse est ta force , & la victoire est sûre ;
Grace , en toi , n'a point à dompter la Nature ;

Le repos de ton cœur est trop bien affermi :
Viens-donc , ô mon époux , mon pere , mon ami....
Insensée ! A quels vœux j'abandonne mon ame !
Si ton image seule y nourrit tant de flâme ,
Si cette Lettre y jette un si grand trouble , hélas !
Que feroit ta présence ? . . . Ah ! ne m'écoute pas ,
Prive-moi pour jamais d'une si chère vûe.
Pour jamais ! . . . Quoi ! toujours incertaine en mes vœux ,
Sans cesse , de remords , de desirs combattue ,
Ne pourrai-je , du moins , savoir ce que je veux ?
O mille fois heureuse une Vierge sacrée ,
Lorsqu'ignorant le monde , & du monde ignorée ,
Conduite par la Grace en cet asyle obscur ,
Elle présente à Dieu l'offrande d'un cœur pur !
De soins , qui lui sont chers , tout le jour occupée ,
Sa paupière , la nuit , de pleurs n'est point trempée :
La vapeur du sommeil y coule sans effort ,
Ses songes ne sont point les enfans du Remord ,
Sa voix chante de Dieu les merveilles antiques ;
Et , quand son sacrifice est enfin consommé ,
Elle voit s'entr'ouvrir les célestes portiques ,
Et vole dans le sein d'un époux bien aimé :
Mais d'un profane amour , moi qui , triste victime ,
Eus , pour vocation , l'impuissance du crime ;
Moi , qu'avec ton image , un Dieu vengeur poursuit ,
Jouer d'un vain desir , en proie à mille allarmes ,
J'appelle vainement le sommeil qui me fuit ,
Aux pieds du crucifix , que je baigne de larmes ,
Je lui demande , en vain , de m'arracher à toi ,
Je te trouve toujours entre le Ciel & moi....
Qu'entends-je ? Quelle voix ?... On m'appelle... Héloïse !
Qui prononce mon nom dans ces lieux où tout dort ?

Une

D'HÉLOÏSE A ABAILARD. 17

Une autrefois , déjà , dans mon ame surprise ,
 Cette voix a porté les accens de la Mort.
 J'errois , pendant la nuit , sous ces voûtes funèbres ,
 Où , mêlant un jour pâle à d'affreuses ténèbres ,
 La lueur d'une lampe éclaire des tombeaux :
 Dans ce muet séjour de la froide épouvante ,
 Je conjurois la Mort de terminer mes maux :
 J'embrassois une tombe , il en sortit ces mots :

» Viens , chère & triste sœur ; viens , malheureuse amante ,
 » Tes vœux sont exaucés , & ta place est ici :
 » Tu ne nourriras plus un dévorant souci :
 » C'est sous ces marbres froids que le repos habite ;
 » Jadis , le cœur en proie au trouble qui t'agite ,
 » Je n'ai trouvé la paix qu'en ce sombre séjour :
 » Un long silence y règne & fait taire les plaintes ,
 » La Superstition y dépose ses craintes ;
 » Car ce Dieu qu'on nous peint terrible & sans retour ,
 » Plus indulgent que l'homme , & Juge moins sévère ,
 » Pardonne à la faiblesse , & ne punit qu'en pere.

Je viens , ma sœur , je viens , j'obéis à ta voix :
 Et toi , cher Abailard , pour la dernière fois ,
 Viens voir ton Héloïse , & recevoir son ame ;
 Contemple sans danger cet objet de ta flamme ,
 Sous la main de la Mort vois ses traits se flétrir ,
 Enseigne à ton Amante , apprends d'elle à mourir.
 Vois de son teint , déjà , les couleurs effacées ;
 Ses yeux d'ombres couverts , & ses lèvres glacées...
 O Mort , terrible Mort ! par toi seule éclairé ,
 L'homme voit le néant de tout ce qui l'attache.
 Jouet des passions , par elles égaré ,
 Leur voile est sur ses yeux , ton bras puissant l'arrache.
 De nos vœux insensés , hélas ! quels sont les fruits ?

B

13 CHAPITRE

Après de courts plaisirs & de trop longs ennuis ;
 Un sommeil éternel ferme notre paupière ;
 Nos vains projets & nous , tout rentre en la poussière :
 Que de tes jours le Ciel protège le flambeau ;
 Mais lorsqu'ils s'éteindront , que le même tombeau
 Réunisse Abaillard avec son Héloïse.
 Qu'on y grave nos noms : il suffit qu'on les lise.
 Si , dans ces tristes lieux , par l'amour amenés ,
 Quelques Amans un jour y visitent nos cendres ,
 Courbés sur notre marbre & les fronts inclinés :
 Ah ! diront-ils , baignés des larmes les plus tendres ,
 Pussions-nous , en aimant , être plus fortunés !





ÉPIÎTRE

A MONSIEUR. COLLÉ,

Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'ORLÉANS.

Scriptorum chorus omnis amat nemus & fugit urbes.

DES vulgaires humains que la foule imbécile
 Au joug des préjugés soumette un front docile ;
 Que , jouets éternels de l'erreur & des Grands ,
 Peu frappés des vertus , éblouis par les rangs ,
 Ils érigent en Dieux les Tyrans de la terre ;
 Un Roi juste , sans doute , a droit à notre encens :
 Mais ces monstres toujours armés de leur tonnerre ,
 Qui pour droit ont la force & pour loi l'intérêt ,
 Le Sage les méprise , obéit & se tait.

Je fais , mon cher Collé , qu'instruit à son école ,
 Du vain dehors des Grands ton œil est peu charmé :
 Où l'on croit voir un Dieu , tu ne vois qu'une idole ,
 Une pierre insensible , un bois inanimé ,
 Qui , sous la pourpre & l'or d'un ornement frivole ,
 Cache l'insecte vil dont il est consumé.

Dégagé , comme toi , d'une erreur trop commune ,
 Je ne m'éblouis point à leur trompeur éclat :

Qu'un autre aille grossir une foule importune ,

Vil flatteur d'un illustre fat ;

Qu'il trouve le dédain en cherchant la fortune ;

L'indépendance est mon trésor.

Croit-on que , sur un monceau d'or ,

B ij

Au Palais de Plutus le bonheur ait son trône ;
Ou qu'assis sous le dais d'un descendant d'Hector,
La pompe des Rois l'environne ?
Non : enfant de la vanité ,
L'ennui , compagnon de la gêne ,
Habite avec la dignité :

Rarement l'Opulence hébergea la Gaité ;
Mais au tonneau de Diogene

On la trouva souvent avec la Liberté.

Des grandeurs superbes esclaves ,
Et vous de la Fortune insolens favoris ,
Non , non , n'espérez pas sous vos riches lambris ,
Donner au Bonheur des entraves ;

Il fuit de vos Palais où volent les fous ,
Et , couronné de myrthe en un séjour champêtre ,
Il va s'asseoir au pied d'un hêtre
Entre Philémon & Baucis.

Borné , comme eux , au simple nécessaire ,
Dans un réduit aux Muses consacré ,
Je vis content : mon bonheur ignoré
N'insulte point la publique misère.

Quand de l'Astre éclatant par le Guèbre adoré ,
Les Aquilons fougueux ont obscurci la face ;
Quand son char , plus oblique , effleure nos climats ,
Et , brisant ses rayons dans des prismes de glace ,
Réfléchit un jour pâle à travers les frimats ;
D'une cité nombreuse habitant solitaire ,

Loin des fots de tout caractère ,
Des importans de tous états ,

D'un studieux loisir je goûte les appas :
Je médite , je prends un livre ,
Mon esprit cherche à se nourrir ,

Dans Horace j'apprends à vivre,
 Sénèque m'apprend à mourir.
 Mes livres sont pour moi d'agréables demeures,
 Où je cueille différens fruits;
 C'est ainsi des hivers que j'abrége les nuits,
 Les beaux Arts chassent les ennuis,
 Et l'étude charme les heures.
 Mais si-tôt que la terre a ramolli son sein,
 Et qu'avec les Zéphirs un bourdonnant essain
 Ose quitter sa ruche & revoir les campagnes,
 Je quitte aussi la mienne, &, revolant aux champs,
 Avec les Muses mes compagnes,
 Je me plais à fouler les tapis du printemps.
 Ah ! quand du triste hyver l'uniforme livrée
 A long-temps de la terre effacé les couleurs,
 Que l'œil aime à la voir, nouvellement parée,
 Étaler sa robe de fleurs !
 Ah ! que , si long-temps déchirée
 Du sifflet aigu de Borée,
 L'oreille entend avec plaisir
 Le doux murmure du Zéphir !
 Sous ses ailes , bien-tôt , tout s'empresse d'éclore,
 Le plus doux des parfums s'exhale dans les airs,
 Et la scène de l'Univers
 S'embellit chaque jour pour s'embellir encore :
 Tout brille d'un éclat nouveau ;
 L'Amour a , cependant , secoué son flambeau.
 Vénus , du haut des airs , déployant sa ceinture ,
 A tout ce qui respire a donné le signal ,
 Et tout ce vaste globe est un lit nuptial ,
 Où sous les eaux , dans l'air , aux bois , sur la verdure,
 En écaille , en plume , en fourrure ,

Tous les êtres divers , impatiens d'aimer ,
Sont employés à consommer
Le grand œuvre de la nature.
Charme de tous les cœurs , Ame de l'Univers ,
C'est toi que , sous des noms divers ,
O puissante Vénus , le monde entier adore !
Déesse du plaisir , à qui tout doit le jour ,
Si tout est embelli par Flore ,
Tout est heureux par toi , tu fais régner l'Amour.
Que cette saison fortunée ,
Malgré ses défauts , a d'appas !
C'est la jeunesse de l'année.
Eh ! que ne pardonne-t-on pas
Aux graces dont elle est ornée ?
Je mets à profit ces beaux jours
Dont l'Astre des saisons , dans sa brillante orbite ,
Emporte & ramene le cours.
Le temps emporte , hélas ! les nôtres bien plus vite ,
Et les emporte pour toujours.
Mais de la moisson qui se dore ,
Cérès courbe déjà les épis ondoyans ,
Phébus darde sur nous ses feux les plus ardens ;
Aux chaleurs d'un jour qui dévore ,
Succède une brûlante nuit ;
Et , lassé de chercher le sommeil qui me fuit ,
Sur un coteau voisin je devance l'Aurore.
Bien-tôt à l'Orient vermeil ,
La Déesse paroît dans tout son appareil ;
La gloire de son front fait pâlir les étoiles ,
La Nuit fuit devant elle en repliant ses voiles :
Sur les monts couronnés de bois ,
Un doux frémissement agite le feuillage ;

Mille oiseaux, confondant leurs voix,
 Viennent en chœur lui rendre hommage;
 Et Zéphir lui porte l'encens
 Qu'ont exhalé sur son passage
 Mille calices odorans.
 Te tracerai-je, Ami, la riantte peinture
 De l'hermitage où la nature
 Borne aux vrais biens tous mes desirs;
 Où mon cœur, détrompé des vanités humaines,
 N'achete point de faux plaisirs.
 Par de trop véritables peines ?
 L'hermitage est un bon Château,
 Qui peut même passer pour beau :
 Demeure commode d'un Sage.
 A ce mot tu ris; mais pourquoi ?
 Ce Sage-là, ce n'est pas moi;
 C'est le Maître de l'hermitage,
 Le très-heureux époux d'une heureuse moitié,
 Qu'exprès pour lui le Ciel embellit & fit naître,
 Vrai *Philosophe marié*;
 Mais point du tout honteux de l'être :
 C'est celui qu'on a vu, dans un siècle pervers,
 Où Plutus est le Dieu suprême,
 Noblement se borner lui-même,
 Et, mettant l'Avarice aux fers,
 Par une retraite honorable,
 Se donner le rare travers
 De n'être pas insatiable.
 Revenons à notre Château :

Du pied que baigne une onde pure ;
S'élève en face un long côteau ,
Qu'un bois couronne de verdure ;
De-là l'œil qui domine aperçoit d'un côté
La solitaire horreur d'une sauvage friche ,
De l'autre une campagne riche ,
Et le brillant tableau de la fécondité :
Car du piquant attrait de la diversité ,
La main de la Nature orna ce paysage.
Tu vois qu'au sortir du manoir
On peut errer au gré de son humeur volage ,
Et , variant son promenoir ,
Passer du riant au sauvage ,
Suivant qu'elle dit blanc ou noir.
Il est sur-tout , il est une verte prairie ,
Lieu charmant où les tendres cœurs
Portent leur douce rêverie ;
Une jeune Naiade y roule , entre des fleurs ,
Le cristal , toujours pur , de son onde chérie ;
Les saules des deux bords s'y courbent en berceaux ,
Et le Zéphir badin , agitant leurs rameaux ,
Semble se plaisir à voir leur image tremblante
Qui se peint au miroir des eaux :
Là , sans aucun objet , mon esprit suit sa pente ,
Ainsi que l'onde suit son cours ;
Et mes réflexions imitent les détours
Du ruisseau qui fuit & serpente.
En voyant couler , sans effort ,
Le liquide cristal sur une molle arène ,
Je dis : heureux celui qui , placé par le sort ,
Entre l'humble misère & la grandeur hautaine ,
Sans envier personne , & sans être envié ,

Cultive les beaux Arts & connoît l'Amitié !
Au sein d'un doux loisir ses jours coulent sans peine ;
S'ils vont se perdre enfin , par la pente du temps ,
Dans ce noir Océan qui n'a ni fond ni rive ,
Du moins , pendant leur course , hélas ! trop fugitive ,
Ils n'ont point effuyé la bourasque des vents.
L'Amour a pu souffler ; mais c'est le doux Zéphire ,
Qui , du sommeil des eaux écartant les vapeurs ,
Et d'un souffle léger agitant leur empire ,
Epure l'air qu'on y respire ,
Et tapisse leurs bords de verdure & de fleurs.
Mais laissons reposer ma lyre.
Eût-elle , cher Collé , des accens plus flatteurs ,
Du ton grave bientôt tes oreilles font lasses :
Pour plaire à ton esprit , ami de l'enjouement ,
Il faudroit , comme Horace , être avec agrément ;
Ou le Philosophe des Graces ,
Ou des Ris , comme toi , le Poète charmant . *
Moi qui ne peux voler avec eux sur tes traces ;
Je te dirai très-simplement :
O toi , qui , dans les temps contraires ,
Par des services peu vulgaires ,
Cher Collé , m'a si bien prouvé
Qu'il est des amis véritables ;

* Lorsqu'on a fait cette Epître , M. Collé n'étoit connu que par des chansons pleines d'une gaieté originale ; il a , depuis , donné *Dupuis & Desronais & la Partie de Chasse* , qui ont eu un succès très-grand & très-mérité. Il a fait aussi imprimer un *Théâtre de Société* , où l'on trouve souvent un comique très-piquant , & toujours beaucoup de naturel & de vérité.

26 ÉPITRE A M. COLLÉ.

Ce qu'en mon cœur j'avois trouvé ,
Mais que l'on met au rang des fables :
Quitte , pour quelque temps , la superbe Cité ,
Et ses Palais pompeux qu'un vain faste décore ,
Faits pour loger le luxe , & non la volupté ;
Tu trouveras ici la douce liberté ,
Et l'amitié plus douce encore.
Non non , mon cœur n'est point de ces stériles cœurs ,
Semblables à ces champs d'argyle ,
Que l'Astre bienfaisant , par qui tout est fertile ,
Ne sauroit féconder de ses douces chaleurs.
Mon cœur laisse germer le bienfait qu'on y sème ,
Et croit que l'Amitié , cette fille des Cieux ,
Des biens que nous tenons de la bonté Suprême ,
Est le plus consolant & le plus précieux ;
On ne sent que l'on vit , qu'en sentant que l'on aime.





A. S. A. S. MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTI,

*Sur la mort du Marquis de la Carte , tué en 1744
à l'attaque de Château-Dauphin.*

J'AIME à te voir , Grand Prince , au sein de la Victoire ,
D'un ami que tu perds déplorer le malheur ,
Et , tandis que chacun célèbre ici ta gloire ,
Ne sentir que le prix qu'elle coûte à ton cœur.

Ne cherche point à te défendre
De ce noble tribut d'amour & de pitié :
Jadis Ephestion fut pleuré d'Alexandre ,
Et le vainqueur d'Hector a connu l'amitié.
Les Alpes , dont le front défioit les allarmes ,
Cédant à l'effort de tes armes ,
S'abbaissent , à regret , sous tes drapeaux vainqueurs ;
Mais c'est sans peine , que tes larmes
Ont pénétré dans tous les cœurs.



A MONSIEUR
LE CARDINAL DE FLEURI,

APRÈS LA MORT DE MON PERE.

TOI , que , sous le nom de Minerve ,
Rome Payenne eût adoré ,
Toi , peut-être , le seul que n'ait point enivré
La flatteuse vapeur d'un pouvoir sans réserve.
Rare & sublime esprit , qui des ressorts secrets
De ta politique profonde ,
Etonnas l'Univers & lui rendis la paix ;
Fleuri , l'ami des Rois , le pere des Sujets ,
L'Arbitre de l'Europe & l'exemple du monde ,
A tes pieds j'apporte les pleurs
D'une famille infortunée ,
Dont le trépas d'un pere à causé les malheurs :
De toi dépend sa destinée.
O Père commun des Français ,
Fais que Louis sur elle étende ses bienfaits ;
Et puisse l'Ange tutélaire
Chargé de veiller sur tes jours ,
Au gré de tous les cœurs , en étendre le cours !
La France est ta famille , elle seule t'est chère.
Ah ! que le Ciel , en sa fureur ,
Ne lui fasse jamais sentir cette douleur
Qu'on éprouve en perdant un père !





ÉPIÎTRE

A MADAME **;

Datée d'un ancien Château composé de trois Tours.

JE vous écris du Château des trois Tours ,
 Qu'à celui des sept je préfère ,
 Pour-bien des raisons : la première ,
 C'est qu'ici nous avons l'Amitié pour Geolière ,
 Et pour compagnons les Amours :
 Une autre , qui n'est pas moins bonne ,
 C'est qu'en dépit de **** ,
 Notre bon-homme de Sultan ,
 Malgré son œuvre de Satan ,
 N'a pourtant , jusqu'ici , fait étrangler personne.
 L'Amitié seule enchaîne ici :
 Quant aux Amours , on a leur mère
 En ce Castel , & Dieu merci ,
 (Je parle du Dieu de Cythère)
 De trois Graces , la mère aussi ,
 Trois Graces qui n'ont point pris l'être
 Dans un poétique cerveau ,
 Dont deux se font déjà connoître ,
 Et l'autre est encore au berceau.
 Leur mère a mille dons , outre celui de plaire.
 Ce Bon , camarade du Beau ,
 Qu'en hymen Maître Jean jugeoit si nécessaire ,
 Il l'eût trouvé dans ce Châreau :

Le mari se livre à l'étude ,
 La femme à son ménage , au soin de ses enfans ;
 Tous les deux à s'aimer. Eh ! quelle solitude
 N'est pas le monde entier pour deux époux-amans ,
 Dont les soins mutuels , le goût & l'habitude
 Ont resserré les nœuds , à l'épreuve du temps.
 H****, Esprit sublime
 Qui réunis Locke & Milton ,
 Toi seul peux , sur un digne ton ,
 Célébrant l'objet qui t'anime ,
 Chanter ton bonheur & le sien.
 Que mon foible pinceau n'est-il égal au tien !
 Que ne puis-je , du moins , d'une couleur plus douce ,
 Peindre *Lolotte* & *Lyde* assises sur la mousse ,
 Et ta femme au milieu de deux gages si chers !
 Telle , entre deux boutons à peine encore ouverts ,
 Brille une rose épanouie.
 Tu paroïs : le tableau varie :
 Tes filles , à leur père , accourent en sautant ;
 Entr'elles , tour-à-tour , ton amour se partage ;
 Et ta femme , d'un air content ,
 Dans leurs traits enfansins sourit à ton image.
 Belle Uranie , un peu trop tard ,
 Ma Muse s'aperçoit qu'elle a fait un écart ;
 Mais votre bonté m'est connue ,
 Vous goûtez le simple & le vrai ,
 Et de cette esquisse ingénue
 Peut-être aimerez-vous l'essai.
 Or je vous disois donc , qu'en ce lieu solitaire ;
 Entre mon cher Oreste & sa belle moitié ,
 Mes jours heureux couloient au sein de l'Amitié ;
 La Paresse , à ne vous rien taire ,

A pour moi des appas aussi :
 Doucement je végète ici,
 J'y fais des riens tels que ceux-ci,
 Ce qui s'appelle n'y rien faire.
 Ce destin seroit assez doux
 Si l'on ne pensoit pas à vous ;
 Mais quand on a pu vous connoître,
 Le moyen de vivre content,
 Lorsqu'on n'a pas le bonheur d'être
 Où l'on vous voit & vous entend ?
 Daignez , du moins , belle Uranie ,
 De quelque mot consolateur ,
 Régaler votre serviteur ,
 Qui , de ses rimes , vous ennuie ;
 Mais , qui , votre humble admirateur ,
 Ne connoît rien que votre cœur
 Au-dessus de votre génie.



A LA JEUNE AGLAÉ.

QUAND les Humains, errans à l'aventure,
 Vivoient encor sans Maîtres & sans loix,
 L'Amour n'avoit qu'un trône de verdure,
 Et les Amans, sous l'ombrage des bois,
 Sur un tapis formé par la Nature,
 Guidés par elle, & libres dans leur choix,
 Goutoient, sans trouble, une volupté pure.

Ce fantôme, qu'on nomme Honneur,
 Monstre né de l'Orgueil pour le tourment du cœur,
 N'avoit point élevé son importun murmure,
 Les Amans n'écoutoient que celui des ruisseaux,
 La Beauté n'étoit point fille de l'Imposture;
 Son fard, c'étoit une onde pure :
 Son miroir, le cristal des eaux ;
 Un chapeau de fleurs, sa parure.

Les yeux ne brilloient point du feu des diamans ;
 Mais de l'ame ils offroient la naïve peinture.

Combien l'Amour les rendoit éloquens !
 Non, cet Amour célébré par Ovide,
 Enfant de l'Art, que le Parjure guide,
 D'un monde oisif trompeur amusement :
 L'amour, alors, étoit un sentiment ;
 Mais aujourd'hui, l'amour est peu sincère :
 Que dis-je ? C'est bien pis. O ma chère Aglaé,
 Il est devenu mercenaire :
 Vénus est une Danaé,

Et

Et l'aveugle Plutus règne seul à Cythère.
 Maudit soit le premier , qui , d'une avaré main ,
 Ouvrant la boîte de Pandore ,
 A déchiré la terre & tiré de son sein
 Ce funeste métal dont la soif nous dévore ,
 Et qui de tous les maux nous apporte l'effain :
 Qu'à son gré , ce vil Dieu , que l'Univers adore ,
 De Mars & de Thémis dispense les honneurs ;
 Mais qu'il n'usurpe pas encore
 Le Trône de l'Amour & l'Empire des cœurs.
 O ma belle Aglaé , vous par qui je respire ,
 Vous dont le cœur est tout mon bien ,
 Pour vous , du Dieu Plutus , un favori soupire.
 Peut-être , hélas ! n'ai-je plus rien.



A U R A N I E.

QU'UN autre vous enseigne , ô ma chère Uranie !
 A mesurer la terre , à lire dans les Cieux ,
 Et soumettre à votre génie
 Ce que l'Amour soumet au pouvoir de vos yeux ;
 Pour moi , sans disputer ni du plein , ni du vuide ,
 Ce que j'aime est mon Univers ;
 Mon système est celui d'Ovide ;
 Et l'Amour , le sujet & l'ame de mes vers.
 Ecoutez ses leçons. Du pays des Chimères ,
 Souffrez qu'il vous conduise au pays des Desirs.
 Je vous apprendrai ses mystères !
 Heureux , si vous vouliez m'apprendre ses plaisirs !
 L'Amour , de son sourire , embellit votre bouche ;
 Les Graces , sur votre menton ,
 De leur doigt délicat imprimèrent la touche.
 Du Ciel , vous reçutes en don ,
 Et ce qui plaît & ce qui touche :
 Mais toujours rebelle & farouche ,
 A quoi vous servent tant d'appas ?
 Quoi ! de si belles mains pour tenir un compas ,
 Ou pour poindre une lunette !
 Quoi ! des yeux si charmans pour observer le cours
 Et les taches d'une Planète !
 Non ; la main de Vénus est faite
 Pour toucher le luth des Amours ,
 Et deux beaux yeux doivent eux-mêmes
 Être nos Astres ici-bas.
 Laissez donc là tous ces systèmes ,
 Sources d'erreurs & de débats ;
 Et , choisissant l'Amour pour maître ,
 Jouissez , au lieu de connoître.

LE MARIAGE

DE JULIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. SAURIN, de l'Académie
Françoise.

Cij



PERSONNAGES.

M. DURVAL , riche Financier.

Madame DURVAL , sa Femme.

Mademoiselle JULIE , leur Fille.

M. DE SURMON , Frere de M. Durval.

LA COMTESSE D'ALTIN , Sœur de Madame Durval.

LA MARQUISE DE SAINT-BON.

LE MARQUIS DE SAINT-BON , son Fils.

UN MÉDECIN.

AGATHE , une des femmes de Madame Durval.

DUMONT , Maître d'Hôtel , Mari d'Agathe.

La Scène est dans le Sallon d'une Maison de Campagne de M. Durval , très-voisine de Verjailles.



LE MARIAGE
DE JULIE,
COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.
DUMONT, AGATHE.

(Ils sortent chacun d'un appartement opposé.)

DUMONT, riant.

AH, ah, ah.

AGATHE, pleurant.

Hun, hun.

DUMONT.

Pourquoi pleures-tu ?

AGATHE.

De quoi ris-tu ?

38 LE MARIAGE DE JULIE,

DUMONT, *gaiement.*

De l'humeur de Monsieur.

AGATHE, *tristement.*

De l'humeur de Madame.

DUMONT.

Il demande mes comptes, je les lui donne; & il se prend à moi de ce que Madame fait plus de dépense qu'il ne voudroit.

AGATHE.

Madame m'a demandé son miroir, je le lui donne; & elle se prend à moi de ce qu'elle y voit des traits qui ne sont pas ceux de sa fille.

DUMONT.

Ils sont plaisans, nos Maîtres.

AGATHE.

Plaisans! très-fâcheux.

DUMONT.

Tu n'y penses pas, mon enfant; tant pis pour eux, s'ils ont de l'humeur.

AGATHE.

Tant pis pour nous: c'est sur leurs gens que se passe l'humeur des Maîtres. Entendre toujours crier....

DUMONT.

Le bruit des cloches; on s'y fait.

AGATHE.

C'est une cloche bien aigre que Madame.

DUMONT.

Allons , allons ; tu as de bons profits ; c'est l'essentiel ; & puis nous nous aimons , ma chère Agathe , cela console de tout.

AGATHE.

Il est vrai , mon cher Dumont ; le mariage ne nous a pas guéris de cette maladie , comme ils l'appelloient.

DUMONT.

Oh ! des gens comme nous ! Il nous conviendrait bien d'imiter nos Maîtres ! Cette maladie nous durera , il n'y a mariage qui tienne.

AGATHE.

On fera bien-tôt celui de la fille de la maison , de Mademoiselle Durval : c'est pour cela qu'ils l'ont retirée du Couvent : je parierois bien d'avance , que ce mariage-là ne sera pas si heureux que le nôtre.

DUMONT.

Ce seroit dommage : Mademoiselle Julie est si aimable !

AGATHE.

Oui , si douce , si aisée à servir ! une figure charmante , de la naïveté , de l'esprit.

DUMONT.

Ils n'ont point d'autre enfant , & elle passe pour la plus riche héritière.

AGATHE.

Le mal est que ces héritières-là , on songe plus

C iv

40 LE MARIAGE DE JULIE,

à en faire de grandes Dames qu'à en faire des femmes heureuses.

D U M O N T.

On dit que Monsieur lui destine ce jeune homme.... là,... qui a la physionomie si basse.

A G A T H E.

Monsieur Dutour ?

D U M O N T.

Justement. Il est extrêmement riche.

A G A T H E.

Je le crois : il a l'air si insolent !

D U M O N T.

Cela est dans l'ordre : mais c'est un homme qui est bien selon le cœur de Monsieur.

A G A T H E.

En revanche, il n'est gueres selon le cœur de Madame.

D U M O N T.

Mon enfant, cela est encore dans l'ordre.

A G A T H E.

Je crois qu'elle a en vue pour notre Demoiselle le Marquis de Saint-Bon, qui depuis hier est à cette maison de campagne avec Madame sa mère : on ne dira pas de celui-là qu'il a la physionomie basse : c'est la figure la plus noble, la plus intéressante, & des manières si honnêtes avec tout le monde !

D U M O N T.

C'est à ces manières-là qu'on reconnoît les gens de qualité.

COMÉDIE. 41

AGATHE.

Madame dit que là-dessous il y a quelquefois bien de la hauteur ; mais je ne crois pas cela du Marquis : son air est si franc , si ouvert !

DUMONT.

Il n'est pas difficile de deviner pour qui doit pencher le cœur de notre jeune Maîtresse.

AGATHE.

Je ne puis pas te dire encore si elle aime le Marquis ; mais je puis bien te répondre qu'elle hait Monsieur Dutour de tout son cœur. Pour lui déplaire souverainement , il n'a eu qu'à se montrer. Oh ! c'est un homme qui va vite en besogne.

DUMONT.

Malheureusement, Madame n'est guère en possession de faire changer d'avis à Monsieur.

AGATHE.

Et as-tu vu Monsieur en faire changer à Madame ? Il faut avouer que nous avons des Maîtres bien étranges : Monsieur & Madame Durval logent sous le même toit ; ils n'ont , d'ailleurs , rien de commun : leurs heures , leurs goûts , leurs sociétés diffèrent : Monsieur dîne , & Madame soupe ; quand l'un se leve , l'autre se couche ; & s'ils ne se donnoient , quelquefois , rendez-vous , Madame pour demander de l'argent à son mari , Monsieur pour quereller Madame , on croiroit qu'il y a un mur de séparation entr'eux.

DUMONT.

S'ils étoient , du moins , heureux , chacun de

42 LE MARIAGE DE JULIE,

leur côté... mais bon ! Monsieur va tous les soirs porter son ennui chez une petite personne à qui il paie bien cher le droit de commander chez elle , & d'être sa dupe.

A G A T H E.

Madame , de son côté , donne d'excellens soupers où elle ne mange point ; elle a des amis qu'elle n'aime point , une loge à tous les Spectacles , & du plaisir nulle part.

D U M O N T.

Leur mal est d'avoir trop de ce qui manque aux autres.

A G A T H E.

Oui ; mais Madame a , d'ailleurs , au fond de l'ame , un chagrin qui la suit par-tout.

D U M O N T.

Quel est ce chagrin ?

A G A T H E.

Un chagrin.... Oh ! tu ne l'imaginerois jamais... un chagrin.... qui fait mourir de rire.

D U M O N T.

Comment donc ?

A G A T H E.

C'est que tout-d'un-coup Madame pleure comme si elle avoit perdu tous ses parens , & on ne fait pas pourquoi.... Je le fais pourtant bien , moi.

D U M O N T.

Parbleu ! c'est qu'elle est folle,

A G A T H E.

A-peu-près : Madame se désole de ce qu'elle n'est pas femme de qualité : elle enrage de voir sa sœur Comtesse , elle s'en meurt de douleur.

D U M O N T.

Mais cette sœur manque de tout.

A G A T H E.

Madame voudroit être Comtesse , & manquer de tout comme elle. Il est vrai que celle-ci , qui , de son côté , pourrant , envie les grands biens de sa sœur , a l'air de la protéger ; elle regarde Madame du haut de sa grandeur ; & , ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'il n'y a pas jusqu'à ses femmes qui dédaignent de faire notre partie.

D U M O N T.

Je ne fais comment cela se fait : on diroit qu'il y a une malédiction sur ces gens riches. Quand on les voit de près, ils font plus de pitié que d'envie. Ma foi , si je pouvois troquer mon sort contre celui de nos Maîtres , je crois que j'y regarderois à deux fois.

A G A T H E.

Je ne voudrois point de leur ennui : mais je voudrois bien des belles robes de Madame , de ses diamans , de ses dentelles.

D U M O N T.

Bon ! tu as bien besoin de tout cela ! Va , ma chère amie , les richesses sont pour quelques-uns , & le bonheur pour tout le monde. Tiens , il y a une chanson qui dit....



S C E N E I I.

M. DURVAL, *en robe de chambre*,
AGATHE, DUMONT.

M. DURVAL.

QU'EST-CE que cette chanson ? Je sonne, & personne ne vient. Qu'avez-vous donc à chanter, vous autres, & à être si gais dès le matin ? Je ne vois pas ce que la vie a de si plaisant, & sur-tout pour des pauvres diables comme vous.

DUMONT.

Je dirai à Monsieur, que des pauvres diables comme nous ont bon appétit, se portent bien, dorment bien, s'aiment bien....

M. DURVAL.

Et servent mal. On chante, au lieu d'écouter quand je sonne, *S'aiment bien !* n'êtes vous pas honteux de vous aimer encore ? A quoi sert-il donc qu'on vous ait mariés ?

DUMONT.

A quoi cela sert, Monsieur ? Voyez un peu le joli minois d'Agathe.

AGATHE.

C'est un effet de votre honnêteté, mon cher Dumont.

M. DURVAL.

Depuis le temps que vous êtes mari & femme...

DUMONT.

Ma foi, Monsieur, il me semble que ce n'est que d'hier ; mais, comme disoit l'autre jour M. votre frère, le plaisir abrège les heures ; l'ennui les compte.

M. DURVAL.

Oh ! Monsieur mon frère, c'est un Philosophe : il fait des phrases ; mais qu'il porte cela à la bourse, il verra ce que cela vaut : Allez, Dumont, allez vous-en de ma part savoir s'il est jour chez la Marquise de Saint-Bon, comment elle a passé la nuit, & si elle n'a besoin de rien : vous, Agathe, dites à ma fille que je veux lui parler.



SCENE III.

M. DURVAL, *seul.*

Ces faquins-là ont l'insolence d'être plus heureux que leurs Maîtres. Nous avons les richesses, & ils ont les plaisirs. Sans la vanité qui soutient, on seroit tenté de leur porter envie. S'aimer après six grands mois de mariage ! Au bout de six jours, je ne pouvois souffrir ma femme.





S C E N E I V.

M. DURVAL, M. DE SURMON.

M. D U R V A L.

AH ! Monsieur de Surmon, vous voilà de bonne heure !

M. D E S U R M O N.

C'est que j'ai à vous entretenir, mon frère.

M. D U R V A L.

De quoi s'agit-il donc ?

M. D E S U R M O N.

D'un parti pour ma nièce, d'un homme dont la haute naissance....

M. D U R V A L.

Je vous arrête, mon frère : c'est, vraisemblablement, celui dont la Comtesse d'Altin, ma belle-sœur, m'a déjà parlé ; un de ces hommes sans principes, de ces roués de bonne compagnie, que personne n'estime & que tout le monde recherche.

M. D E S U R M O N.

Eh ! non, mon frère : s'il étoit question d'un pareil sujet, je ne m'en mêlerois pas : celui dont il s'agit, c'est le Marquis de Saint - Bon que vous avez ici avec Madame sa mère : vous savez qu'il est généralement estimé, que sa façon de penser

est au-dessus de sa naissance, qu'il regarde celle-ci comme un avantage dont on ne se prévaut qu'au défaut du mérite personnel, & qu'il ne croit pas qu'aucun homme apporte, en venant au monde, le droit d'en mépriser un autre.

M. DURVAL.

Je veux croire que ce sont-là ses véritables sentimens.

M. DE SURMON.

Oh ! je vous garantis qu'il n'y a point d'hypocrisie dans son fait.

M. DURVAL.

Je l'en félicite : Mais, mon frère, outre que j'ai résolu de n'avoir pour gendre qu'un homme qui soit mon égal, & que sur ce point je trouve que Madame Jourdain étoit une femme très-sensée, votre Marquis a un défaut qui me gêneroit seul tout ce qu'il peut avoir d'estimable.

M. DE SURMON.

Quoi donc ?

M. DURVAL.

C'est un merveilleux, un esprit ; & vous savez que ma bête, à moi, c'est un homme d'esprit : je n'aime pas ces messieurs-là.

M. DE SURMON.

Vous en voyez pourtant.

M. DURVAL.

Dans une maison comme la mienne, il faut bien avoir de tout... N'allez pas vous imaginer que je les craigne, au moins.

48 LE MARIAGE DE JULIE,

M. D E S U R M O N.

En tout cas, mon frère, on ne dira pas que vous avez peur de votre ombre.

M. D U R V A L.

Comment ? que voulez-vous dire ? Qu'entendez-vous par-là ?

M. D E S U R M O N.

Moi ? rien : mais je soutiens qu'un sot...

M. D U R V A L.

Un sot dit des sottises, un homme d'esprit en fait. Votre Marquis, par exemple, ne l'accuse-t-on pas de composer ?

M. D E S U R M O N.

L'accusation est prouvée : il a eu le malheur de faire un excellent ouvrage, & de n'en pas rougir ; qui pis est. Que voulez-vous ? Il a le ridicule de penser qu'il n'y a personne qui ne doive s'honorer d'une production estimable, qu'il est très-avantageux de savoir s'occuper, que l'esprit & les mœurs y gagnent.

M. D U R V A L.

En effet, ce sont de grands modèles de vertu que messieurs les Auteurs !

M. D E S U R M O N.

Non, mon frère ; ils sont hommes, & quelquefois plus hommes que d'autres : vous avouerez, cependant, qu'en se déroband à l'oisiveté on échappe à l'ennui, mal épidémique des gens du monde, & qui est chez eux la cause d'une infinité de vices & de travers dont l'occupation les auroit préservés. C'est peut-être à cela que le
Marquis

Marquis doit de valoir mieux que la plupart de ses pareils.

M. DURVAL.

Tout ce qu'il vous plaira, mon frere : mais vous ne me ferez pas aimer l'esprit : je ne parle pas de celui qui fait faire fortune ; j'en fais grand cas de celui-là, & vous voyez qu'il m'a bien servi. Aucun particulier n'est plus riche que moi, & avec cette richesse-là on est l'égal de tout le monde.

M. DE SURMON.

C'est de quoi tout le monde ne convient pas.

M. DURVAL.

Et tout le monde agit comme s'il en convenoit. Les gens du plus grand état sont aimables ; ce qu'il y a de plus distingué, de plus célèbre dans tous les genres, fait sa cour...

M. DE SURMON.

A votre Cuisinier.

M. DURVAL.

Mais n'a pas qui veut un Cuisinier comme le mien. Avec tout votre bel esprit, mon frere, vous allez à pied, vous faites maigre, chère.

M. DE SURMON.

Mon frere, vous vous en porteriez mieux, si vous donniez plus d'exercice à vos jambes, & moins de fatigue à votre estomac ; sachez, cependant, que j'ai quelquefois à ma table ce qui manque à la vôtre.

M. DURVAL.

Ce qui manque à la mienne.

D

50 LE MARIAGE DE JULIE ;

M. DE SURMON.

Oui, mon frere ; des amis.

M. DURVAL.

Bon ! Est-ce qu'il y a de ces gens-là ?

M. DE SURMON.

Des amis & de la gaieté... N'allez-vous pas me dire encore : est-ce qu'il y a de la gaieté ?

M. DURVAL.

Mais, Monsieur, qui croyez aux amis, & qui êtes si gai avec deux mille écus de rente, vous ne prétendez pas, apparemment, faire de comparaison avec un homme qui en a cent mille.

M. DE SURMON.

Je n'en fais aucune, mon frere ; mais... cet homme est donc, bien heureux, là, bien heureux ?

M. DURVAL.

Eh ! mais... si ce n'étoit ma femme.

M. DE SURMON.

Avouez qu'elle trouble un peu...

M. DURVAL.

Oh ! un peu : baste, vous la connoissez ; mais quand elle m'a bien fait donner au diable, savez-vous-ce que je fais ?

M. DE SURMON.

Ce que bien d'autres font : vous prenez patience.

M. DURVAL.

Je m'enferme, j'ouvre mon coffre fort, je visite mon porte-feuille, & je suis consolé.

COMÉDIE.

51

M. DE SURMON.

Mon frere, ce n'est pas là ce que je vous envie, c'est le pouvoir d'obliger ; mais quel usage en faites-vous ? Vous prodiguez l'or pour les choses de luxe & d'ostentation, votre bourse est au service d'un grand Seigneur, d'un homme en place, quelquefois même d'un malheureux à la mode ; mais de faire une bonne action secrète, de secourir le mérite indigent & caché.... oh ! vous n'avez point d'argent pour cela.

M. DURVAL.

En beaux propos, mon frere, on fait que vous y abondez : les gens qui n'ont rien à donner sont toujours si généreux.... du bien d'autrui.

M. DE SURMON.

Laissons cela, & revenons au Marquis : il est neveu du Commandeur, & parent du Ministre ; vous savez qu'il doit y avoir de grands changemens, & que, pour conserver votre place, vous avez besoin d'un ami puissant ; le Commandeur est le vôtre,

M. DURVAL.

Ma femme le dit ; mais sur ce point-là, elle est un peu sujette à caution. Personne n'auroit autant d'amis que moi, si j'avois pris pour bons tous ceux qu'elle m'a donnés.

M. DE SURMON.

Mais celui-ci, mon frere...

M. DURVAL.

J'en ai un plus sûr, & qui m'a mieux servi ;

D ij

52 LE MARIAGE DE JULIE,

l'argent ; oui , Monsieur le Philosophe , l'argent ; & , pour m'expliquer net sur votre proposition , sachez que j'ai promis ma fille à M. Dutour , que je me démetts de ma place en sa faveur , que moyennant cent mille francs , donnés à propos , nous avons obtenu cette grace , & que j'en ai la nouvelle.

M. D E S U R M O N .

Mais , mon frere , ce Monsieur Dutour est un homme décrié , un homme sans mérite.

M. D U R V A L .

Sans mérite ! Mon frere , mon frere , je fais que , de la succession de son pere , il a eu plus de deux millions.

M. D E S U R M O N .

Des gens bien instruits m'ont , de plus , assuré qu'il avoit un engagement secret , que ses affaires étoient fort dérangées.

M. D U R V A L .

Bon ! M. Dutour un engagement secret ! Ses affaires dérangées ! Je vous garantis ; moi , qu'il ne dérangera jamais , ni lui ni ses affaires : c'est l'esprit le plus solide....

M. D E S U R M O N .

Vous voulez dire le plus lourd.

M. D U R V A L .

Nommez-le comme il vous plaira ; mais je lui connois , moi , une maxime excellente : c'est de ne laisser jamais ses deniers oisifs : aussi a-t-il fallu

que je lui prêtaffe les cent mille francs qui ont feryi à lui faire obtenir ma place ; il ne les avoit pas chez lui.

M. DE SURMON.

Mais votre fille fera-t-elle heureufe avec M. Dutour ? L'aimera-t-elle ?

M. DURVAL.

Elle l'aimera , elle l'aimera ; comme les femmes aiment leurs maris....

M. DE SURMON.

Mais....

M. DURVAL.

Je fais que ma femme a , comme vous , le Marquis dans la tête ; car elle a la maladie des gens de qualité , ma femme.

M. DE SURMON.

Et vous , mon frere , la maladie des fots ; mais...

M. DURVAL.

Oh ! mais , mais.... tenez , mon frere , quand vous aurez fait une fortune comme la mienne , je pourrai prendre de vos almanachs. En attendant , je vous baise les mains , & vais finir quelques affaires.





SCENE V.

M. DE SURMON.

C'est étrange, qu'un homme mesure à sa fortune l'opinion qu'il a de lui-même, & qu'il ne soupçonne jamais qu'il seroit possible, à toute force, qu'avec de grands biens on ne fût pourtant qu'un sot. Mais voici ma nièce, sa physionomie prévient pour elle, je veux voir si son esprit y répond, je n'ai causé avec elle que des momens.



SCENE VI.

Mademoiselle DURVAL, M. DE SURMON,

M. DE SURMON.

Où allez-vous donc, ma nièce ?

Mademoiselle DURVAL.

Ah ! c'est vous, mon cher oncle, je suis bien charmée de vous voir, je passois chez mon pere.

COMÉDIE 55

M. DE SURMON.

N'êtes-vous pas bien contente d'avoir quitté votre Couvent ?

Mademoiselle DURVAL.

Hélas ! mon cher oncle , j'y voudrois être encore.

M. DE SURMON.

Vous ne parlez pas suivant votre pensée ; à votre âge le monde est si charmant !

Mademoiselle DURVAL.

Vraiment ! mon oncle , je m'en étois fait une image enchantée ; en y pensant , mon cœur battoit d'avance , je volois au-devant de lui ; mais que je l'ai trouvé différent de ce que je l'avois imaginé !

M. DE SURMON.

Comment donc , Mademoiselle ?

Mademoiselle DURVAL.

Je croyois trouver ici des parens qui s'aimoient ; à qui je serois chère , que j'aimois déjà de tout mon cœur , à qui je brûlois de le prouver ; leur froid accueil m'a glacée ; ils ne m'aiment point & ils se haïssent ; concevez-vous cela , mon oncle ? Des époux se haïr !

M. DE SURMON.

En effet , cela est si rare !

Mademoiselle DURVAL.

Mon pere ne me parle jamais de sa femme que pour m'en dire du mal , ma mere ne me parle

D iv

56 LE MARIAGE DE JULIE,

jamais de son mari que pour le tourner en ridicule : la Comtesse , ma tante , se moque de tous les deux : tous les deux disent qu'elle est une impertinente : chacun veut que je dise comme lui ; & parce que je ne veux pas jouer un si vilain rôle , on trouve que je ne suis qu'une petite sotte.

M. D E S U R M O N.

Continuez de même , & soyez sûre qu'on finira par vous en estimer davantage. Convenez d'ailleurs que la maison de vos parens est le rendez-vous de tous les plaisirs.

Mademoiselle D U R V A L.

Tous les plaisirs y sont , & jamais le plaisir : l'ennui se peint sur les visages , & on dit en bâillant qu'on se réjouit fort : on veut , sur-tout , le persuader aux autres : je suis pourtant bien contente , quand ma mere me mène aux Français dans sa petite loge : je me sens si intéressée , si émue. Cette pauvre Zaire , mon oncle ! Mais ma mere ne cesse de causer ; & , lorsque je suis à pleurer de tout mon cœur , elle a la cruauté d'interrompre mes larmes , en se moquant de moi , ou en me disant que tout cela n'est pas vrai.

M. D E S U R M O N.

Pauvre petite !

Mademoiselle D U R V A L.

Au retour , un grand souper si triste , & puis un jeu d'enfer où l'on s'égorge poliment entre amis : passe encore pour des Proverbes , quand c'est M. Prévile qui les joue.

M. DE SURMON.

Vous êtes difficile , Mademoiselle : mais après tout , dans votre Couvent...

Mademoiselle DURVAL.

J'y étois heureuse & tranquille , & je ne puis , sans soupirer , songer aux doux momens que j'y passois avec une amie....

M. DE SURMON.

Quelle est donc cette amie ?

Mademoiselle DURVAL.

Une Dame retirée du monde où elle avoit long - temps vécu , une parente du Marquis de Saint-Bon.

M. DE SURMON.

Ah ! fort-bien.... Et le Marquis alloit voir sa parente ?

Mademoiselle DURVAL.

Oh ! souvent.

M. DE SURMON.

Et vous le voyiez chez elle ? C'est un homme charmant , n'est-ce pas ?

Mademoiselle DURVAL.

Oh ! oui , un homme infiniment estimable.

M. DE SURMON.

Ma nièce , je commence à comprendre votre goût pour le Couvent.

Mademoiselle DURVAL.

J'y ai laissé une amie qui m'étoit bien chère.

58 LE MARIAGE DE JULIE,

Monfieur DE SURMON.

Mais le Marquis eft ici , & vous avez du moins le plaifir de lui parler de cette amie qui vous eft fi chère.

Mademoifelle DURVAL.

Bon ! mon pere ne m'a-t-il pas défendu d'entretenir le Marquis ?

Monfieur DE SURMON.

En revanche , votre mere vous le permet.

Mademoifelle DURVAL.

Et en pareil cas , ne penfez-vous pas , mon oncle , qu'une fille doit obéir à fa mere par préférence ?

Monfieur DE SURMON.

Si je crois cela , ma nièce ?

Mademoifelle DURVAL.

Mais , oui ; une fille n'eft-elle pas plus particulièrement fous la conduite de fa mere ?

Monfieur DE SURMON.

Affurément , & , en lui obéiffant , vous ne voudriez parler au Marquis qu'à caufe de cette parente....

Mademoifelle DURVAL.

Oh ! ça , mon oncle , n'avez donc pas comme cela l'air de vous moquer de votre pauvre nièce ?

Monfieur DE SURMON.

Pour l'amour de cette même parente , ma pauvre nièce fe feroit la violence d'époufer le Marquis , fi on l'en prioit bien fort : le malheur eft

que votre pere , qui ne connoît pas cette parente , a en vue un certain M. Durour....

Mademoiselle D U R V A L.

Où , un homme bien désagréable : oh ! je sens qu'il me seroit impossible de l'aimer

Monsieur D E S U R M O N.

Vous auriez moins de peine à aimer le Marquis , n'est-il pas vrai ? Vous soupirez.

Mademoiselle D U R V A L.

N'allez pas me trahir , mon oncle ; vous avez l'air si bon !

Monsieur D E S U R M O N.

Au contraire , je veux vous servir ; mais vous savez les desseins de votre pere.

Mademoiselle D U R V A L.

Ah ! mon oncle , ayez pitié de votre nièce ; joignez-vous à ma mere , pour empêcher qu'on ne me sacrifie : l'exemple de mes parens me fait trembler ! O que c'est une chose cruelle que le mariage , quand il tourne de cette façon , & qu'une union qui devroit être si douce , dégénere en une querelle de toute la vie !

M. D E S U R M O N.

Mon enfant , j'ai déjà parlé , & je parlerai encore ; mais j'ai peu de crédit sur mon frere : il n'a jamais fait cas de mes avis , parce qu'il dit ironiquement que je suis un sage. Il fait encore moins de cas de ceux de sa femme , parce qu'il dit sérieusement qu'elle est une folle. Essayez ce que pourront sur lui vos prieres & vos larmes :

60 LE MARIAGE DE JULIE ,

on a beau être dur , on est toujours pere. Au revoir , ma nièce.



SCENE VII.

Mademoiselle DURVAL ; *seule.*

J'AIME & je respecte mon pere ; il me sera cruel de lui résister ; mais ce M. Durour m'est odieux... Que vois-je ? Le Marquis. Ah ! rentrons.... Je dois lui cacher.... Je ne pourrais jamais.... Les jambes me tremblent.



SCENE VIII.

Mlle DURVAL , LE MARQUIS
DE SAINT-BON.

LE MARQUIS.

ARRÊTEZ , belle Julie. Eh quoi ! vous me fuyez ?

Mademoiselle DURVAL.

Je ne fuis point , Monsieur ; je me retire. La bienséance ne veut pas....

LE MARQUIS.

Je ne dirai rien qui la blesse : fiez-vous-en à mon respect , Mademoiselle.

Mademoiselle. DURVAL.

Mais moi, Monsieur, je craindrois de la bleffer, si je restois seule ici avec vous ; & l'usage....

LE MARQUIS.

Je fais qu'il m'est contraire, & que je ne devrois avoir l'honneur de vous voir & de vous entretenir que lorsque tout seroit convenu entre vos parens & les miens ; mais c'est cet usage, belle Julie, qui fait tant de mauvais mariages : on songe à tout assortir, hors les personnes, & on s'épouse en attendant qu'on se connoisse. Madame votre mere consent que je vous entretienne ; elle me l'a permis, & cet entretien est si essentiel pour vous & pour moi, que j'ose vous prier instamment de vouloir bien ne vous y pas refuser.



SCENE IX.

LE MARQUIS, Mademoiselle
DURVAL, AGATHE.

AGATHE.

MONSIEUR votre pere, Mademoiselle, m'a ordonné de vous dire qu'il avoit à vous parler.

LE MARQUIS.

Je vous arrêterai peu, & je n'ai rien à vous dire que Mademoiselle Agathe ne puisse entendre.

62 LE MARIAGE DE JULIE ,

Mademoiselle DURVAL.

Voyons donc , Monsieur , parlez. (*A part.*)
O que le cœur me bat !

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas oublié , Mademoiselle , que j'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous voir à votre Couvent ; vivement frappé de vos charmes , je ne vous ai laissé voir que mon respect ; je ne me suis pas permis de vous faire connoître des sentimens que vos parens pourroient ne pas approuver : j'ai cru que l'amour , quelque violent qu'il fût , ne pouvoit jamais autoriser la séduction. Aujourd'hui que Madame votre mere veut bien me flatter de l'espoir d'être à vous , je croirois manquer à ce que je vous dois , à ce que je me dois à moi-même , si je me livrois à cet espoir , sans y être autorisé par votre aveu. Pardonnez-moi donc , belle Julie , si j'ose interroger votre cœur , & vous demander , non s'il m'est favorable , je n'ai encore rien fait pour cela ; mais si du moins il ne m'est pas contraire.

Mademoiselle DURVAL, *embarrassée & d'une voix tremblante,*

Monsieur....

LE MARQUIS.

Expliquez-vous , Mademoiselle ; j'attache ma vie au bonheur de vous posséder : mais ce bonheur seroit trop acheté , s'il en coûtoit quelque chose au vôtre. Parlez donc , daignez m'estimer assez pour me déclarer vos sentimens , & si vous avez quelqu'éloignement pour moi....

Mademoiselle DURVAL.

De l'éloignement pour vous, Monsieur!

A G A T H E.

Cela ne feroit pas naturel.

Mademoiselle DURVAL.

Un procédé si noble! des sentimens si délicats!
je ne les mériterois guere, si....

LE MARQUIS.

Si.... achevez, belle Julie.

J U L I E.

C'en est assez, Monsieur: je fouhaite que
vous engagiez mes parens à m'ordonner de vous
en dire davantage.

A G A T H E.

Oui, oui, Monsieur; faites-nous ordonner
de vous aimer, & vous verrez comme nous obéi-
rons.





S C E N E X.

Mlle DURVAL , LE MARQUIS , LA
MARQUISE , AGATHE.

LA MARQUISE, *allant à Julie.*

VENEZ , que je vous embrasse, mon Ange ; j'espère bientôt vous appeller d'un nom plus cher à mon cœur.... vous rougissez ? Si je ne me trompe , cette rougeur n'est pas de mauvais augure pour mon fils.... Marquis, c'est qu'elle est d'une beauté ravissante !

Mademoiselle DURVAL.

Madame , épargnez-moi , de grace ; & pardonnez si je vous quitte. Je ne puis me dispenser d'aller trouver mon pere.

(*Elle sort.*)

LA MARQUISE, *la regardant aller.*

Elle est faite à peindre.



SCENE



SCENE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH! Madame, ce n'est rien que sa figure :
si vous connoissiez son esprit, son caractère....

LA MARQUISE.

Langage d'amant; abrégez, mon fils : on fait
tout cela par cœur.

LE MARQUIS.

Non, ma mere : je n'ai rien vu qu'on puisse
lui comparer; & si je ne l'obtiens pas....

LA MARQUISE.

Mon fils : vous avez la tête romanesque. Que
vous épousiez la fille de ces gens-là, j'y consens :
sa fortune sera immense. Je vous aurois pour-
tant mieux aimé Chevalier de Malte ; mais en
perdre la tête ! vous êtes aussi trop étrange, & il
faut qu'une bonne fois je vous dise les travers
que vous vous donnez : premierement, Monsieur,
vous ne faites pas assez votre cour.

LE MARQUIS.

Le tems où je ne vois pas mon maître, je l'em-
ploie à me rendre digne de le servir.

E

66 LE MARIAGE DE JULIE,

L A M A R Q U I S E.

Fort bien : mais ce n'est pas comme cela qu'on s'avance.

L E M A R Q U I S.

Pardonnez-moi, Madame ; c'en est la voie la plus honnête.

L A M A R Q U I S E.

Je ne vois pas, d'ailleurs, ce que vos livres vous apprennent : voyez votre grand cousin, il ne lit jamais ; cependant...

L E M A R Q U I S.

Je fais, Madame, pour m'exprimer noblement, *qu'il excelle à conduire un char dans la carrière.*

L A M A R Q U I S E.

Ce n'est pas par-là que je l'estime ; je voudrais, sur-tout, qu'on n'écrasât personne : mais, du moins, il n'a pas comme vous la manie d'écrire, de composer : un homme de votre Aom !

L E M A R Q U I S.

Mais César, ma mère ; mais Frédéric ! Ces noms-là sont assez nobles & valent bien le nôtre ; je crois.

L A M A R Q U I S E.

Pour comble de ridicule, vous voilà sérieusement amoureux de cet enfant ; & je parierois bien que vous l'adorerez, quand elle sera votre femme.

L E M A R Q U I S.

Oui, Madame. Remplir les devoirs de mon

état, cultiver mon esprit, épouser une femme que j'aime, ne m'occuper que du soin de la rendre heureuse, voilà ce que je me propose : j'aurai le front d'avoir des mœurs à la face d'un monde corrompu que je ne prends point pour modèle.

L A M A R Q U I S E.

Vous ne voulez ressembler à personne, à la bonne heure. Soyez si extraordinaire qu'il vous plaira, mais terminons : ces bourgeois m'excellent, je vous en avertis ; &, si je vous aimais moins, je n'aurois pas eu la complaisance d'aller en grande loge avec Madame Durval, d'être de ses soupers & sur-tout de venir à sa campagne. De grands airs & un ton si bourgeois ! Et sa sœur la Comtesse, si forttement fière d'un rang auquel elle ne se fait point, dont elle est toute empêtrée & toute ridicule !

L E M A R Q U I S.

Au moins, vous conviendrez, Madame, que Mademoiselle Durval...

L A M A R Q U I S E.

Oui, elle n'est pas mal : mais cela se sentira toujours... Laissez-moi faire, je la formerai, je la formerai.

L E M A R Q U I S.

Ah ! ma mere, ne la formez pas, elle est si bien !

L A M A R Q U I S E.

Paix, voici Madame Durval.





S C E N E X I I.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
Madame D U R V A L.

Madame D U R V A L.

JE viens de votre appartement, Madame; je
voulois m'informer moi-même comment vous
aviez passé la nuit & si rien ne vous manquoit.

L A M A R Q U I S E.

Je suis très-sensible à vos attentions, Madame:
mais on a soin de me prévenir sur tout.

Madame D U R V A L.

Prenez-vous quelque chose le matin?

L A M A R Q U I S E.

J'ai demandé du chocolat. Il fait le plus beau
temps du monde, j'ai déjà fait un tour de jardin,
& j'ai prié qu'on m'apportât le chocolat dans ce
salon au frais.

Madame D U R V A L.

J'y prendrai, avec vous mon café à la crème;
(*Au Marquis.*) & vous, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Moi, Madame, il faut que je voye le Minis-
tre: nous sommes à la porte de Versailles, j'y
vais faire un tour, & je serai revenu pour le
dîner.

COMÉDIE.

69

MADAME DURVAL.

Il est de bonne heure ; déjeûnez avec nous ,
Monsieur le Marquis : vous partirez ensuite.

LE MARQUIS, *après avoir regardé sa montre.*

Je prendrai donc un peu de chocolat.

(*Pendant ce dialogue un Officier a apporté du chocolat & du café qu'il sert ; Agathe est entrée & se tient auprès de sa maîtresse.*)

MADAME DURVAL.

Asseyons-nous.

(*Le Marquis dit un mot à l'oreille de sa mère.*)

LA MARQUISE.

Mademoiselle Durval ne déjeûne-t-elle pas ,
Madame ?

MADAME DURVAL.

Agathe , que fait ma fille ?

AGATHE.

Elle est chez Monsieur.

MADAME DURVAL.

J'en suis fâchée , Madame ; mais elle est chez
son père.

LE MARQUIS, *à demi-bas à son fils.*

Il faut vous en passer , mon fils. (*A Madame Durval.*) La tête lui en tourne au moins.

MADAME DURVAL.

Ma fille n'a rien d'assez extraordinaire...

LE MARQUIS, *vivement.*

Ah ! que dites-vous , Madame ?

E iiij

70 LE MARIAGE DE JULIE ,

L A M A R Q U I S E .

En effet , on n'est pas mieux que cela : c'est qu'elle est tout votre portrait , Madame.

Madame D U R V A L .

Vous me flattez !, Madame... Comment trouvez-vous le chocolat ?

L A M A R Q U I S E .

Très-bon : j'aimerois pourtant mieux le café ; mais il m'incommode.

Madame D U R V A L .

Si j'en crois mon Docteur , il m'incommode aussi ; mais je ne laisse pas d'en prendre.

L E M A R Q U I S .

Vous préférez votre plaisir à votre santé ?

Madame D U R V A L .

J'aurois de la peine à vous dire pourquoi j'en prends , c'est par habitude ; car , pour le plaisir , ce que je bois , ce que je mange m'est assez égal : je suis toujours sans appétit ; tout le monde est un peu comme cela : il n'y a guères que le peuple qui ait de l'appétit.

L A M A R Q U I S E , *à son fils , entre ses dents.*

La forte créature que c'est-là !

Madame D U R V A L .

Que dites-vous , Madame ?

L A M A R Q U I S E .

Je dis que votre Docteur devrait bien remédier à cela.

COMÉDIE.

71

Madame DURVAL.

Oh ! il ne remédie à rien , mon Docteur : mais
il m'amuse : il a la prétention des bons mots &
le tic singulier d'en rire...

LA MARQUISE.

Souvent tout seul.

Madame DURVAL.

Au demeurant , c'est bien la meilleure gazette...

LE MARQUIS.

Un peu scandaleuse.



SCÈNE XIII

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
Madame DURVAL; Mlle DURVAL,
*un mouchoir à la main , sortant de chez
son père.*

LE MARQUIS, *vivement.*

AH ! voilà Mademoiselle Durval.

Madame DURVAL.

Elle sort de chez son père.

LA MARQUISE.

Amenez-nous la , mon fils. — Bon ! Il est déjà
parti.

E iv

72 LE MARIAGE DE JULIE ;

LE MARQUIS, à *Mademoiselle Durval, vers laquelle il a couru.*

Me trompé-je, Mademoiselle ? Vous venez d'essuyer des pleurs ?

Mademoiselle D U R V A L.

Non, Monsieur ; c'est que j'ai mal aux yeux.

LA MARQUISE, *qui s'est approchée.*

En effet, ils sont tout rouges.

Madame D U R V A L, à la Marquise.

Pardonnez, Madame. (*Elle prend sa fille à part.*) Qu'y a-t-il donc, ma fille ?

Mademoiselle D U R V A L, sanglotant.

Je suis au désespoir... Ce Monsieur Dutour... mon pere ne veut rien entendre... il m'a traitée...

(*Elle fond en larmes.*)

Madame D U R V A L.

Cachez vos pleurs, rentrez ; allez, mon enfant ; je lui parlerai.

(*Mademoiselle Durval regarde le Marquis, leve les yeux au Ciel & s'en va.*)





SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

ELLE nous quitte , Madame.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc qui s'est passé , Madame ? Aurais-je le malheur d'être cause...

LA MARQUISE.

Allez , mon fils , allez à Versailles & revenez bien-tôt ; je vais causer avec Madame.

LE MARQUIS.

Je ne pars pas tranquille.



SCENE XV.

LA MARQUISE, Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

JE vous avoue , Madame , que ce que je vois me donne aussi à penser ; est-ce que notre mariage ne seroit pas une chose faite ?

74 LE MARIAGE DE JULIE,

MADAME DURVAL.

Vous ne doutez pas que je n'en fusse comblée : l'honneur de vous appartenir, le plaisir de faire enrager ma sœur, mille autres raisons... Mais mon mari ne pense pas comme moi, & j'ai honte de vous dire que je ne suis pas tout-à-fait la maîtresse.

LA MARQUISE.

Pas tout-à-fait la maîtresse ! Une femme ! A Paris. J'y croyois nos droits plus respectés.

MADAME DURVAL.

Il est vrai : mais Monsieur Durval est un homme qui n'est pas comme les autres.

LA MARQUISE.

Quelque étrange qu'il puisse être, Madame, j'ai peine à croire que dans le cas présent il puisse y avoir des difficultés de sa part.

MADAME DURVAL.

Il n'y en devoit point avoir : mais Madame, (je suis forcée de vous le dire) M. Durval n'a point d'élévation dans l'ame, il ne respecte que l'argent, & malheureusement Monsieur votre fils n'est pas riche.

LA MARQUISE.

S'il l'étoit, Madame, assurément notre amitié me feroit passer par-dessus certaines raisons : mais ce n'est pas l'usage, & vous savez...

MADAME DURVAL.

Épargnez-moi ces raisons, Madame ; encore une fois les difficultés ne viendront pas de moi.



SCENE XVI

LA MARQUISE, Madame DURVAL,
LE DOCTEUR, AGATHE.

AGATHE, *annonçant.*

MONSIEUR le Docteur.

LA MARQUISE.

Je vous laisse, Madame, & vais achever ma toilette.

(*Agathe écarte la table du déjeuner.*)

Madame DURVAL.

Vous venez à propos, Docteur : j'ai mal dormi, j'ai les yeux battus.

LE DOCTEUR.

Battus, Madame ! Dites battans : ah, ah, ah... je ne les ai jamais vu si redoutables... Voyons votre pouls... un peu vif... je soupçonnerois que vous avez pris ce matin du café, si je ne vous l'avois pas défendu,

Madame DURVAL.

Ne savez-vous pas, Docteur, que les femmes aiment à faire ce qu'on leur défend ?

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire que j'ai deviné : ah, ah, ah.

76 LE MARIAGE DE JULIE ;

L A M A R Q U I S E .

J'admire votre pénétration.

A G A T H E , *à part.*

Monsieur le Docteur devine ce qu'il voit.

L E D O C T E U R .

Oh ! ça , promettez-moi de n'en plus prendre : c'est se mettre la chaux dans le sang... Mademoiselle y en a-t-il encore ?

A G A T H E .

Oui , Monsieur.

L E D O C T E U R .

Donnez-m'en : je n'ai rien pris ce matin : ah , ah , ah.

A G A T H E , *le contrefaisant.*

En voilà : ah , ah , ah.

Madame D U R V A L .

Agathe !

L E D O C T E U R .

Elle est gaie , Madame ; elle est gaie. Il n'y a pas de mal à cela : ah , ah , ah.

(*Agathe sort.*)

Madame D U R V A L .

Quelle nouvelle , Docteur ?

L E D O C T E U R .

Vous savez que Célimène est veuve.

Madame D U R V A L .

Qui auroit cru que cette femme , toujours mourante , enterrerait son mari ?

COMÉDIE.
LE DOCTEUR.

77

Elle se porte à présent à merveille : un de mes Confreres a fait cette grand cure.

Madame DURVAL.

On disoit qu'elle ne voyoit plus de Médecins.

LE DOCTEUR.

Oui : mais le mari en voyoit un qui , comme on dit , a fait d'une pierre deux coups : le mari est mort , & la femme s'est bien portée : ah , ah , ah.

Madame DURVAL.

N'y a-t-il point d'autres nouvelles ?

LE DOCTEUR.

Je ne sçais ; j'ai entendu murmurer quelque chose sur M. Dutour.

Madame DURVAL.

On vous aura dit que M. Durval veut lui faire épouser ma fille ; & sans doute que ce mariage-là paroît fort ridicule ?

LE DOCTEUR.

En effet , il est question de mariage dans ma nouvelle ; mais ce n'est point avec Mademoiselle Durval : une aventure de nuit , une surprise , une Mademoiselle Lucile ; je ne puis trop vous dire ce que c'est : comme on m'expliquoit la chose , on m'est venu dire qu'un malade pressoit : j'ai couru ; j'ai trouvé qu'il avoit pris son parti sans moi : ah , ah , ah.

78 LE MARIAGE DE JULIE ,

Madame D U R V A L.

Cela est fâcheux.

LE D O C T E U R.

Oui ; j'ai perdu ma nouvelle. Voyons encore votre pouls... toujours vif, très-vif : ah , ah , ah.

Madame D U R V A L.

Si je me faisois saigner ?

LE D O C T E U R.

Oh ! non , je ne vous le conseille pas ; la saignée vous est contraire.

Madame D U R V A L.

J'ai dans la tête qu'elle me feroit du bien. On ne fait que faire à la campagne : la Marquise part ce soir , je n'aurai demain que des amis de mon mari , des especes ; je me ferai saigner : n'est-il pas vrai , mon Docteur ?

LE D O C T E U R.

Une petite saignée donc : ah , ah , ah.

Madame D U R V A L.

Je compte aussi reprendre mes pillules : ne me le conseillez-vous pas ?

LE D O C T E U R.

Gardez-vous en bien , je vous le défends.

Madame D U R V A L.

Ah ! ah ! cher Docteur , vous voulez donc que je ne mange , ni ne dorme ?

LE D O C T E U R.

Allons , allons ; mais rien qu'une ou deux :

vous faites de moi tout ce que vous voulez : ah, ah, ah.

Madame D U R V A L.

Ne passez-vous pas un moment chez mon mari ?

LE D O C T E U R.

Seroit-il incommodé ?

Madame D U R V A L.

Oh ! jamais. Quelqu'indigestion par-ci, par-là ; mais c'est que vous lui parlerez de M. Dutour, & que, sans faire semblant de rien, vous lui en ferez un portrait....

LE D O C T E U R.

Je ne le connois pas.

Madame D U R V A L.

Qu'importe ? Je le connois moi, & je vous fais caution de tout le mal que vous en direz.

LE D O C T E U R.

Ah, ah, ah. Allons, allons.



SCENE XVII.

Madame D U R V A L, *seule.*

Il est délicieux, mon Docteur ; point entêté ; sur-tout : c'est ce que j'en aime ; un peu méditant avec cela : oh ! c'est un homme divin !..... Bon ! ne me voilà pas mal ; la Comtesse !



SCENE XVIII.

La Comtesse D'ALTIN , Madame
DURVAL.

La Comtesse D'ALTIN.

MA sœur , je viens prendre congé de vous.
Il n'y a pas moyen de demeurer avec votre mari :
c'est un homme qui n'aime que les gens de sa
forte : je lui avois proposé , pour sa fille , un
très-grand mariage , le frère d'un homme titré :
il m'a refusée , mais très-durement.

Madame DURVAL.

Celui que vous proposiez , ma sœur , est un
homme perdu de dettes , un joueur...

La Comtesse D'ALTIN.

Qui vous dit que non ? Sans cela , Mademoi-
selle Durval feroit-elle un parti pour lui ?

Madame DURVAL.

On dit qu'il a eu d'indignes procédés avec
des femmes....

La Comtesse D'ALTIN.

Des femmes... de la Ville.

Madame DURVAL.

Je vous admire , ma sœur : des femmes de la
Ville valent bien...

La

La Comtesse D'ALTIN.

Mon Dieu ! mille pardons : vous me voyez confuse ; j'oubliois....

Madame D'URVAL.

Ce que vous avez été , ma sœur.

La Comtesse D'ALTIN.

Oh ! j'ai tort , j'ai tort : je ne fais comment cela m'est échappé devant vous. Ah ! ça , je ne puis m'arrêter : M. le Comte m'attend à dîner à Paris chez le Duc son oncle , avec qui nous allons ce soir à Versailles ; il y a quelque temps que nous n'y avons été , & il faut bien faire sa Cour.

Madame D'URVAL.

C'est un grand assujettissement , ma sœur , une grande dépendance que celle de la Cour , & je vous plains bien de n'être pas en état de vous en passer.

La Comtesse D'ALTIN.

Cette dépendance-là est honorable , & met à portée des grâces : M. le Comte soupe dans les cabinets , je fais la partie de....

Madame D'URVAL.

Fort bien ; mais je reste chez moi où l'on fait la mienne. Il est vrai que tout le monde ne peut pas tenir une maison.

La Comtesse D'ALTIN.

Tout le monde peut encore moins être admis à l'honneur...

Madame D'URVAL.

Ma sœur , c'est acheter bien cher cet honneur,

F

31 LE MARIAGE DE JULIE,

que de rester les trois quarts de l'année dans un vieux château délabré pour avoir de quoi figurer quinze jouts à la Cour.

La Comtesse D'ALTIN.

Mais pendant ces quinze jours, ma sœur, on voit meilleure compagnie, que ceux qui n'y peuvent aller n'en voient toute leur vie.

Madame DURVAL.

Laissons cela, ma sœur, je veux vous montrer mes diamans, je les ai fait monter dans un goût nouveau, ils sont d'un éclat, d'une beauté..

La Comtesse D'ALTIN.

Je les verrai une autre fois : je compte même vous les emprunter pour le bal paré qu'il doit y avoir : comme vous ne pouvez pas en être..

Madame DURVAL.

Je voudrois que vous y pussiez joindre une robe comme celle que je me fais faire ; c'est l'étoffe la plus riche, la plus superbe ; mais cela seroit trop cher.. Je me suis aussi donné une voiture d'une élégance..

La Comtesse D'ALTIN.

Je vous approuve fort, ma sœur. Quand on n'a pas le bonheur de porter un certain nom, il faut avoir de tout cela : avec de l'argent chacun peut se contenter, car tout est si confondu !

Madame DURVAL.

Pas si confondu. Il y a peu de gens qui pussent atteindre à de certaines choses ; par exemple, je suis en marché d'un bijou unique : la Prin-

cette Amélie l'a trouvé trop cher : mais j'en ai la fantaisie , & je la passerai.

La Comtesse D'AL T I N.

Adieu , ma sœur , je vous quitte avec bien du regret. Quand on s'aime , comme nous faisons , il est cruel de se séparer... Mais vous pourriez me venir voir ; il y aura des fêtes , & je me ferois un plaisir de vous faire bien placer.

Madame D U R V A L.

Je suis si bien chez moi , ma sœur ! & puis je n'aime les fêtes que quand je les donne.

(Elles s'embrassent , & la Comtesse sort.)



SCENE XIX.

Madame D U R V A L , seule.

Ouf, (Elle sonne.) je n'en puis plus ; (Elle sonne encore , & se jette dans un fauteuil.) me voilà ma migraine , au moins ; pour vingt-quatre heures. La sorte ! En l'embrassant , si je ne m'étois contrainte , je l'aurois... On ne vient point , & je suis dans un état.





S C E N E X X.

Madame D U R V A L , A G A T H E.

Madame D U R V A L.

Où êtes-vous donc , Mademoiselle ? Je me trouve mal , horriblement mal , & personne ne vient... Mon eau de Luce... On auroit le temps de mourir. Finirez-vous , Mademoiselle ?

A G A T H E , *tirant un flacon.*

Ah ! je l'ai dans ma poche... Je suis si troublée de voir Madame comme cela... Qu'est-ce donc qu'a Madame ?

Madame D U R V A L.

Ce que j'ai ? N'as-tu pas vu sortir la Comtesse ?

A G A T H E.

Je viens de la voir partir dans le plus vilain équipage & avec les plus mauvais chevaux.

Madame D U R V A L.

Elle n'a pas le fou , & elle est d'une impertinence !

A G A T H E.

Bon ! c'est qu'elle porte envie à Madame. Qu'est-ce qu'un grand nom , quand on n'a pas de quoi le soutenir ?

COMÉDIE.

95

Madame DURVAL.

Je donnerois tout ce que j'ai pour être à sa place.

AGATHE.

Madame n'y pense pas. Qu'elle considère que la Comtesse ne sera jamais riche comme elle ; & qui sait si Madame ne deviendra pas Comtesse ? Madame est beaucoup plus jeune que Monsieur, & s'il arrivoit de certaines choses...

Madame DURVAL.

Je ne souhaite pas qu'elles arrivent, ma pauvre Agathe, je ne le souhaite pas ; &, grace au ciel, mon mari est d'une santé...

AGATHE.

Il me semble, à moi, qu'elle se dérange beaucoup.

Madame DURVAL.

Trouves-tu, ma chere enfant ?

AGATHE.

Mais oui, beaucoup.

Madame DURVAL.

Tu m'allarmes... en vérité... tu m'allarmes... A propos, Agathe, il y a long-tems que je ne t'ai rien donné, prends la robe que j'avois hier.

AGATHE.

Bien des graces à Madame : mais voici Monsieur ; voyez comme il a le visage enflammé !

F iij

86 LE MARIAGE DE JULIE ,

Madame D U R V A L .

Il paroît en colere : mais je me sens d'une humeur... Tu vas voir.



S C E N E X X I .

Madame DURVAL , M. DURVAL ,
A G A T H E .

M. D U R V A L .

MADAME , vous instruisez fort bien votre fille ,
vous lui donnez de jolis conseils !

Madame D U R V A L .

Je lui donne , Monsieur , ceux que je voudrois
qu'on m'eût donnés , lorsqu'il étoit question de
me marier ; je tâche de lui épargner un repentir.

M. D U R V A L .

Oh ! Madame , le repentir est de l'essence des
mariages . Le meilleur est celui où l'on se re-
pent le moins : mais ce n'est pas le nôtre , vous y
mettez bon ordre.

Madame D U R V A L .

En effet , j'ai grand tort de vouloir que ma fille ,
avec le bien qu'elle aura , n'épouse pas un Mon-
sieur Durour , un petit homme tout bouffi de la

motgue financière, qui n'estime & qui n'aime que l'argent !

M. DURVAL.

Eh ! que Diable voulez-vous donc qu'on aime ?

Madame DURVAL.

Madame Dutour ! le beau nom ! oh ! je vous réponds que , si j'avois eu la dixième partie du bien qu'aura ma fille , je n'aurois jamais été Madame Durval.

M. DURVAL.

Madame !

Madame DURVAL.

Ce mariage-là n'est pas fait ; & puis le Docteur m'a dit des choses de Monsieur Dutour !

M. DURVAL.

Quoi ? Que vous a-t-il dit ?

Madame DURVAL.

Oh ! des choses... je ne puis pas bien vous dire ce que c'étoit , il ne le savoit pas trop lui-même... mais...

M. DURVAL.

Voilà qui est clair , Madame , & puis c'est une grande autorité que votre Docteur. *Ah , ah , ah :* (*Il le contrefait.*) si j'avois voulu l'écouter....

Madame DURVAL.

Ce qu'il y a de très-clair , Monsieur , c'est que , quand ce ne seroit que pour rabattre les grands

E iv

88 LE MARIAGE DE JULIE ,

airs de ma sœur la Comtesse , je veux que ma fille....

M. D U R V A L.

Eh ! moquez-vous de ces airs , Madame : vous êtes en état d'acheter trente comtés comme le sien.

Madame D U R V A L.

En ferois-je plus grande dame ? Elle va à la Cour , elle fera de toutes les fêtes.

M. D U R V A L.

Et , pour y paroître d'une façon à peine convenable , il faudra qu'elle se prive du nécessaire. Sçavez-vous ce que vous désirez , Madame ? l'indigence & la servitude ; mais extravaguez si vous voulez , perdez-vous dans des desirs insensés , enviez ceux qui vous envient ; moi qui sçais qu'on est tout quand on est riche , je n'envie personne.

Madame D U R V A L.

Tout cela est bel & bon , Monsieur : mais , si ma fille n'épouse le Marquis , ma résolution est prise , je me sépare de vous.

M. D U R V A L , *ironiquement.*

Mais , vraiment ! Madame , voilà une menace terrible !





SCENE XXII.

M. DURVAL, Madame DURVAL,
Mlle DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

AH ! vous voilà , Mademoiselle ! avez-vous fait vos réflexions ? êtes-vous , enfin , disposée à m'obéir ?

Mademoiselle DURVAL, *tombant aux pieds de son pere.*

Mon pere , vous aimez votre fille , vous ne voulez pas son malheur , vous ne pouvez-pas le vouloir ; & vous le feriez infailliblement en me donnant un époux que je ne pourrois aimer.

M. DURVAL.

Vous êtes un enfant. Que parlez-vous d'aimer ! Demandez à Madame si c'est pour cela qu'on se marie ? Levez-vous.

Mademoiselle DURVAL.

Mon pere !

M. DURVAL.

Levez-vous , vous dis-je , & finissez une scene...
Mais que veut mon frere avec cet air empressé ?

90 LE MARIAGE DE JULIE,



SCENE XXIII.

Les Acteurs précédens , M. DE
SURMON.

M. DE SURMON.

EH bien! mon frere, une autre fois prendrez-vous de mes almanachs?

M. DURVAL.

Que voulez-vous dire avec vos Almanachs?

M. DE SURMON.

Attendez-vous encore, pour y croire, que j'aie fait une fortune comme la vôtre? J'avois pourtant raison, & M. Dutour...

M. DURVAL.

Eh bien? M. Dutour...

M. DE SURMON.

Quoi! ignorez-vous son aventure?

M. DURVAL.

Quelque histoire ridicule, sans doute?

Madame DURVAL.

Il faut savoir ce que c'est.

M. DE SURMON.

Rien qu'une bagatelle : c'est que M. Dutour

depuis trois mois est marié en secret avec Mademoiselle Lucile.

Madame DURVAL.

Marié !

Mademoiselle DURVAL.

Plût au Ciel !

M. DURVAL.

Plaisantez-vous , mon frere ?

M. DE SURMON.

Point du tout : les parens de la Demoiselle l'ont surpris avec elle hier au soir ; & , comme on lui a proposé une façon de sortir qui n'étoit point de son goût , il a déclaré le mariage.

Madame DURVAL.

Ce sera là ce qu'on avoit dit au Docteur.

M. DURVAL.

Mon frere , pouvez-vous donner dans un pareil conte ? M. Dutour qui doit épouser ma fille , &c. à qui je cède , pour cela , ma place...

M. DE SURMON.

Ajoutez que , pour en obtenir l'agrément , vous lui avez prêté le plus honnêtement du monde les cent mille francs qu'il a fallu donner : aussi dit-on que , sans la circonstance qui l'y a forcé , son dessein étoit de ne découvrir son mariage , qu'après s'être bien mis en possession de votre place.

92 LE MARIAGE DE JULIE ;

M. D U R V A L.

Et moi , je n'en crois rien : on aime à répandre de mauvais bruits sur les gens riches. Le public , qui leur porte envie , est disposé à tout croire sur leur compte. M'emprunter mon argent pour se faire donner ma place , cela suppose plus de projet & plus d'esprit que je n'en connois à M. Dutour.

M. D E S U R M O N.

Appellez-vous cela de l'esprit , mon frere ?

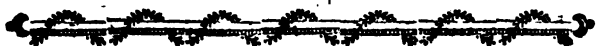
M. D U R V A L.

Pourquoi , d'ailleurs , auroit-il épousé Lucile qu'on sçait d'humeur à ne pas désespérer les gens !

M. D E S U R M O N.

Pourquoi , mon frere ? parce que , quoi que vous en pensiez , les sots ne se contentent pas de dire des sottises , & que très-souvent ils en font.





SCENE XXIV ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS,
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Voici mon fils qui revient de Versailles,
Monsieur, & qui m'apprend des choses...

M. DURVAL.

L'aventure de M. Dutour ?

M. DE SURMON.

Mon frere ne la veut pas croire.

LE MARQUIS.

Elle est pourtant très-publique, Monsieur : on
n'en sauroit douter, & le Ministre en est instruit.

M. DURVAL.

Je demeure pétrifié.

LE MARQUIS.

Je l'ai trouvé indigné du procédé de Monsieur
Dutour ; & voici une lettre de sa propre main ,
où vous verrez que, sans égard à la promesse sur-
prise par M. Dutour, on vous rend la place dont
vous vous étiez démis en sa faveur.

M. DURVAL.

Ah ! Monsieur... (*A la Marquise.*) Madame,
vous permettez....

(*Il lit la Lettre tout bas.*)

94 LE MARIAGE DE JULIE ,

LE MARQUIS.

Je fais que le Ministre vous marque en même temps tout l'intérêt qu'il prend à moi , & le desir qu'il auroit de vous voir consentir à mon bonheur ; mais je vous déclare que je ne veux point me prévaloir de sa recommandation , que vous pouvez librement disposer de Mademoiselle Durval , que votre place vous est rendue sans condition , & qu'elle vous sera conservée dans tous les cas.

M. DURVAL.

Hum , Hum ! *(Il a l'air de rêver en regardant la lettre.)*

Madame DURVAL.

A quoi pensez-vous donc , Monsieur Durval ?

M. DE SURMON , *s'approchant.*

Mon frere , vous voyez le procédé de M. le Marquis , & je ne doute pas que , dans cette occasion , vous ne fassiez ce que l'honneur exige... & votre intérêt. *(Il lui dit ce dernier mot à l'oreille.)*

Mademoiselle DURVAL.

Je tremble.

LE MARQUIS , *à M. Durval,*

Monsieur , je devine , à-peu-près , ce qui se passe en vous ; mais , encore une fois , agissez librement & sans crainte : je vous engage ma parole , que , quelque parti que vous preniez....

M. DURVAL.

Monsieur , il est pris : je vous avoue que mon

dessein n'étoit pas de donner ma fille à un homme de qualité : les exemples me faisoient peur, votre procédé généreux me rassure. Il faut m'en rendre digne, & mériter les bontés du Ministre... (*A Julie.*) Avancez, Mademoiselle, je vous ordonne de regarder désormais M. le Marquis comme celui qui doit être votre époux.

Mademoiselle DURVAL.

Ah ! mon pere !

LE MARQUIS.

Belle Julie... (*A M. Durval.*) Quel que soit le motif qui vous détermine, Monsieur, je n'aurai pas le courage de pousser la générosité plus loin. J'accepte avec transport la grace que vous voulez bien me faire ; mais soyez sûr que vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir, & que vous trouverez en moi tous les sentimens que peut attendre un pere du fils le plus tendre & le plus respectueux.

M. DE SURMON.

Mon frere, vous voyez que j'avois raison de vous dire qu'on n'en vaut pas toujours mieux pour être un sot. Croyez-moi, pour être honnête, il faut être éclairé ; quoique, pour être éclairé, on ne soit pas toujours honnête.

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier ;
& approuvé ce Manuscrit. A Paris, ce 13 Décembre
1774

LE TOURNEUR.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent à la fin
de Béverley , Tragédie.*



*Pièces du même Auteur qui se débitent chez la
Veuve Duchesne.*

AMÉNOPHIS , Tragédie.

SPARTACUS , Tragédie.

BLANCHE ET GUISCARD , Comédie.

LES MŒURS , Comédie.

L'ORPHELINE LÉGUÉE , Comédie.

BÉVERLEY , Comédie.



De l'Imprimerie de la Veuve **SIMON & FILS** , Imprimeur-
Libraires de LL. AA. SS. Messieurs le Prince de
CONDÉ & le Duc de BOURBON , rue des Mathurins, 1772.

Favart, Charles Simon

LE MARIAGE

PAR ESCALADE,

OPERA - COMIQUE,

A L'OCCASION DE LA PRISE

DU PORT - MAHON,

REPRESENTÉ pour la première fois
sur le Théâtre de l'OPERA - COMIQUE,
le Samedi 11 Septembre 1756.

NOUVELLE EDITION.

*Augmentée de Couplets qui avoient été retranchés,
& de Vaudevilles.*

Prix 24 sols avec les airs notés.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire ; rue S. Jacques ;
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

Plusieurs Personnes sont dans l'opinion que les Comédiens Italiens me font une pension, que je n'ai reçue qu'en m'engageant à ne travailler que pour eux. C'est un bruit qui intéresse trop ma réputation, pour que je ne m'en disculpe pas : non-seulement je ne reçois rien du Théâtre Italien ; mais je n'ai donné aucune parole, ce qui suffiroit pour me tier ; parce que l'honneur sera toujours mon intérêt le plus sacré. Je suis attaché aux Comédiens Italiens, je leur désire des succès, je voudrois avoir assez de talens pour y contribuer ; mais des raisons de préférence ne sont point un titre d'exclusion qui m'empêche de travailler pour tout autre Théâtre ; c'est une liberté que je me réserverai toujours, en désirant de n'en jamais user.

Cette petite Pièce n'a été composée que pour une Fête particulière que l'on préparoit pour le retour de M. le Maréchal de Richelieu. Mais l'accueil favorable que le Public a fait à tous les Ouvrages qui ont paru sur la prise de Mahon, a donné lieu de penser qu'il auroit la même indulgence pour cette bagatelle.

Quelques Critiques ont trouvé que l'on ne ménageoit pas assez les Anglois, que nous ne devons point rendre injure pour injure, ni imiter l'indécence des Spectacles de Londres à notre égard ; ce sentiment fait honneur à notre Nation ; mais une délicatesse trop scrupuleuse auroit empêché de faire parler les personnages selon leur caractère. D'ailleurs quelques traits lâchés par le zèle du patriotisme, ne sçauroient offenser une Nation qui seroit respectée & chérie des François même, sans l'esprit de vertige qui la conduit dans la circonstance présente.



A MADAME
LA MARQUISE
DE MAUCONSEIL
MADAME,

C'Est par vos ordres que j'ai composé ce petit Opéra-Comique ; vous avez eu la bonté de me guider , je vous en dois le succès, daignez en agréer l'hommage. Prétendre vous offrir un Ouvrage digne de vous , seroit une prétention ridicule ; mais l'occasion de vous marquer mon zèle & ma reconnoissance est un avantage que je ne dois point laisser échapper.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
F***.



ACTEURS.

TOMSON, Officier Anglois.

VALERE, Officier François.

ELVIRE, Mahonnoise.

MELISE, Suivante.

CARLOS, Bourgeois de Mahon. *

LA VIGUEUR, }

VADEBONCŒUR, } Grenadiers François.

Un Soldat Anglois.

Plusieurs Grenadiers François.

*La Scène se passe dans la Ville de Mahon ;
pendant le Siège.*

* On n'a point prétendu faire allusion par le personnage de Carlos, à la Nation Espagnole, dont la galanterie, la valeur & la générosité ont toujours fait le caractère distinctif.



LE MARIAGE

PAR ESCALADE;
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.
TOMSON, ELVIRE, MELISE.

TOMSON.

AIR: Pour le mariage bon.



*I*l est tems de nous unir.

ELVIRE.

Quoi! pendant qu'on nous assiege?

TOMSON.

Mahon peut encor tenir
Huit mois, neuf mois, eh! que çais-je?
Il pourroit tenir vingt-ans,
Il faut profiter du tems.

A liij

LE MARIAGE

AIR. *Je suis gaillard.*

Nous bravons tout du haut de notre roc.
Le Gouverneur, plus fier qu'un coq,
Ne craint ni Roi ni roc.
Qu'on l'assiège, qu'on le bloque,
De l'entreprise il se moque,
A l'abri du choc.

Les François disoient : par notre estoc,
Port Mahon nous est hoc.

Ils trouvent maint accroc ;
Et bientôt notre Amiral Hawq
Les prendra tous en bloc.

AIR. *Le mariage est-il bon ?*

Ainsi j'aurai votre main
Demain, dès demain.

Elvire salue Valere, qui passe dans le fonds du Théâtre.

Pourquoi donc cette révérence ?

E L V I R E.

C'est ce jeune Officier de France,
Qui depuis huit jours à Mahon
A ces lieux pour prison.

T O M S O N.

Fort bien.

E L V I R E.

Quand on nous fait caresse, . .

T O M S O N.

De politesse en politesse,
Le drole entrera sans façon,
Demain dans la Maison.

PAR ESCALADE.

T

ELVIRE.

AIR : *A sa voisine.*

Pour un François j'aurois du goût :

Non , non.

MELISE *à part.*

Moi , je l'augure.

ELVIRE.

Seriez-vous jaloux ?

TOMSON.

Point du tout.

ELVIRE.

Vous me feriez injure.

TOMSON.

Franchement il doit m'être égal

Que ce Fat vous courtiſe :

On n'est point jaloux d'un Rival

Que l'on mépriſe.

MELISE.

AIR : *La jeune Abbefſe de ce lieu.*

Mépriſez-vous cette valeur

Qui lui fit prodiguer ſa vie ,

Lorsqu'emporté par trop d'ardeur

En repouſſant une ſortie

Il fut pris au ſein de nos remparts.

ELVIRE.

Au courage on doit des égards.

TOMSON.

AIR : *L'honneur dans un jeune tendron.*

Bon , bon , l'Anglois , peuple ſenſé ,

De tous égards ſ'eſt diſpenſé ;

A iv

LE MARIAGE

Un Anglois doit-il reconnoître
Quelques vertus dans les François ?
Non , qui les estime est un traître.

ELVIRE.

Vous êtes toujours dans l'excès.

TOMSON.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ont-ils , comme dans ma patrie ,
Cette noble féroçité ?
Chez eux au courage on a lie
Une imbécile humanité ;
Est-il vainqueur , ce peuple oublie
Et sa vengeance & sa fierté ;
Pour sa gloire il se sacrifie ,
Sa valeur n'est que vanité.

ELVIRE.

AIR : *Oh ! reguigné , ô , lon , lan , la.*

Oui , son premier but est l'honneur ,
Et votre farouche valeur
En vous prouve moins un grand cœur
Que la fureur de tout détruire.

MELISE.

Il est bien plus doux de produire.

TOMSON.

AIR : *Si Diogène étoit réputé Sage.*

» Tous les François sont les héros des Dames ,
» Défendez-les , je n'en suis point surpris :
» Ils ont toujours pensé comme des femmes ,
» Et c'est un droit pour en être chéris.

ELVIRE.

» Par vos mépris vous en faites l'éloge ,

PAR ESCALADE.

» Nous étendons notre pouvoir sur vous ;
» Dans ces Guerriers , enfin rien ne déroge ,
» Si vous daignez les comparer à nous ,

MELISE.

AIR : *Voilà la différence.*

» Les Belles & les François ,
» Ont toujours d'heureux succès ,
» Voilà la ressemblance ;
« Les François par leurs combats ,
» Les Belles par leurs appas ,
» Voilà la différence.

TOMSON.

AIR : *Sont les Gargons du Port au Bled.*

Quittez ces propos insensés ,
Retirez-vous , ç'en est assez ,
Songez , si vous voulez me plaire ,
A prendre notre caractère. ●

AIR : *Le joli petit Corbillon.*

Défunt Pédrille de Cardonne ,
M'a destiné pour être votre époux ;

ELVIRE.

Hélas !

TOMSON.

Son Testament me donne
L'autorité que j'exerce sur vous ,
Il m'assure vos biens ;

ELVIRE.

Monsieur . . .

Mais Pédrille ,
De sa fille ,
Vous a-t-il assuré le cœur ?

LE MARIAGE

TOMSON.

AIR : *Un Cordelier.*

Je vous entends ; mais je ne suis pas dupe,
 Et je ne m'occupe,
 Que d'un bien certain,
 C'est d'épouser demain.
 Gagner un cœur me paroît un emblème :
 J'aime pour moi-même,
 Chacun vit pour soi.
 Je suis de bonne-foi.

MELISE.

AIR : *Ces filles sont si sottes.*

Sur ce pied-là , permettez-vous
 Que nous vivions un peu pour nous ?

TOMSON.

Adieu , je suis de garde.
 Surtout , je vous défends de voir
 Ce François

ELVIRE.

Je n'ai garde.

TOMSON.

Bon soir.

MELISE.

Vraiment nous n'avons garde.



S C E N E II.
ELVIRE, MELISE.

ELVIRE.

AIR : *L'Insulaire.*

PLains mon malheur , chere Melise;
MELISE.

Déjà Tomson parle en Époux.

ELVIRE.

Je sens trop qu'il me tyrannise.

MELISE.

Ce brutal n'est point fait pour vous;
Vive un François pour plaire aux Belles;
Il est pour elles
Complaisant ,
Vif amusant ,
Et séduisant ;
Tous les François
De l'Amour ont les traits.

ELVIRE.

Mais ils en ont aussi les ailes ,
On ne les peut fixer jamais.

AIR : *Elle aime à rire , elle aime à boire.*

L'Amant François est trop frivole ,
Il ne se plaît qu'à voltiger :
De même qu'un globe léger ,

LE MARIAGE.

Produit d'un souffle qui s'envole,
 Fait pour amuser un instant,
 Il vient, il va, tourne & sautille,
 D'un vif éclat le dehors brille,
 Et ne renferme que du vent.

MELISE.

AIR : *Je n'y puis rien comprendre.*

Vous chargez un peu vos portraits.

ELVIRE.

Je t'en fais l'exakte peinture,
 Oui, du François ces traits sont vrais :
 Sa tendresse n'est qu'imposture :
 En amour il est toujours faux,
 Imprudent, téméraire,
 Indiscret, il a cent défauts.

MELISE.

Et le talent de plaire.

AIR : *Je ne sçais pas écrire.*

Vous écoutez des préjugés !
 Sur l'expérience jugés,
 C'est un point nécessaire.
 Voyons ces François de plus près,
 Nous sçaurons s'ils sont indiscrets,
 C'est une épreuve à faire

ELVIRE.

AIR : *J'en jure par vos yeux.*

Non, non, j'ai tois trop peur :
 Je crains trop ces gens-là.

PAR ESCALADE.

13

MELISE.

Quelle vaine terreur !
Qui n'ose s'éclaircir est toujours dans l'erreur.

AIR : *Sçavez-vous bien, Beauté cruelle,*

Donneriez-vous la préférence
A cet Amant si doux et si tendre,
Qui vous ennuie avec constance,
Sans oser vous prouver ses feux ?

ELVIRE.

Il n'est point de plus pur hommage ;
Carlos m'adore, & sans rien espérer.

MELISE.

Un tendre Amant qui ne veut qu'adorer
Ne mérite pas davantage.

ELVIRE.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir*

Mon indifférence outrage,
Un Amant si généreux ;
S'il me rendoit d'esclavage,
Je pourrois le rendre heureux ;
Déjà je me fais un crime
D'avoir eu tant de rigueur ;
Il a toute mon estime ;
Que n'a-t-il aussi mon cœur !



SCÈNE III.

ELVIRE, MELISE, CARLOS.

CARLOS.

AIR : L'Amour s'est fait chez ma Mie.

Votre estime est une grace
 Qui suffit à mon bonheur ;
 Mais prétendre à votre cœur ;
 C'est sans doute trop d'audace.
 À contempler vos appas ,
 Je borne mon envie ;
 Et sous votre empire , hélas !
 Je passerai ma vie.

MELISE.

AIR : C'est une excuse.

Rien n'est si beau que le respect.

CARLOS.

Mon cœur se trouble à son aspect.

MELISE.

Est-ce ainsi qu'on en use ?

CARLOS.

Mon amour...

MELISE.

Discours superflus ,
 Ayez-en moins , prouvez-en plus ,
 Et point d'excuse.

PAR ESCALADE.

ELVIRE.

AIR : *De France & de Navarre , ou comme larens
en Foire.*

De moi je ne puis disposer ,
Votre amour est à plaindre ;
Demain Tomson doit m'épouser ,
Hélas !

CARLOS.

Cessez de craindre :
Oui , Carlos vous affranchira
D'un hien si funeste.

MELISE.

Ferez-vous cet effort-là ?

ELVIRE.

Nul espoir ne me reste.

CARLOS.

AIR : *De Birene.*

Le Gouverneur accorde à nos Bourgeois
La liberté de sortir de la Ville ,
Fuyez Tomson , & reprenez vos droits ,
Loin de ces lieux je vous offre un azyle.

ELVIRE.

AIR : *Joconde nouveau.*

Tomson m'observe tout le jour ;
Une garde fidèle
A notre porte , dans la cour ,
La nuit fait sentinelle.

CARLOS.

Mais sans qu'aucun puisse vous voir ,
Ni même vous entendre.

LE MARIAGE.

Aisément vous pouvez ce soir
Par ce baleon descendre.

MELISE.

AIR : *Ne les laissons pas seuls ensemble.*

Profitons de cet avantage.

Courage !

CARLOS.

Je vais tout préparer.

ELVIRE.

Oui, oui, je dois me délivrer
Des fers d'un Tiran qui m'outrage.

MELISE.

Puisse Tomson crever de rage.

CARLOS.

Courage,

Je vais tout préparer.

ELVIRE.

AIR : *Ce n'est point par l'indifférence.*

Vous vaincrez mon indifférence,
Carlos, je vous dois mon bonheur ;
Que ma main vous en récompense,
Et vous aurez bien-tôt mon cœur.

CARLOS.

AIR : *Me promenant dans la plaine*

Elvire, pour vous je brûle,
L'himen peut me fendre heureux ;
Mais je m'en ferois scrupule,
Et je suis trop généreux.
Ce doux prix de mon martyre
Ne peut encor me flatter ;
Il n'est rien sans le cœur d'Elvire,
Non, non, laissez-moi le mériter.

} bis.

SCENE IV.

SCENE IV.
ELVIRE, MELISE.

ELVIRE.

AIR : *Il a voulu , il n'a pas pu.*

Ouel sentiment !
Que cet Amant
A l'amé bien placée !
Mais penfes-tu
Que ma vertu
Ne foit point offensée ?
D'un Amant fuivrai-je les pas ?
Melise..... s'il oloit

MELISE.

Hélas !
Il n'en a pas , il n'en a pas
Seulement la pensée.

Air : *Du Confiteor.*

L'Officier François vient à nous.

ELVIRE.

L'honneur ne veut pas qu'on l'attende ;
Fuyons.

MELISE.

Fuyons.

B

LE MARIAGE

ELVIRE.

Mais entre nous
Il croira que je l'apprends.

MELISE.

Oui.

ELVIRE.

Poursuivons notre entretien,
Et ne faisons semblant de rien.

SCENE V.

ELVIRE, MELISE, VALERE,

VADEBONCŒUR.

VADEBONCŒUR.

AIR : *Eh gai, mon Officier.*

EH gai, gai, gai, mon Officier,
Ces filles
Sont gentilles,
Eh gai, gai, gai, mon Officier,
V'la d'quoi s'défennuyer. (Fin.
Comme moi dans ç'te Ville,
Vous êtes prisonnier,
Mon Officier,
Not' temps d'vient inutile,
L'Amour peut l'employer,
Mon Officier,
Eh gai, gai, gai, mon Officier, &c.

VALERE *à Elvire.*

AIR : *Menuet Dauphin.*

Sur vos pas ,
Vos appas
Ont un charme qui m'attire ,
Belle Elvire.

VADEBONCŒUR, *à Melise.*

Et tu vois
Un grivois
Qui soupire
Sous tes loix.

VALERE.

Vous voulez quitter ces lieux !
Vous détournez les yeux ,
Vous serois-je odieux !
Je lis dans votre ame ;
Vous craignez ma flamme ;
Ah ! jugez-en mieux.

VADEBONCŒUR.

C'est avoir trop de rigueur ,
Que de refuser un cœur ,
Que ta mine friande
Me demande :
Belle , en échange du tien ,
Tu peux prendre le mien ,
Tu t'en trouveras bien.

VALERE.

AIR : *Je vous le prouve.*
Quoi vous ne répondez pas !
Vous êtes bien cruelle.

Bij

LE MARIAGE

Je brûle pour vos appas
D'un ardeur éternelle.

VADEBONCŒUR.

Ces yeux fripons du feu de l'Amour
M'enflamment comme mèche.
Pour me venger j'veux dès ce jour
Battre ton cœur en brèche.

ELVIRE.

AIR : *La Bourgogne.*

Une ardeur trop inconstante
Enflamme un Amant François.

VALERE.

Ah ! vous êtes trop charmante ,
Pour nous connoître à ces traits.
Quand on unit à votre âge ,
Esprit , Graces , Sentiment ,
Le François le plus volage ,
Devient un fidele Amant.

ELVIRE.

AIR : *Ce ruisseau qui dans la plaine.*

» Son hommage peu sincere
» Par le cœur n'est point dicté.

VALERE.

» Eh ! quel peuple sur la terre
» Encense mieux la beauté ?
» Si , sur-tout ce qui respire ,
» Un Sexe aimable à des droits ,
» La France est l'heureux Empire ,
» Où rien ne borne ses loix.
» Oui charmantes Souveraines ,
» Vous regnez dans nos climats ;
» Mais les plaisirs sont les chaînes
» Qui nous fixent sur vos pas.

P A R E S C A L A D E.

21

V A D E B O N C Œ U R.

Mais les plaisirs font les chaînes
Qui nous fixent sur vos pas.

E L V I R E.

A I R : Que de gentillesse.

Ah ! par ce langage
Le cœur s'engage ;
Mais on doit craindre un tel Amant.

M E L I S E.

Hélas ! Quel dommage
Que leur hommage
Ne dure qu'un moment !

V A L E R E.

A I R : Je vais revoir ma charmante Maîtresse.

Peut-on douter de l'ardeur qui m'inspire,
Mon cœur troublé gémit, soupire,
De l'Amour il sent tous les traits.
Soupçonner des feux si parfaits,
C'est méconnoître votre empire ;
C'est, ignorer charmante Elvire, } *bis*
pouvoir de vos attraits.

V A D E B O N C Œ U R.

A I R : Beau Marinier.

Peux-tu douter d'ma flamme ? Non.
C'est ton minois qui t'en répond ;
Et je suis, foi de Grenadier,
Aussi constant qu'un Officier.

V A L E R E.

A I R : Et pourquoi vous défiez-vous de ma foi ?

Oui je veux
Vous prouver l'excès de mes feux.

B iij

LE MARIAGE

ELVIRE.

Perdez tout espoir :

(à part.)

Devois-je le voir ?

VADEBONCŒUR.

Ventrebleu ;

Je sçaurai te prendre dans peu.

MELISE.

Me prendre ! oui dà ,

Oh nous verrons, ça.

VALERE

Chaque jour....

ELVIRE.

Séducteur.

VADEBONCŒUR.

Mon amour.

MELISE.

Est menteur.

VALERE.

Chaque jour,

Vous verrez croître mon amour.

MELISE.

Je voudrois te haïr.

ELVIRE.

Ma fierté va se trahir.

VALERE.

Mais enfin....

ELVIRE.

C'est en vain :
Laissez-moi.

MELISE.

Otes-toi.

VADEBONCŒUR.

Pourquoi cette façon ?

MELISE.

Ensemble. { Mais, mais, c'est tout de bon.
VALERE.

Je suis bien malheureux !

VADEBONCŒUR.

Je suis bien amoureux.

ELVIRE à *Melise.*

Qu'il est dangereux !

VALERE.

AIR : *Nina.*

A moi vous pouvez vous fier.

VADEBONCŒUR.

Pourquoi ce vain scrupule ?

ELVIRE

Mais...

MELISE.

Mais..,

VADEBONCŒUR.

Ferme, mon Officier,

Déjà l'on capitule.

Biv

LE MARIAGE.

VALERE.

Laissez-moi baiser cette main.

VADEBONCŒUR.

Que ton cœur soit moins inhumain.

ELVIRE.

Oh non , non , non.

MELISE.

Oh non , non , non.

VALERE *baisant la main d'Elvire.*

Permettez donc...

VADEBONCŒUR *embrassant Melise.*

Laisse donc...

SCENE VI.

TOMSON, VALERE;

. VADEBONCŒUR, ELVIRE, MELISE.

TOMSON.

Suite de l'air.

Bon.

AIR : *Menuet Anglois.*

D'où vient cet effroi ?

Quoi ?

A-t-on peur de moi ?

Quoi ?

Courtisez des belles,

C'est fort bien ma foi.

C'est, vous parloient-elles

Pompons & dentelles ?

Pour ces bagatelles

Vous êtes divin ;

Hain ?

Il a le goût fin ;

Hain ?

Vous étiez en train ;

Hain ?

C'à , vous gêne-t-on ?

Parlez-moi sans façon.

VALERE.

Non.

AIR : *J'entends déjà le bruit des armes.*

A la beauté je rends hommage ;

Pour tous les cœurs c'est un devoir ;

Eh ! quel Barbare , quel Sauvage ,

Peut méconnoître son pouvoir ?

A la beauté je rends hommage ,

Pour tous les cœurs c'est un devoir.

TOMSON.

AIR : *Ah , ah , ah , qu'il est joli !*

C'a vous accommode-t-il ?

Il est complaisant , j'espère ;

Allons , reprenez le fil ;

En Amour il est subtil.

VALERE.

Sans l'amour le plus ardent ,

Est-on digne de vous plaire ?

VADEBONCŒUR.

Friponno j't'en dis autant.

TOMSON.

Ah ! ah , ah , rien n'est si plaisant !

VADEBONCŒUR.

AIR : *Etranger dans ces cantons.*

Si ça peut vous amuser ,

Poursuivons : *Il veut embrasser Melise qui le repousse.*

LE MARIAGE

ELVIRE.

C'est trop ofer.

TOMSON.

Ces Messieurs de France
Sont sans conséquence.AIR : *Ah ! que le Monde est grand !*Ce sont des Papillons que le printemps amène ,
Dès qu'ils sont importuns , on les chasse sans peine.

VA DE BON CŒUR.

En vain on se l'propose :
Les papillons François
Enlevr'ont plus d'un rose
A ces Frelons Anglois.

TOMSON.

AIR : *Vous n'êtes pas égaux en âge.*Qui sçait si bien servir les Belles ,
Doit se borner à cet emploi.

VALERÉ.

Qui sçait si bien servir les Belles ,
Sçait encor mieux servir son Roi ;
L'expérience en a fait foi
Dans nos querelles.

VA DE BON CŒUR.

Nous l'avons bien prouvé , je croi ,
A Fontenoi.AIR : *Sur les bords de la sainte.*» Qui gagne d'ces batailles , *
» De vous n'aura pas peur ;
» Il est d'avant vos murailles ,

* C'est à M. le Maréchal de Richelieu que l'on doit le gain de la bataille de Fontenoi.

» C'tilà qu'en eut l'honneur.
 » Oui, c'est ç' fier Général
 » Qui vous donna le bal ;
 » Le libérateur de Gênes
 » Qui d'l'armé tient les rênes ,
 » Ne fera pas faux bon
 » Devant le Port-Mahon.

TOMSON.

AIR : *Grondez-moi pour deux fois.*

Doucement ce discours offense
 La Majesté du peuple Anglois.

ELVIRE.

Excusez l'orgueil d'un François ;

TOMSON.

Et vous qui , malgré ma défense...
 Oubliez-vous quels sont mes droits ?

MELISE.

Hélas ! Monsieur , grondez-nous pour deux fois.

AIR : *La chose impossible.*

Et rentrez , rentrez , vous dit-on..
 Il est trop tard pour des femmes. *(elles sortent.)*

SCENE VII.

TOMSON, VALERE, VADEBONCŒUR.

TOMSON.

Suite de l'Air.

Vous , quand on prendra Port-Mahon ;
 Vous pourrez prendre aussi ces Belles.

**LE MARIAGE
VADEBONCŒUR.**

Oh! sans miracle ça s'pourra.

VALERE.

Aux François tout est accessible.

TOMSON.

C'est la, la, la...

C'est la chose impossible.

AIR : Jardiner, ne vois-tu pas.

Ici tout leur temps se perd,

Vous allez vous morfondre :

Mais j'espère avant l'hiver

Vous ferez tous à couvert

A Londres.

VADEBONCŒUR.

A Londres.

TOMSON.

A Londres.

AIR : Faut-il qu'une si faible plante.

Sur un Schelin trente Guinées,

Je gage contre qui voudra.

VADEBONCŒUR.

Là, si nos troupes sont menées,

Not' Général les conduira.

TOMSON.

Par-tout nous vous ferons la nique.

VALERE.

Ici tout comme en Amérique.

VADEBONCŒUR.

AIR : Oh reguingué.

Déjà ces fiers Olibrius

Croyant nous rendre bien camus,

Pour nous insulter sont venus.

PAR ESCALADE.

29

C'étoit en montrant leur derriere
A Monsieur d'la Galiffonniere.

AIR : *Ton petit minois sans défaut.*

Trop long-temps d' ces Tirans d'la mer
L'orgueil amer
Nous balotte;
Mais malgré la fortune & l'vent,
J'allons au d'avant
De leux Flotte.
Contre st'Amiral Bing,
Zing,
J'fons not' décharge,
Et ces pteneux d'vaisseaux
Sors,
Gagnent le large

TOMSON.

AIR : *Que de gentilles Pelerines!*

A cet homme imposez silence.
Que l'on réprime la licence
D'un vil soldat qui nous offense.

VALERE.

Detels soldats sont des Héros,

TOMSON.

Vous approuvez son insolence.

VALERE.

Nos Grenadiers sont nos égaux ;

TOMSON *mettant l'épée à la main pour en
frapper.*

AIR : *Non je ne ferai pas.*

Morbleu , c'est trop souffrir.

VALERE *le désarmant.*

Modere cette rage ;

L'Anglois avec honneur peut marquer son courage.

30

LE MARIAGE.

La fureur n'en fait plus qu'un perfide assassin ,

TOMSON.

Traître, rends-moi ce fer , ou m'en perce le sein.

VALERE.

AIR : *Dormir est un temps perdu.*

Non , ce n'est qu'au Gouverneur ,

Que je veux le rendre ;

Où si Tomson a du cœur ,

Il viendra pour le reprendre ;

Oui , s'il veut , sans trahison ,

De l'insulte avoir raison ,

Chez moi , je vais l'attendre.

TOMSON.

AIR : *Changement pique l'appétit.*

Traîtres François , que je périsse ,

Si je n'en ai bien-tôt justice. *Il sort.*

SCENE VIII.

VALERE, VADEBONCŒUR.

VALERE.

VA, va , je brave ton pouvoir ,
Je n'ai rien fait que mon devoir.

VADEBONCŒUR.

AIR : *A coups d'pied , à coups d'poing.*

Voilà donc com' sont ces Héros ,

Sarpédié , ce n'sont qu'*des zéros* ,

Aisément ça se peut croire ;

Tiens , quoique j' soyons prisonniers ,

Y n' faudroit pas trop m'en défier :

PAR ESCALADE.

31

*Sarpedié , mourir pour mourir , si l'y avoit à ça de la gloire ,
J'veux être un chien ,
A coups d' pied , à coups d' poing ,
J'te cas' rois la gueule & la machoire.*

AIR : Lassi , Lasson , Lassombredondaine.

Morbleu , mon Capitaine ,
Lassi , Lasson , Lassombredondaine ,
Vous d'vriez , pour sa peine ,
Lui souffler son tendron ,

Patati , pataton :

Il est frais & mignon ,
Le tendron ;

Et le tour feroit fort bon.

Profitez de ç't'aubaine ,

Lassi , Lasson , Lassombredondaine :

Pour prendre l'inhumaine ,

I' n'faudra pas d' canon ,

Patati , pataton ,

Du succès j'vous répond.

AIR : Tarare pompon.

Quand on sçait , en amour , se présenter d'bonn' grace ,

On peut , en moins d'un jour ,

Obtenir du retour ,

Et , si l'on est renace

Un peu plus qu'il ne faut ,

Nous emport' rons la place

D'affaut.

VALERE.

AIR : Sçachez qu'au Village j'ons de la Vertu.

D'un rival punissons l'arrogance.

VADEBONCŒUR.

Sarpedienne , il l'a bien mérité.

VALERE.

Oui , c'est un plaisir que la vengeance ,

Mais l'amour est une volupté.

LE MARIAGE VADEBONCŒUR.

Vous aimez Elvire ?

VALERE.

Je l'adore,
Un tel choix m'honore ;
Sa naissance

VADEBONCŒUR.

Mais
Il suffit pour vous qu'elle soit belle.

VALERE.

Je veux avec elle
M'unir pour jamais.

VADEBONCŒUR.

AIR : *A la dragonne.*

Eh quoi ? tout d'bon , mon Officier ,
Est-ç' qu'vous songez à vous marier ?
La chose s'roit bouffonne.
Un bon Guerrier , tambour battant ,
N'épouse que pour un instant ,
Ratapatapan
A la Dragonne.

VALERE.

AIR : *Ah ! vraiment je m'y connois bien.*

L'hymen , loin de nuire à la gloire ,
Excite un cœur à la victoire ;
Plus d'un François prouve en ce jour
Qu'on peut les suivre tour à tour.

AIR : *Bacchus disoit pour m'exciter à boire.*

» L'heureux d'Egmont , des bras de son Epouse
» S'est arraché pour courir aux combats :
« De ses plaisirs la Gloire trop jalouse ,
» En soupirant l'entraîne sur ses pas.

AIR :

PAR ESCALADE.

33

AIR : *Il m'a trompé, je ne le veux plus croire.*

- » Couvert d'honneurs, il reviendra fidele,
- » Plus amoureux, plus chéri mille fois ;
- » Un tel Guerrier peut servir de modele,
- « L'Hymen, l'Amour sont fiers de ses exploits.

VADEBONCŒUR.

AIR : *Il a la fine montre au gousset.*

Ventrebleu vous avez raison,
Un pareil exemple est fin bon :
Pour peu que l'écœur m'indise,
Moi j'épouse aussi Melise.

VALÈRE.

AIR : *Des talens de Lucas.*

Plein d'un si doux espoir,
Je vais, dès ce soir,
Lui faire sçavoir . . .

VADEBONCŒUR.

Calmez ce transport,
Tout le monde dort ;
On ne se voit pas
A deux pas.

AIR : *De nécessité.*

Mais nous ne perdrons rien pour attendre,
Demain j'les contraindrons à se rendre.
Suivez-moi, que rien n'vous embarrasse,
Not' courage vous répond d'la Place.

SCENE IX.

CARLOS, *avec une échelle & une guitare*

Ariette Notée.

Il est pleine nuit,
Mais l'Amour conduit

C

LE MARIAGE

Dans l'ombre.
 Sans bruit , sans bruit
 Avançons : qu'il fait sombre !
 M'y voilà , * * Il pose l'échelle contre
 Es-tu là , le balcon.
 Melise ?
 Tout nous favorise :
 Me voilà ,
 Est-on là ,
 Aucun jaloux
 Ne sçauroit nous nuire..
 M'entendez-vous ?
 Répondez , Elvire.
 En ces lieux tout sommeille ;
 Et pour nous l'Amour veille :
 Descendez ,
 Répondez.
 Aucun jaloux
 Ne sçauroit nous nuire..
 M'entendez-vous ?
 Répondez , Elvire.

A I R : Point de bruit.

D'autre part
 On s'avance
 En silence.
 On s'avance ,
 Quel retard !
 Par prudence,
 Allons nous mettre à l'écart.

SCENE X.

VALERE, VADEBONCŒUR.

VALERE.

A I R : Réveillez-vous.

O Ui, quelqu'un appelloit Elvire,
 Et l'on parloit sous ce balcon.

**PAR ESCALADE,
VADEBONCŒUR.**

35

De ce côté l'on se retire.

VALERE,

Approche-toi de la maison ;

AIR : Est-ce un pource ?

Frappe ; appelle.

VADEBONCŒUR se donne du nez contre l'échelle

Ah ! quel coup !

VALERE.

Tu te casses le cou ?

VADEBONCŒUR.

C'est l'échelle

De quelque filou.

VALERE.

Où ?

VADEBONCŒUR :

Vous êtes contre.

VALERE.

Ah ! la bonne rencontre

VADEBONCŒUR :

Quelqu'un apparament

Dans cet appartement ,

Pour voir Elvire ,

Cherchoit à s'introduire.

VALERE.

Chut , profitons du moment. *(Il monte dans l'appar-]*
tement , & Vadeboncœur le suit.

Cij

LE MARIAGE VADERONCŒUR.

Je vous suivrai lestement.
Capitaine, tôt, tôt, tôt.
Montons à l'assaut.

SCENE XI.

TOMSON, UN SOLDAT ANGLAIS.

TOMSON *avec une lanterne sourde, & l'épée
à la main.*

AIR : *Le fameux Diogène.*

M Arche à moi, Camarade,
Punissons l'incartade
Qu'on m'a fait tantôt-
C'est ici qu'il demeure,
Vas le prendre, & sur l'heure
Qu'il soit mis au cachot.

AIR : *Oh oh, ah ah !*

Mais je vois une échelle
Dressée à ce balcon,
Quelle injure nouvelle !
C'est une trahison ;
Oh oh ! ah ah !

Examinons un peu cela.

AIR : *Il l'attrap'ra.*

A ma lanterne
Je discerne
Contre un mur
Dans ce coin obscur . . .
Ce ne peut être
Que le traître

Qui vient pour
Me jouer ce tour.
Mets en arriere
La lumiere :
Il y reviendra ;
Et toi-dà !
Il l'attrap'ra, il l'attrap'ra..

Il va se mettre en embuscade avec le Soldat Anglois.

SCENE XII.

CARLOS, TOMSON,
LE SOLDAT ANGLAIS.

CARLOS *n'entendant plus de bruit, revient & chante
l'Air suivant, qu'il accompagne de sa Guitare.*

AIR : *Romance de Daphné.*

H Olà, dormez-vous encore ?
Chere Elvire, éveillez-vous.
C'est l'Amant qui vous adore ;
N'attendez pas que l'Aurore
Nous ramene les jaloux.

Si la douce erretir d'un songe
Vous peignoit la volupté,
Que le charme se prolonge ;
Souvent un heureux mensonge
Mene à la réalité.

Qu'on est heureux à votre âge
De dormir ainsi que vous !
Je n'ai pas cet avantage :
Eveillons-la, quel dommage
De troubler un bien si doux.

C iij

LE MARIAGE.**AIR : Dans un détour.**

Ne tardons pas :
 Mais le respect retient mes pas ;
 Sortons d'embarras ;
 Par crainte on manque son but.

TOMSON, bas.

Chut.

CARLOS, montant à l'échelle.

Oni montons doucement ,
 Prudemment
 M'y voilà.

TOMSON.

Qui va là ?

CARLOS, descendant.

Serions-nous découverts ?
 Quels révers !
 Laissons-là

TOMSON.

Alte-là.

CARLOS,

Tout est perdu.

TOMSON.

Parleras-tu ?

CARLOS, fierement

Tout doux , tout doux ,
En mettant l'épée à la main :
 C'a défendez-vous

TOMSON

Qui m'ose faire la loi ?

SCENE XIII.

VALERE, VADEBONCŒUR, TOMSON,
CARLOS, LE SOLDAT ANGLAIS.

VALERE *sur le balcon.*

Suite de l'Air.

Moi.

TOMSON.

Ah ? quel coup imprévu !
Qu'ai-je vu ?

CARLOS.

Qui l'eût dit ! qui l'eût cru !

TOMSON.

Comment donc ?

Tout de bon . . .

VALERE.

Cher Tomson ,
Ce n'est qu'un Papillon.

TOMSON.

Par la jarni . . .

VADEBONCŒUR *sur le balcon.*

Vous faifiez sentinelle ici ,
Monfieur , grand merci.

TOMSON.

Oh ! ceci passe le jeu ! (*Au soldat Anglois.*)
Fou.

Civ

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA VIGUEUR, *soldat François suivi de plusieurs autres.*

LA VIGUEUR.

AIR: *A boire, à boire, à boire.*

Victoire, victoire, victoire,
 Pour les François quelle gloire!
 Rien ne résiste à nos efforts [*Appercevant les*
Ah! chiens d'Anglois, vous êtes morts. Anglois.]

VALERE

AIR: *Lanfariradondé*

Tourbeau La Vigueur.

LA VIGUEUR.

C'est vous, Capitaine!
 Et toi, Vad'boncoeur!
 J'ons l'prix de not' peine,
 Gué,

Lanfaridondaine,

Bon,

Nous avons pris Mahon.

Grace au Général

J'ons victoire pleine;

Quand c'grand Maréchal

Nous c'mande & nous mene,

Gué,

Lanfaridondaine,

Bon,

C'est qu'c'est un fier Luron.

Pour entrer dans l'fort,

J'ons pas besoin d'porte,

PAR ESCALADE.

41

VADEBONCŒUR *descend par l'échelle.*

Et nous , tout d'abord ,
J'ons agi d'même sorte;
Ensemble.

Gué ,
Lanfaridondaine ,

Bon ,
La Vigueur. { Nous avons pris Mahon
Vadeboncœur. { Nous avons un Tendon.

SCENE XV. & dernière.
LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ELVIRE, MELISE.

LAVIGUEUR, *à Valere, montrant les Anglois.*
Même air.

Permettez un peu ,
Que j'vous les affomme.

VALERE.

Modère ton feu ,
Agis en brave homme.

LAVIGUEUR.

Mais

VADEBONCŒUR.

Puisque j'avons la pomme ,
Pais :

• Songe que t'es François.

VALERE.

AIR : *Non , je ne ferai pas.*

Oui , le François vainqueur en use avec clémence ,
à Tomson
Epreuvez nos bienfaits ,

LE MARIAGE

T O M S O N.

Ma fièvre s'en offense.

Ta générosité m'imposeroit des loix,
 Epargne-moi l'affront d'être vaincu deux fois.

A I R : *De tous les Capucins.*

Faut-il que le François nous dompte ?

V A L E R E.

Pour vous, ce n'est point une honte,
 Gémissez moins de nos succès :
 Anglois, chéris de la Victoire,
 Vous ne cédez qu'aux seuls François ;
 Vous n'en avez pas moins de gloire.

L A V I G U E U R.

A I R : *Simone, ma Simone.*

Quoi qu'ils fassions tous l's insolens,
 Ce sont tous d'brav'gens.

V A D E B O N C Œ U R.

Oui, faut avouer que ces Guerriers
 Honorent not' courage :
 Sans leux arracher leux lauriers,
 J'emportons l'avantage.

V A L E R E à Tomson.

A I R : *Si quelquefois sur ma musette.*

A mon amour cédez, Elvire,
 Et renoncez à tous ses biens ;
 Mais disposez de tous les miens.

T O M S O N.

Non, non, tout ce que je desiré,
 C'est de fuir l'horreur de te voir ;
 La vengeance est mon seul espoir.

Il sort.

PAR ESCALADE.

43

AIR : *Comme deux sceaux dans un puit.*

Va , sois traité comme un époux de France ,
Qu'avant deux mois vous détestiez vos neuds ;
Je m'en rapporte à vous du soin de ma vengeance ,
Occupez-vous à vous haïr tous deux ;
Traîtres , je me pendrois si vous étiez heureux.

French dog, God Damn you for & son of & betch.

Il sort.

V A L E R E.

AIR : *Contre mon gré , je chéris l'eau.*

Malgré lui soyons généreux ,
Que l'on prévienne tous ses vœux.
L'Anglois accableroit encore
Des rivaux qu'il auroit soumis ,
Vengeance qu'un François ignore ,
Nos prisonniers sont nos amis.

E. L V I R E.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Que j'admire un François vainqueur !
Quelle noblesse d'ame !

M E L I S E.

Jamais , aux dépens de l'honneur ,
Sa valeur ne l'enflamme.

E L V I R E.

Si , de m'intéresser pour eux ,
Quelqu'un encor m'accuse ;
Des sentimens si généreux
Font assez mon excuse.

C A R L O S.

AIR : *Si ma Philis vient en vendange.*

Valere obtient la préférence ;
Mais je n'en serai point jaloux :
Le tourment de l'Anglois suffit à ma vengeance ,
Le François seul méritoit d'être à vous.

Il sort.

LE MARIAGE

V A L E R E à Elvire.

AIR : *Dans ces bosquets à travers ce feuillage.*

De votre cœur enfin j'ai l'assurance :
 Cet heureux jour me verra votre Epoux.
 Ce jour de gloire , & si cher à la France ,
 Va rendre encor notre bonheur plus doux. (Bis.)

V A D E B O N C Œ U R à Melise.

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

Puisque tu te rends à moi ,
 Touche là , reçois ma foi ;
 Oui , je t'accorde , ma chere ,
 Tous les honneurs de la guerre.

L A V I G U E U R.

AIR : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Nous avons emporté la Ville ,
 Vous , chacun un tendron charmant.

M E L I S E.

Comme Guerrier , ou comme Amant ,
 Au François tout devient facile.

V A D E B O N C Œ U R , L A V I G U E U R.

C'est l'ouvrage d'un moment.

M E L I S E.

AIR : *Y avance.*

Pour obtenir un prompt succès ,
 Ma foi , rien n'est tel qu'un François ,
 Le Téméraire , en diligence ,
 Avance , avance , avance ,
 Et rien ne lui fait résistance.

V A D E B O N C Œ U R.

AIR : *Tu tueras ton Pere & ta Mere.*

Fais-nous le détail de l'affaire ,
 Tu l'as vuë.

■ LA VIGUEUR.

Et comment le faire ?
A travers le feu peut-on voir ?
Morbleu , parmi tant de vacarmes ,
Je n'ai rien vu que mon devoir
Et l'honneur au bout de mes armes.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Mais je vais cependant
De mon mieux vous instruire ;
C'est en vous répétant
Ce que l'on entend dire.

AIR : *La marche du Roi de Prusse Notée.*

Si-tôt qu'not' Général
Nous fait donner l'signal ,
En même temps postés
De tous côtés .
J'grimpons l'assaut ,
Tôt , tôt , tôt ,
J'courons au feu
Comme au jeu ;
Monti , Beauveau , Maillebois ,
Pour mettre l's Anglois aux abois ,
Tous les trois
Donnoient à nos Grivois ,
L'ordre & l'exemple à la fois.

Là , d'Egmont
Fait l'Démon ,
Fronfac
Met tout à sac ,
Et leurs essais
Sont des succès ;
Ils vont aux coups
Comme nous ;
Mais j'en s'ons point jaloux ,
On s'ait que l'Gendre & l'Fils d'un Héros
Sont faits pour de pareils travaux.

LE MARIAGE

Malgré l'Canon
 Ratapon,
 La flamme & l'fer
 Et tout l'enfer,
 Sur les remparts,
 De toutes parts,
 J'enfonçons nos Etendarts ;
 Dans ç' baccanal
 Est l'Maréchal,
 De ç' côté-là
 Le voilà ;
 De ç' côté-ci
 Le voici.
 A droite, à gauche, au milieu ;
 En tout lieu
 Est Richelieu,
 Morbieu !
 Est-ce un Diable, ou bien un Dieu ?

VADEBONCŒUR.

AIR : *De la besogne.*

Oui, c'est un Dieu pour les François ;
 C'est un Diable pour les Anglois ;
 C'est l'un & l'autre pour les Belles ;
 Il vient à bout des plus Rebells.

LA VIGUEUR. 3

AIR : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

Jusqu'en ces murs d'un saut rapide,
 Monti s'élance, & du succès décide,
 Du premier pas il a l'honneur,
 A l'imiter chacun est presté,
 Chacun seconde sa valeur,
 Et la terreur a fait le reste.

AIR : *Dans ton galetas.*

Laval brille dans l'action,
De Sad', Roch'fort, Roquepine,
Briqu'vil', Montemard, Lannion,
Wirtemberg, qu'l'honneur domine,
A tous ces généreux Guerriers
Rien ne résiste
Sur la liste,
Il faut mettre tous l's Officiers,
Sans oublier les Grenadiers. (*Bis.*)

C H Œ U . R.

ELVIRE, MELISE, VADEBONCŒUR,
VALERE, LAVIGUEUR.

AIR : *Toute mon ame ;* Quatuor de Ninette.

Heureuse France,
Suis ta vengeance.
Ta gloire étonne
Tes ennemis ;
Eclate, tonne,
Rends les soumis,
Frappe l'Envie,
• La Perfidie ;
Qu'elles gémissent,
Qu'elles frémissent
Au nom de LOUIS.

VALERE, ELVIRE.

DUO

Louis l'ordonne,
Fiere Bellonne,
Poursujs, mais donne

LE MARIAGE &c.

Bien-tôt la Paix , la douce Paix ,
 Et pour jamais.
 Après l'orage ,
 Que sans nuage
 Brille le plus beau jour ,
 Et que le tendre Amour
 Règne à son tour.

DIVERTISSEMENT.

*Le Théâtre représente la vue des Forts du côté des
 attaques principales. Les Dames de la Ville don-
 nent une fête aux Officiers & Soldats François.*

F I N.**AIR**

A I R S

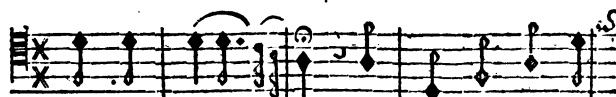
49

Du Mariage par Escalade.

N^o. 1.



• IL est pleine nuit ; Mais l'A- mour con-



duit Dans l'om- bre , Sans bruit , sans bruit , A-



vançons , qu'il fait fom- bre ! M'y voi-là Es- tu



là , Me- li- se ? Tout nous favo- ri- se ,



Me voilà , Est- on là ? Au- cun ja- loux

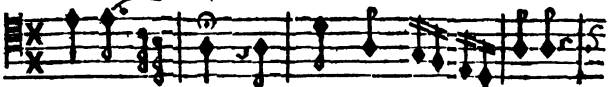


Ne fau- roit nous nui- re. M'entendez- vous ?

D



Ré-pon- dez, El-vi-re. En ces lieux tout som-



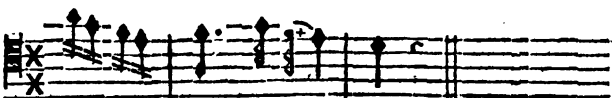
meil- le, Et pour nous l'A-mour veille.



st. st. Descendez, Répondez. Aucun ja-



loux Ne fau-roit nous nui- re. M'entendez-vous ?



Ré-pon- dez, El-vi- re.

A I R.

Chanté par Dom-Carlos avec la Guitare sous le Balcon de sa Maîtresse tandis que son Rival est avec elle.

N^o. 2.



Holà, dormez-vous en- co- re ? Chere El-



vire, è-veil- lez-vous. C'est l'Amant qui vous a-



dore : N'aten- dez pas que l'Au- rore Nous ra-



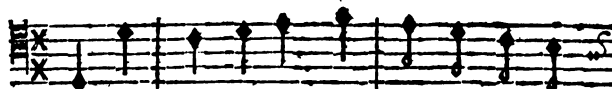
mé- ne les ja- loux.

RECIT GRIVOIS.

No. 3.



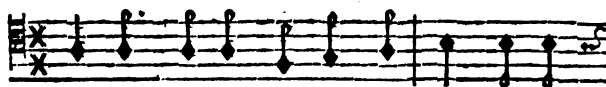
SI-tôt qu'not, Géné-ral Nous fait donner l'fig-



nal, En mè-me teins pos- tés De tous co-



tés, J'grimpons l'affaut, Tôt, tôt, tôt, J'courons au



feu Comme au jeu ; Monté, Beauveau, Maille-



bois , Pour mettr' l'sAnglois aux a- bois , Tous les



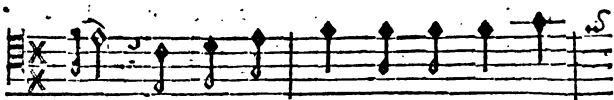
trois Donnoient à nos Gri- vois L'ordre &



l'exemple à la, fois. Là d'Egmont Fait l'Demon, Fron-



fac Met tout à fac , Et leurs ef- fais Sont des suc-



cès, Ils vont aux coups Comme nous; Mais



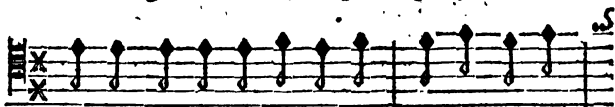
j'en s'ons pas ja-loux. On sçais que l'Gendre &



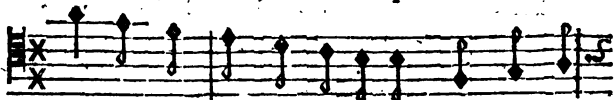
l'Fils d'un Heros Sont faits pour de pareils tra-



vaux. Malgré l'Ca- non, Ra-pa- ta pon, La flâme &



l'fer & tout l'enfer, Sur les Remparts De toutes



parts, J'enfonçons nos Eten- darts, Dans ç'baccha-



nal Est l'Maré- chal, De ç'ô- té là Le voi-



là; De ç'ô- té- ci Le voi- ci: A-droite à



gauche, au mi- lieu, En tout lieu Est Riche-



lieu; Morbieu, Est-ce un Diable ou bien un Dieu?

V A U D E V I L L E ,

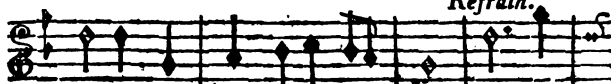
Du Mariage par escalade.



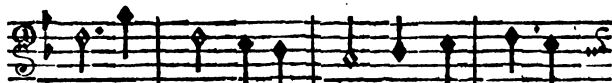
AH ! pour nous quelle gloire ! En-fin nous



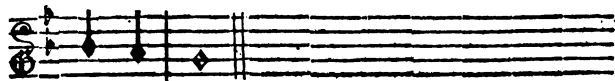
P'avons pris, mes amis. Que de cette vic-



toire l'Anglois fera sur- pris ! Et cou-



si, cou- sa, à ç'e'heur' là, C'est la France



qui ri- ra.

2e.

En Général habile
Stempare de ce lieu
Richelieu,
Fiers Anglois à votre Ile
Vous pouvez dire adieu,
Et coufi, coufa, &c.

3^e.
 Ils faisoient des gageures ,
 Qu'on verroit ce projet
 Sans effet ,
 Ils disent des injures ,
 Et nous allons au fait :
 Et coufi , coufa , &c.

4^e.
 Que chacun applaudisse ,
 Et chante à haute voix
 Maillebois :
 Il est Achille Uliſſe ,
 Et Neſtor à la fois ,
 Et coufi , coufa , &c.

5^e.
 L'Anglois en a dans l'alle ,
 Nous lui donnons tout net
 Son paquet ,
 Et Son Polichinelle ;
 N'aura plus de caquet ,
 Et coufi , coufa , à c't'heur' là ,
 C'est la France qui rira.

A U T R E.



V A d'bon cœur , viens voir un peu ça ,



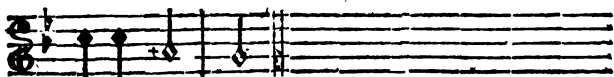
Qu'est- ce qu' jamais le croi- ra ? Hier nous



a- vons monté là ; ah ! C'est u- ne mer- veil- le.



Port Ma- hon, à ton nom le cœur



se ré- veil- le.

2c.

Cet exploit que l'on doit vanter,
 Vous avez scû l'Exécuter
 Mieux qu'on ne le saura chanter;
 Ah ! c'est une merveille.
 Port-Mahon,
 A ton nom
 Le cœur se réveille.

3c.

S'il falloit nombrer vos succès,
 On compteroit plus de hauts faits
 Qu'on na fait de mauvais Couplets;
 Ah ! c'est une merveille.
 Port - Mahon
 A ton nom
 L'esprit se réveille.

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Mariage par Escalade, au sujet de la prise du *Port-
 Mahon*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher
 l'impression. A Paris, ce 23 Septembre 1756.

CRÉBILLON

*Le Privilege & l'Enregistrement se trouvent à la
 fin du recueil des Opera dudit Théâtre.*

Durosoy, Barnabé Farnian

LES MARIAGES

SAMNITES,

DRAME LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

ET EN PROSE.

PAR M. DE ROZOI, Citoyen
de Toulouse, des Académies, &c. &c. &c.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 12 Juin 1776.

NOUVELLE EDITION.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Permission.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

520 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 733-4331

1968

NOTES

...

...

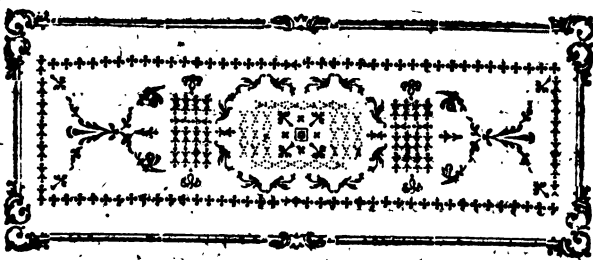
...

...

...

...

...



A

MADAME DE....

MADAME,

*Vous m'avez défendu de nommer
l'objet de l'hommage le plus pur , & le
mieux mérité. J'ai dû obéir ; & comment
pouvois-je hésiter ? Le sentiment gaignoit,
où l'amour - propre pouvoit perdre. Le*

Tableau , que j'ose vous présenter , est celui d'un peuple heureux par des mœurs toujours avouées par la loi. Qui mieux que vous , M A D A M E , peut apprécier ce que cet ensemble a de touchant ? On oublie , en vous écoutant , que vous êtes belle, & l'on ne s'en souvient, que lorsqu'on voit avec quel pouvoir vous enchaînez le vicieux aux pieds de la Beauté , pour le rendre à la Vertu même.

Je suis avec respect ,

M A D A M E ,

*Votre très-humble & très-obéissant
serviteur ,*

D E R O Z O I .

PRÉFACE.

QUE tout Législateur qui veut s'assurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des loix & des mœurs. Qu'il mette la vertu & la gloire sous la garde de la Beauté, sous la tutelle de l'Amour; sans cet accord, il n'est sûr de rien.... Telle fut la politique des Samnites, cette République guerrière, qui fit passer Rome sous le joug, & qui fut long-tems sa rivale.....

On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience: jusques-là les garçons & les filles Samnites ne se voyoient gueres qu'au Temple, sous les yeux des meres & des sages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux sexes. A la vérité, cette gêne austère n'en étoit pas une pour les desirs: les yeux & le cœur faisoient un choix. Mais c'étoit pour les enfans un devoir religieux & sacré, de ne confier leur inclination, qu'aux auteurs de leurs jours: un pareil secret divulgué, étoit la honte d'une famille.

Le jour du départ (quand on entroit en

campagne) toute l'armée défilait devant les jeunes filles, pour animer les Guerriers.

Parmi cette jeunesse guerrière, on distinguait à la délicatesse de ses traits, à son air sensible & tendre, le jeune Agathis.... Il approchait de l'âge où il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de pere, obtenir celle de Citoyen.... Les jeunes filles s'envioient mutuellement les regards; une seule enfin les attira: ce fut la belle Céphalide.

La place où l'on s'assembloit, étoit un vaste amphithéâtre..... Allons, mes filles, disoient les meres, empressées de les parer: il faut vous présenter à cette Fête auguste, avec tous les agrémens que le ciel a bien voulu vous donner: la gloire des hommes est de vaincre: celle des femmes est de plaire.... En parlant ainsi, ces meres tendres enlajoient de pampre & de mirthe, les beaux cheveux de ces jeunes Vierges, & donnoient aux plis de leur voile, le jeu le plus favorable au caractère de leur beauté..... Cette industrie des meres Samnites, étoit un acte de piété; & la galanterie elle-même, employée au triomphe de la vertu, en prenoit le sacré caractère.

Ils se rendent à l'assemblée, où plusieurs générations de Citoyens, rangées en am-

P R É F A C E. vij

phithéâtre , formoit le coup d'œil le plus imposant.... On ouvre les fastes de la République : un Héraut lit à haute voix , selon l'ordre des tems , le témoignage que les Magistrats & les Généraux ont rendu de la conduite de ces jeunes Guerriers, Agathis & Parmenon , sont proclamés pour obtenir l'honneur du premier choix. Il fut décidé par acclamation , que l'honneur du second choix n'étoit digne , ni de l'un ni de l'autre. S'ils avoient chacun un objet différent , chacun d'eux obtiendra l'épouse qu'il aime , dit le plus ancien des Juges : s'il arrive qu'ils soient rivaux , la loi du sort en décidera.... Toute l'assemblée applaudit.

On fait avancer Agathis & Parmenon , au milieu de l'enceinte : ils commencent par s'embrasser , & tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre , ils hésitent : ils n'osent nommer l'épouse qu'ils ont désirée : aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait un choix différent du sien.... C'est Eliane , ce n'est point Céphalide que vous aimez , dit Agathis avec transport.... Ah ! s'il est ainsi , nous sommes heureux , embrassez-moi ; vous me rendez la vie.... Au nom d'Eliane & de Céphalide , tout retentit d'applaudissement.....

Parmenon & Agathis furent conduits chez eux en triomphe, & l'on ordonna un sacrifice solennel pour rendre grace aux Dieux, d'avoir donné à la République, deux si vertueux Citoyens.

Tels sont les traits sous lesquels un Ecrivain, cité comme un modèle en ce genre d'écrire, a représenté les mœurs d'un Peuple, dont les fastes de l'Antiquité ont consacré la gloire. Tel est, d'après ce Peintre ingénieux, le tableau que j'ai mis sur la scène.

Je fais qu'il n'offre ni ces facéties, que l'on semble regretter, ni cette multiplicité de petits incidens qui forment de jolies caricatures, ni cette variété de situations extraordinaires, par laquelle on croit suppléer à la noble simplicité de ce *vrai beau* qui tient à la seule nature : mais jamais Spectacle ne me parut plus digne de fixer les regards d'un Peuple sensible. Si je m'étois trompé : mille voix, qui m'avoient indiqué ce sujet avec transport, eussent ajouté à mon erreur.

On me reproche toujours le local que je choisis pour ces sortes de sujets. J'ai prouvé de la manière la plus claire, dans *ma Dissertation sur le Drame Lyrique*, *

* A Paris, chez la veuve DUCHESNE, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

combien ce sujet eût perdu sur le Théâtre ou de la Comédie Française, ou de l'Opéra. Je ne puis répéter sans cesse des vérités que l'on combat par système, ou par préjugé. Mille & mille exemples, trop célèbres malheureusement dans l'histoire de notre Nation, ont prouvé combien la Vérité est chez nous lente à triompher. Comment espérer vaincre l'opiniâtreté de telle classe d'hommes, qui avant de vous lire s'est bien promis, ou de vous critiquer, ou de penser autrement que vous.

Je me bornerai à parler ici très-succinctement de deux objets, qui méritent quelques détails.

1°. J'ai fait quelques changemens à cet Ouvrage depuis la première représentation. Ils consistent d'abord à avoir supprimé quelques phrases dans le rôle d'*Euphémie*, & un récit, par lequel je donnois à croire, qu'*Agathis*, après être retourné au combat, pouvoit s'être trop livré à son courage, & avoit reçu un coup mortel. La douleur d'*Eumene*, de *Céphalide*, & d'*Euphémie* amenoit un Trio du plus grand effet musical. . . . Le Public a paru ne pas aimer ce récit. . . Sans doute, parce qu'un récit un peu tragique semble absolument étranger au *Théâtre Italien*, ou

x P R É F A C E.

à l'Opéra Comique ; car c'est ainsi que l'on nomme le Théâtre, où l'on joue *Sylvain*, *Lucile*, *Zémire & Azor*, *la belle Arsène*, *les trois Sultanes*, &c. &c., & je fais combien les noms font aux choses.

Quant aux corrections faites dans le rôle d'*Euphémie*, je m'y suis soumis plutôt par respect pour le Public, que parce que je les croyois nécessaires. Il me semble que les discours de cette mere sensible font une consolation pour sa fille, & contrastent bien avec les élans de la fière *Eliane*. Ce rôle est fait pour intéresser non pas de cet intérêt qui déchire, ou enlève l'ame : mais par ces leçons d'une morale pure & touchante, qu'il n'est pas un seul Spectateur qui ne dût désirer ou les faire entendre à sa fille, à son fils, ou les recevoir de la bouche de parens chers & respectables.

Euphémie disoit, en parlant des Guerriers : à leur départ, *soyez fières, comme la vertu, qui commande : à leur retour, vous serez tendres, comme l'amour qui récompense*. Cette dernière phrase a paru offrir une image des dernières faveurs du plaisir : on a oublié qu'*Euphémie* parle au nom de la loi, de l'hymen, de la nature. On applaudit dans les *Nimphes de Diane*.

à des faillies, où tout respire, je dirois presque, le libertinage; & l'on prête ce même vernis à une pensée, où toute ame sensible ne pouvoit, & ne devoit voir qu'une image du bonheur conjugal! Quelles mœurs sont devenues les nôtres!

On a nommé *Euphémie, la Prêcheuse*: Et quels noms la malignité n'invente-t-elle pas? Pour réponse à ces Critiques, je ne répéterai que ce qu'a dit une Femme connue par son esprit: *Puissent toutes les meres de famille être une Euphémie!*

Peut-être on me reprochera, que dans *la Réduction de Paris*, la Comtesse de Châtillon, attaquée dans son Château par les Ligueurs, sauvé ses enfans, revient au camp de *Henri IV*, la lance en main, & que dans ce nouveau Drame *Eliane* reparoit aussi le casque en tête.... Mais les motifs sont bien différens.... Mais, comme l'a dit un Journaliste, j'ai ajouté au Conte un caractère nouveau, celui d'une Samnite dont le cœur brûlant, & l'ame fière réclament contre la Loi en faveur de la nature.... Le but de ce contraste est de faire mieux ressortir l'obéissance paisible du reste de la Jeunesse Samnite.

J'ai préféré de hasarder cette légère ressemblance, à sacrifier l'éclat, que l'action

héroïque d'*Eliane* jette sur son rôle.... Si l'on m'en fait un crime, on ne me surprendra pas : je m'y attends d'avance ; or à quoi ne doit-on pas s'attendre ?

Le second détail dans lequel je dois entrer, est d'affurer, que l'indisposition seule de M. *Clairval* a retardé la seconde représentation de cet Ouvrage. On pourroit encore chercher à jeter du soupçon sur ces délais, & c'est en vérité un sort bien cruel, que celui d'avoir à essayer chaque pas que l'on fait, à calculer chaque phrase que l'on prononce, à interroger chaque être nouveau que l'on rencontre..... On croit vivre toujours dans un bal masqué, où l'on déguise jusqu'à sa voix, où l'Amitié même a besoin d'un signal convenu pour n'être pas méconnue d'elle-même.

Talent malheureux que le nôtre ! Tous les hommes ne se piquent pas de se connoître en peinture, ou en musique : mais tout le monde prétend à l'esprit, ou tout au moins au bon-sens ; retranchement derrière lequel l'amour-propre de tant de Gens se bat en retraite. Ainsi tout est Juge pour le Littérateur. Ainsi, dans une première représentation, comptez d'abord les Ennemis, ou les Jaloux de l'Homme de Lettres : comptez ensuite ceux de l'Auteur

P R É F A C E. xiiij

de la Musique; supposez enfin les rivalités établies entre les Artistes qui représentent; ajoutez à cette somme d'ennemis déclarés, qui vous attendent le filet à la main, & la haine dans le cœur, celle des sots qui ne vous comprennent pas, des ignorans qui appellent de tout à eux-mêmes, & voyez ce qui reste pour vous; en déduisant encore le nombre trop grand de ces hommes, qui n'ont point de sentiment à eux, & qui attendent toujours qu'une main étrangère pousse le frêle ressort qui les fait mouvoir.

Mais à la fin la voix publique l'emporte. Ainsi, malgré le desir que bien des bonnes ames auroient eu de faire croire que la seconde représentation *des Mariages Samnites* avoit été retardée par les défauts même de la Pièce; on saura, on croira très-fermement, que la seule maladie d'un Artiste estimable, en a été cause. M. *Clairval* m'a écrit à ce sujet, des Lettres pleines de sentimens & de regrets. Quel homme assez vil, pour trouver dans son cœur des raisons de ne croire pas au cœur d'un homme qui lui ouvre son ame, & qui lui dit: voyez-la toute entiere.....? Ah! mes amis le savent bien.... Je ne suis pas, je ne serai jamais cet homme là.

Comment d'ailleurs supposer que l'ouvrage même le plus foible pût n'avoir qu'une représentation, étant étayé de la Musique de cet homme céleste, qui n'a point dit, comme tant d'autres, étonnons par une harmonie savante; mais qui a dit :
 » Ne négligeons jamais le plus petit détail : en fait de sentiment, tout est précieux. Parlons à l'ame : soyons savans, mais jamais au détriment de la sensibilité; c'est le cœur qu'il faut étonner.
 » Que le connoisseur qui admire & juge
 » *Sacchini*; que l'homme sorti des mains de la nature, jouissent également tous
 » deux par ivresse, & jamais par calcul «.

Voilà ce que M. *Gretry* s'est promis de lui-même, & voilà ce qu'il a sçu tenir d'une manière si solennelle. Artiste ingénieux & sublime, tu ignores au moment où j'écris; quel tribut mon amitié te paye, plus encore que mon admiration? C'est en te voyant, au sein de tes foyers, que l'on comprend sans peine, comment ton ame créa ce *Quatuor délicieux*;

Où peut-on être mieux,
 Qu'au sein de sa famille?

Que ta noble simplicité me pardonne, d'oser te louer..... Eh ! quel sujet heu-

PRÉFACE. xv

reux , traitera l'Homme de Lettres , pour se dédommager des peines qu'il éprouve , si ce n'est l'éloge de ce qu'il aime ? Et d'ailleurs , n'ai-je pas , en parlant de toi , trouvé le vrai moyen de n'avoir ni contradicteurs , ni jaloux ?

APPROBATION.

J'ai lu , par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police , *les Mariages Samnites* , Drame Lyrique en trois Actes ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher ni la représentation , ni l'impression. A Paris , ce 14 Mai 1776.

CRÉBILLON.

Vu l'Approbation , permis d'imprimer , ce 25 Mai 1776.

ALBERT.

A C T E U R S.

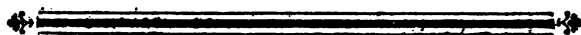
AGATHIS.	<i>M. Clairval.</i>
PARMENON.	<i>M. Julien.</i>
EUMENE, père d'Agathis.	<i>M. Narbone.</i>
CÉPHALIDE.	<i>Mde. Trial.</i>
ÉLIANE.	<i>Mlle Colombe.</i>
EUPHÉMIE.	<i>Mde. Moulinghen.</i>
LE CHEF DES VIEIL- LARDS.	<i>M. Meunier.</i>
LE GÉNÉRAL.	<i>M. Labussière.</i>
DEUX JEUNES SAM- NITES.	<i>Mlles. Dufayet. Desbrosses.</i>
VIEILLARDS.	
GUERRIERS.	
JEUNES SAMNITES.	
SOLDATS.	

*La Scène se passe dans la Capitale de
Samnium.*

LES



LES MARIAGES SAMNITES, DRAME LYRIQUE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un vaste Amphithéâtre , ombragé par de très-hauts arbres plantés en demi-cercle ; sur le devant de la Scène sont quelques bancs de gazon , pareils à ceux des gradins de l'Amphithéâtre ; ceux-ci , soit sur les côtés , soit dans le fond , laissent de grands espaces pour l'entrée & la sortie des différens Personnages de la Pièce. Quand la Toile se lève , on voit Agathis & Parmenon entrer en se tenant par la main , & n'ayant ni casque ni épée.

SCÈNE PREMIÈRE. AGATHIS, PARMENON.

AGATHIS.

QUEL jour que celui-ci , mon cher Parmenon ,
pour la jeunesse Samnite ! Une Épouse à mériter

A

2 LES MARIAGES

& l'Ennemi à combattre. Le jour fixé chaque année pour la cérémonie des mariages, devenu par la jalousie des Romains celui d'une bataille, quelle époque pour la République !

P A R M E N O N.

Cher Agathis, que tu vas être heureux ! La Loi n'accorde l'honneur de choisir entre les plus belles Samnites qu'aux guerriers dont les exploits ont effacé ceux de leurs rivaux ; & la Nature a voulu qu'aucun guerrier ne te fît craindre d'être vaincu par lui, & qu'aucune belle ne craignît d'être l'objet de ton choix.

A G A T H I S.

Ami, que tant d'orgueil est loin de ma pensée ! Si je pouvois te révéler ; ... mais la loi nous défend le premier des plaisirs de l'Amitié, celui des confidences mutuelles ; & mon cœur me dit combien cette institution est sage.

P A R M E N O N.

Tu la crois telle. Ah ! nous sommes peut-être le seul peuple chez lequel deux Amans n'ont pas le droit de s'interroger, & de se répondre avant que d'être époux. Quel silence ! combien il en coûte à l'amour !

(A R I E T T E .)

Quelle âme peut brûler toujours,
Et toujours souffrir, & se taire ?

Loin de l'objet qui fait nous plaire ;
L'ennui consume nos beaux jours.

L'espoir rend aux Amans l'innocence plus chère ;
Le cœur languit sans son secours.

Quelle âme peut , &c.

Je le verrai , l'objet que j'aime ,
Sans oser lui peindre mes feux.
Je dois , trop cruel à moi-même ,
Fléchir sous mon sort rigoureux.

Ah ! cher Ami , dis-moi donc , quand on aime ,

Quelle âme peut , &c.

A G A T H I S.

Et crois-tu donc qu'ici nos cœurs ne se comprennent pas ?

P A R M E N O N.

Mais le doute....

A G A T H I S.

Raison de chercher à paroître plus aimable.

P A R M E N O N.

Mais la crainte....

A G A T H I S.

Leçon pour apprendre à mieux aimer.

P A R M E N O N.

Mais la contrainte....

A G A T H I S.

Sauve-garde , & pour la foiblesse qui en diroit.

A 2

4 LES MARIAGES.

trop, & contre l'inconstance qui peut-être en auroit trop appris.

P A R M E N O N.

Cher ami, tu me persuades, sans me convaincre. D'ailleurs tu es plus heureux que moi; la loi ne te défend pas d'épancher ton secret dans le sein d'un père..... Si le mien vivoit encore;... mais les Dieux m'en ont privé:..... si du moins, je n'avois point à craindre.....

A G A T H I S.

Achève.

P A R M E N O N.

Aimes-tu ?

A G A T H I S.

Ah ! j'aime trop la gloire pour ne pas aimer la beauté.

P A R M E N O N.

Et si nous étions rivaux?... La première fois que je vis celle que j'aime.....

A G A T H I S.

Parle.

P A R M E N O N.

Te peindre ses traits, ce seroit te la nommer.

A G A T H I S.

Me les taire, c'est peut-être la nommer encore.....

SAMNITES.

D U O,
AGATHIS.

C'est en ces lieux
Que ses beaux yeux....

PARMENON,

Quoi ! dans ces lieux
Frappés tous deux !

AGATHIS.

Elle étoit là, sous cet ombrage....

PARMENON.

Elle étoit là, sous ce feuillage....

TOUS DEUX.

Celle qui peut me rendre heureux.

AGATHIS.

Le rossignol, sous ce bocage,
La célébroit dans son ramage ;
Croyant voir ou Flore ou l'Amour,

PARMENON,

Tel il commence son ramage,
Quand le printemps est de retour.

AGATHIS.

Mais si ton cœur sait en ce jour
Qu'au même objet le mien s'engage ?

PARMENON.

Rivaux ou non, dans ce beau jour
A l'Amitié rendons hommage.

TOUS DEUX,

Reçois nos vœux, tendre Amitié,
Nous chérirons toujours tes chaînes :

A 3

6 LES MARIAGES

Dans mes plaisirs & dans mes peines ,
Ami, sois toujours de moitié.

P A R M E N O N.

Mais j'appérois ton père... je te laisse avec
lui : c'est le seul plaisir que je me permette de
t'envier.

(Il sort).



S C E N E I I.

AGATHIS, EUMENE,

E U M E N E.

E H bien, mon fils, voici le jour ; le jour
tant désiré, le voici.

A G A T H I S.

Oui, mon père. Il sera le dernier de ma vie ;
ou jamais guerrier Samnite n'aura cueilli plus
de lauriers.

E U M E N E.

Fort bien. Il me souvient du jour où je mé-
ritai d'obtenir ta mère : mon père me ferroit
dans ses bras, & nos adieux furent les mêmes
que ceux que je reçois aujourd'hui de toi. Il fut
un tems où plus d'un père, jaloux de mon bon-
heur, me disoit en raillant qu'un jour ta sensi-

S A M N I T E S. 7

bilité nuirait à ton courage ; ta valeur m'a bien vengé de leurs soupçons ; mais aujourd'hui je remarque en toi une chaleur plus brûlante.... Quel sentiment te l'inspire ?

A G A T H I S.

Quel sentiment !... Ah ! mon père , il cesseroit de m'être aussi cher qu'il me l'est en effet , s'il pouvoit être un secret pour vous.

(A R I E T T E .)

Quand mon cœur vole à la victoire ,
Une amante , un père ont mes vœux :
Vainqueur heureux ,
J'ose le croire :
Je suis digne enfin de tous deux.
O Mars ! je t'entends ... & je veux
Servir & l'Amour & la Gloire.

E U M E N E.

L'Amour & la Nature ! Je vois bien que tu ne veux pas céder la victoire sans la disputer.. Et cet objet chéri , c'est ?

A G A T H I S.

Céphalide.

E U M E N E.

Céphalide ; ... mais plus d'une fois je l'ai remarquée entre toutes les Beautés Samnites. Elle est belle.

A G A T H I S.

Belle ! belle comme la gloire.

A 4

8 LES MARIAGES

EUMENE.

Je crois la voir.

D U O.

EUMENE.

D'une Nymphé elle a le corsage.

AGATHIS.

Nymphé qui lui ressemble en a bien plus d'orgueil.

EUMENE.

Et sa démarche !

AGATHIS.

Et son coup d'œil !

Mars lui doit son courage ,

Le tendre Amour lui doit ses traits.

EUMENE.

Flore au printems a moins d'attraits.

Et son teint !

AGATHIS.

C'est la rose.

EUMENE.

Rose d'amour.

AGATHIS.

A peine éclosé.

EUMENE.

Nier , sa voix émut mon cœur.

AGATHIS.

La voir , l'entendre , ah ! quel bonheur !

Céphalide , qu'Amour t'engage.

S A M N I T E S.

9

E U M E N E.

Mais tu paroîs oublier tes Rivaux.

A G A T H I S.

Qu'elle m'aime.

E U M E N E.

Ils ont du courage.

A G A T H I S.

De l'amour le mien est l'ouvrage.

E U M E N E.

L'honneur , mon fils , en fera des héros.

A G A T H I S.

L'amour , mon père , en fera mes égaux.

T O U S D E U X.

O Dieux ! protégez cette flâme ;

Ce cœur si pur vous est connu :

Un père , hélas ! guide $\left. \begin{array}{l} \text{mon} \\ \text{son} \end{array} \right\} \text{âme ;}$

Et de l'amour naît la vertu.

E U M E N E.

Tu le vois ; jamais je n'éprouvai une joie plus pure. Je me sens presque aussi jeune que toi , & pour être témoin des prodiges de valeur , auxquels je m'attends , je reprends aujourd'hui les armes , & je te suis au combat.

A G A T H I S.

Qu'entends-je ? ... à votre âge ! vous exposer encore !

10 LES MARIAGES

EUMENE,

(ARIETTE.)

Au cri de la nature
La gloire unit le tien :
Une mort obscure
Seroit une injure.
Pour un cœur tel que le mien,

Qu'importe mon âge ?
Tu vois mon transport :
Va, le vrai courage
Rend toujours assez fort.

Nos vieillards vont me dire ,
Eumene , où courez-vous ?
Quelle ardeur vous inspire ?
Mars n'est plus fait pour vous,

Amis , n'arrêtez point un père,
J'étois de vieillesse accablé :
Mon fils en ce jour a parlé ,
Et je rentre dans la carrière :
Tout mon sang s'est renouvelé.

Au cri de , &c.

A G A T H I S.

Ah ! mon père , avec quelle joie !

EUMENE,

C'est que lorsqu'on a un fils comme le mien , & une patrie telle que la nôtre , la véritable fête , c'est celle des mariages ; d'aujourd'hui nous ne nous quitterons pas.

SAMNITES. 17

AGATHIS.

Rien ne m'empêchera de veiller sur vos jours.

EUMENE.

Veille sur nos soldats : ne crains rien pour moi ; mais retirons-nous : voici le moment où toutes les jeunes Samnites vont se rassembler dans ce cirque champêtre ; & tu fais ce que la loi ordonne,

AGATHIS.

Oui , mon père ; mais je fais aussi qu'entre toutes ses compagnes , Céphalide est toujours la première à se rendre où son devoir l'appelle. Si je pouvois seulement l'apercevoir de loin !

EUMENE.

Mon fils , hâtons-nous : on vient.

AGATHIS.

Mon père , me trompé-je ?..... Non , c'est elle.

(*En ce moment , Eumène & Agathis occupent le fond du Théâtre : Euphémie & Céphalide descendent vers l'avant-Scène*).



SCÈNE III.

AGATHIS, EUMENE, EUPHÉMIE,
CÉPHALIDE.

CÉPHALIDE.

MA mère, il est là... M'avez-vous observée?
N'ai-je point rougi?

EUPHÉMIE.

Ma fille, paroissez au moins ignorer l'avoir
vu.

*(Pendant que la voix d'Eumene retient Agathis
éloigné de Céphalide, elle cache son trouble
dans le sein d'Euphémie; ce qui forme deux
Scènes simultanées).*

QUATUOR.

AGATHIS.

Je la vois: ah, qu'elle a d'attraits! .

EUMENE.

Regarde-là, mais en silence.

EUPHÉMIE.

C'est Agathis! que de regrets!

CÉPHALIDE.

L'amour enfin me récompense.

S A M N I T E S.

13

A G A T H I S.

Je sens en ce moment
Dans mon cœur qui palpite
Le trouble heureux du sentiment.

E U P H É M I E.

Ma fille, quel trouble t'agite ?

C É P H A L I D E.

Qu'il a bien les yeux d'un Amant !

A G A T H I S E T C É P H A L I D E.

Quelles douleurs ! à quels tourmens
La loi condamne les Amans !

E U M E N E E T E U P H É M I E.

Quelles douleurs, & quels tourmens
Eprouvent ces tendres Amans !

A G A T H I S.

Dans ses yeux si je pouvois lire.

E U M E N E.

Mon fils, pense aux droits de l'honneur.

C É P H A L I D E.

Voilez mes yeux.

E U P H É M I E *abaissant le voile que Céphalide
a sur la tête.*

L'honneur t'inspire :

On s'embellit par la pudeur.

C É P H A L I D E.

Entre vos bras ma voix expire.

E U M E N E , *entraînant Agathis.*

Partons ; triomphe de ton cœur.

14 LES MARIAGES

AGATHIS, *voulant s'élancer vers Céphalide.*

Non, non, que l'amour soit vainqueur.

EUMENE, *l'arrêtant.*

La loi défend. . .

AGATHIS.

Ah, quel martyr!

EUPHÉMIE.

Cœur trop sensible!

CÉPHALIDE.

Il se déchire,

Je sens en ce moment,

Dans mon cœur qui palpite,

Le trouble heureux du sentiment.

E N S E M B L E.

A quelles douleurs, quels tourmens

La loi condamnent les Amans!

(*Ici Céphalide fixe les yeux sur Agathis ; les
lève ensuite vers le ciel, avec l'expres-
sion la plus vive*).

AGATHIS.

Mon père, elle m'a vû ; oui, partons : espérer, ce seroit trop.... un regard, c'est déjà beaucoup.





S C È N E I V.

EUPHÉMIE, CÉPHALIDE.

EUPHÉMIE.

JE commence , ma fille , à n'être plus aussi contente de vous. Vos allarmes , vos espérances... Un trouble continuel altère votre bonheur , & je voudrois que votre âme fît un effort sur elle-même.

CÉPHALIDE.

Ah , ma mère , vous savez si je suis sensible & vous connoissez Agathis.

A R I E T T E.

Mon Amant a la noble audace
D'un cœur fier , mais généreux :
A la valeur il joint la grace ;
Vole aux combats & suit les Jeux.

Loin de nous , enfant de la Gloire ;
Près de nous , enfant de Cypris :
Sans rougir Vénus peur le croire ,
Tantôt Mars & tantôt son Fils ;
Oui , c'est Mars fixant la Victoire ,
C'est l'Amour conduisant les Ris.

Mon Amant a &c.

16 LES MARIAGES

EUPHÉMIE.

Eh bien, ma Fille, il faut attendre le moment avec autant de tranquillité que de courage.

CÉPHALIDE.

Mais on combat aujourd'hui.

EUPHÉMIE.

Nouveau sujet d'espoir.

CÉPHALIDE.

Mais si j'étois choisie....

EUPHÉMIE.

Céphalide, croyez-vous donc que tous les suffrages se réuniront sur vous ?

CÉPHALIDE.

Je ne dis pas cela. Mais s'il arrivoit qu'un Guerrier l'emportât sur Agathis, & que son choix m'eût pour objet ? Malgré moi, ma sensibilité.....

EUPHÉMIE.

Ma Fille, on prend souvent pour elle les erreurs de l'esprit & du goût. Si vous saviez ce qu'est l'Himen chez tant d'autres peuples, vous seriez étonnée des malheurs qu'il fait naître. On aime sans se connoître, ou plutôt on se croit connoître parce qu'on aime. On se hâte de s'unir : le délire cesse bientôt ; on commence par ne plus

plus s'aimer , on finit par ne pas s'estimer davantage.

C É P H A L I D E.

Mais ici l'indifférence....

E U P H É M I E.

Peut effrayer d'abord , mais du moins la foi publique est le garant de l'estime que l'on se doit l'un à l'autre; & , quand on ne peut rougir de se bien connoître , on est bientôt fier de s'aimer.

C É P H A L I D E.

Vous m'avez appris à ne savoir qu'obéir.

E U P H É M I E.

Ma Fille , la tâche que la Nature m'imposait va finir aujourd'hui ; du moins, je l'espère. C'est la dernière leçon d'une mère sensible , & qui toujours fit son bonheur du nom de ton amie.

C É P H A L I D E.

La dernière ! Vous m'affligez.

E U P H É M I E.

Pourquoi donc ? L'Etat te voit aujourd'hui sous un autre aspect. L'époux succède à la mère. Tu ne devras plus compte qu'à lui des soins que tu prendras pour son bonheur. Un jour tu rediras à tes enfans ce que tu as appris de

B

18 LES MARIAGES

moi ; & leur amour sera ta récompense , comme tes vertus sont la mienne. Mais déjà toutes tes compagnes se rassemblent. Allons vers elles.



SCÈNE V.

EUPHÉMIE , CÉPHALIDE ,
ÉLIANE , SAMNITES.

EUPHÉMIE.

JEUNESSE aimable , vous savez quel silence la loi vous impose. L'Hymen est ici ce que nos cœurs ont de plus saint , comme la Gloire est ce qu'ils ont de plus doux. L'Amour prix de la Vertu , la Beauté prix de la Valeur ; telle est la base de nos mœurs. Ici tous les regards m'annoncent la joie la plus pure..... Vous seule Éliane.....

ÉLIANE.

Vous devez me connoître ; je crois peu au bonheur. Trop de raisons.... Mais je dois encore me taire.... L'espérance.... (*A part*). Je ne parlerai peut-être que trop-tôt.

EUPHÉMIE.

Abandonnez-vous aux mains qui vous guident & vous serez heureuses.

SAMNITES.

19

ÉLIANE, à part.

Heureuses !

*(On entend dans l'éloignement le bruit
d'une Troupe en marche.)*

EUPHÉMIE.

Mais on s'avance. Placez-vous dans l'ordre que je vous ai prescrit. La loi veut qu'en ce moment, où les défenseurs de la Patrie partent pour le combat, ils passent tous en revue de vous. Leurs regards vous diront : nous allons ou mourir, ou mériter de vivre pour vous ; à leur retour, l'Etat ordonnera, & vous ne pourrez qu'obéir. . . . A leur départ, soyez fières comme la Vertu, qui commande.

ÉLIANE, à part.

Je vais donc le voir.

(Toutes les Samnites se placent sur les gradins qui occupent le côté droit du Théâtre ; pendant ce temps on voit dans le fond tous les Soldats de la Nation s'avancer en silence : ils sont suivis par les Vieillards).





SCÈNE VI.

EUPHÉMIE, CÉPHALIDE,
ÉLIANE, EUMÈNE, AGATHIS,
PARMENON, LE CHEF des
Vieillards Samnites, LE GÉNÉ-
RAL, SAMNITES, SOLDATS,
VIEILLARDS.

LE CHEF DES VIEILLARDS.

ENFANS de la Patrie, l'Ennemi est à nos portes, l'Etat est en danger, allez le défendre. Votre sort est entre vos mains : méritez la palme, elle est prête. Ce Cirque auguste est à la fois le temple de l'Honneur & de la Beauté. Le silence vous est ordonné, mais le choix vous est permis. Profitez de ce moment; un coup-d'œil suffit à la valeur quand c'est celui de la beauté.

(Chaque Guerrier fixe en silence les yeux sur l'objet qu'il aime; Parmenon regarde Éliane, Agathis & plusieurs autres Céphalide).

(Tous les instrumens à vent exécutent ici une symphonie qui sert à peindre la situation des Guerriers).

SAMNITES. 21

AGATHIS à son père , avec toute l'expression du sentiment , à voix basse.

Mon père , quelle est belle ! ou vaincre , ou mourir.

EUMENÉ , de même.

Courage , mon fils , courage : il te sied bien d'aimer.

(Trait de symphonie).

PARMENON , de même à part.

Dès long-tems , je l'avois choisie : je vais enfin la mériter. (Trait de symphonie).

LE GÉNÉRAL.

Guerriers , vous avez satisfait à la loi : la Beauté a dû vous comprendre ; marchons.

AGATHIS, PARMENON.

(AIR).

Trompette guerrière,
Annonce les combats :
Mars a dû se taire ,
En voyant tant d'appas ;
Trompette guerrière ,
Annonce les combats :
La Gloire plus fière
Va guider nos pas.

(Ici commence la marche de tous les Guerriers Samnites : chacun fixe en passant , celle que son cœur a choisie).

B 3

22 LES MARIAGES SAMNITES.



S C È N E V I I.

EUPHÉMIE, Jeunes Samnites.

E U P H É M I E.

ILs vont combattre. . . c'est à nos vœux à leur obtenir la victoire.

CHŒUR DES JEUNES SAMNITES.

Dieu d'amour ,

En ce jour ,

Viens avec Mars nous défendre :

Oui , viens défendre

Et tes loix & ta cour.

La Beauté , pour se rendre ,

N'écoute que l'honneur :

Et Vénus devient plus tendre ,

Quand la gloire ajoute au bonheur.

(*Au moment où la marche finit , les jeunes Samnites suivent de loin les Guerriers , & reviennent ensuite sur la Scène chanter ce Chœur , qu'elles exécutent encore au moment où elles se retirent.*)

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANE, *seule,*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Où vais-je ? Quel transport m'égare ?
Cher Amant, viens au moins dans ces momens d'horreur
Entendre la voix de mon cœur.

Qu'ai-je dit ? Loïn de moi le devoir trop barbare...
Ah ! si je l'avois vu pour la dernière fois !...

Quels tourmens le sort me prépare !
Ah ! cruel, du Dieu Mars tu n'entends que la voix.
Qu'a-t-il donc de si cher ce Dieu qui nous sépare ?

Eh ! l'Amour a-t-il moins de droits ?
Nœuds chers & malheureux !... je sens couler mes larmes,
Si la mort.... mais c'est trop languir :

Frappez, cruels ; mon cœur est sans allarmes ;
Contre mon sein tournez vos armes ;

Dieux ! à lui, malgré vous, je veux me réunir.

(A I R.)

O sort ! par tes noires fureurs
Tu erois triompher de mon âme :

24 LES MARIAGES

Mais assez j'ai versé des pleurs ;
Ce cœur saura venger sa flamme.

Dieux cruels , tonnez en ce jour ;
Rien ne pourra briser ma chaîne,
Un seul objet a mon amour ,
Et tout le reste aura ma haine.

Ah ! ma voix n'est point entendue..... &
l'on me défend la plainte , & je n'ose me livrer
au désespoir qui m'accable.



S C È N E I I.

ÉLIANE, CÉPHALIDE.

É L I A N E.

CÉPHALIDE elle-même est insensible à ma douleur.

C É P H A L I D E.

Injuste amie , de quoi m'accuses-tu ? Tu fuis
de mes bras , je te cherche & ne te retrouve que
pour t'entendre douter de ma tendresse. Ta dou-
leur m'effraye. Oublies-tu que toutes nos com-
pagnes vont rentrer dans ce cirque,

É L I A N E.

Ah , qu'il me tarde de les y voir ! Comme

elles me verront détester l'esclavage auquel on nous réduit !

C É P H A L I D E.

C'est une loi si respectée !

É L I A N E.

Tu la défens ! Eh bien , interroge donc ton cœur, Tu aimes , sans doute ; & si ton amant me préféroit à toi ; ou si tu enlevois celui de ton amie ? . . .

D U O.

C É P H A L I D E.

Éliane , que m'as-tu dit ?

É L I A N E.

C'en est assez ; ton cœur frémit.

C É P H A L I D E.

Eliane , d'une loi sainte

Laisse-moi respecter les droits.

É L I A N E.

Un amour sans art & sans feinte ,

Telle est la première des loix.

C É P H A L I D E.

On nous défend la plainte.

É L I A N E.

On nous apprend la feinte.

26 LES MARIAGES

CÉPHALIDE.

La loi la plus sainte....

ÉLIANE.

C'est l'amour & l'espoir.

CÉPHALIDE.

Éliane, pense au devoir.

ÉLIANE.

Quoi, pour jamais perdre l'espoir !

CÉPHALIDE.

Mon cœur aime : mais dans mon âme

Toujours mon secret restera.

ÉLIANE.

Mon orgueil est né de ma fièvre :

Ma voix bientôt l'annoncera.

Cher amant, que n'es-tu là !

Comme je te dirois, je t'aime !

CÉPHALIDE.

Si l'amant que j'aime, étois là,

Mon silence seroit le même.

ÉLIANE.

Peut-être on te le ravira.

CÉPHALIDE.

La vertu me consolera.

ÉLIANE.

Mais ton cœur gémissa :

Toujours il languira.

S A M N I T E S. 77

C É P H A L I D E.

La vertu me consolera.

É L I A N E.

Pour un autre il vivra :

Ton sort t'accablera.

C É P H A L I D E.

La vertu me consolera.

É L I A N E.

Eh ! pour se consoler , il faudroit un bien égal
à celui que l'on a perdu. Eh ! qui me plairait
comme toi, Guerrier sensible , ami fidèle ?....
Ta jeunesse , tes graces , ta valeur....

C É P H A L I D E.

Éliane , quel portrait !... je n'en puis douter :
c'est lui !

É L I A N E.

Qui ? lui !

C É P H A L I D E.

Fuis-moi , ou cesse de m'en parler davantage.
Son nom alloit sortir de ta bouche : mon cœur
s'ouvrait à toi ; mon secret m'eût échappé , & je
cessois de le mériter. Ton amant , ou le mien ,
peut-être dois-je dire le nôtre , rougiroit pour
nous de notre foiblesse.... Ne m'interroge plus.

É L I A N E.

Mais que crains-tu ?... Nous sommes seules.

28 LES MARIAGES

CÉPHALIDE.

Tu te trompes : il est entre nous deux , un témoin terrible ?

ÉLIANE.

Et quel témoin ?

CÉPHALIDE.

La loi.

ÉLIANE.

Comme ils nous ont asservies sans pitié , ces hommes injustes qui veulent , disent-ils , nous devoir leur bonheur ! Ce n'est pas assez de nous ravir à ce que nous aimons ; on nous donne à celui que peut-être nous devons haïr.

CÉPHALIDE.

Quand même notre sort seroit en effet malheureux ; est-ce , mon Éliane , est-ce en irritant sa blessure que l'on parvient à la rendre moins douloureuse ? On vient. Ah , chère amie , promets-moi de ne point troubler ce jour si auguste.

ÉLIANE.

Céphalide , si les droits de nos maîtres sont devenus sacrés , ceux de mon cœur le sont , sans doute , bien autant. Je ne te promets rien. Sais-je ce que je puis me promettre à moi-même ?



S C È N E I I I.

ÉLIANE, CÉPHALIDE, EU-
PHÉMIE, SAMNITES.

E U P H É M I E.

FILLES Samnites , le moment de la fierté est passé , celui de la tendresse approche. Si la Patrie avoit un bien plus cher que vous , un prix plus digne d'être le garant de sa reconnoissance , nos défenseurs le recevraient d'elle. Que j'aime à voir quels soins vous avez pris d'ajouter à votre parure ! Heureuse destinée que la nôtre ! D'abord nos devoirs pour plaisirs ; & nos plaisirs ensuite pour devoirs.

(*Toutes les Samnites paroissent occupées d'ajouter à leur parure ce qu'elles croient être plus analogue à leur beauté*).

V A U D E V I L L E.

P R E M I E R C O U P L E T.

UNE JEUNE SAMNITE , venant de
cueillir des Roses , & en plaçant quelques-unes
dans ses cheveux.

Pour les placer dans mes cheveux ,
Zéphir , je t'ai volé ces Roses ;

30 LES MARIAGES

Je les dérobe à peine écloses ;
C'est un emblème de mes vœux.
La parure la plus modeste
Parle mieux à l'œil du désir :
Aux fleurs je puis joindre un soupir,
Et mon regard dira le reste.

I I.

EUPHÉMIE *attachant elle-même un voile
de gaze sur la tête d'une jeune Samnite.*

Que d'attraits prête à la pudeur
Le secours d'un voile de gaze !
Par degrés si le cœur s'embrâse,
Un peu d'art sied à la candeur.
Quand tout trahit, un mot, un geste :
Sous la gaze Amour semble fuir ;
Sans crainte alors il peut rougir ;
Et l'Amant devine le reste.

I I I.

UNE TRÈS-JEUNE SAMNITE.

Si jeune encor, comment savoir
D'où peut naître une heureuse âme ?
J'entends déjà parler mon âme ;
Le désir s'unit à l'espoir.
Ne peut-on, coquette & modeste,
Réunir tout ce qui séduit ?
Formez mon goût & mon esprit ;
Mon jeune cœur fera le reste.

I V.

CÉPHALIDE, *refusant des fleurs, de la*

*gâze & des rubans , qu'on lui offre pour ajouter
à sa parure.*

Toute fleur naît avec son fard :
Telle on doit être quand on aime.
La beauté, c'est l'amour lui-même :
Aimer, peut-il donc être un art ?
Le sentiment, ce don céleste,
Suffit lui seul pour embellir :
Si mon cœur m'apprit à sentir,
Le tendre amour fera le reste.

V.

*É L I A N E , prenant un arc , un carquois
& des flèches.*

Si, pour enchaîner des Guerriers,
Il ne faut que l'œil d'une Belle,
Des myrthes sont trop peu pour elle :
Il lui faut encor des lauriers.
Notre sort est un joug funeste :
Que n'avons nous l'honneur du choix ?
La gloire assureroit nos droits,
Et la beauté feroit le reste.

E U P H É M I E.

Éliane, vous semblez vous plaindre de notre
partage; & tout dans la nature naît ou existe
pour nous plaire. Voyez-les, ces hommes qui
font tout trembler : s'ils combattent, c'est pour
nous mériter; s'ils chantent, c'est la beauté. Ils
ne donnent des fers que pour en recevoir. Qu'il

32 LES MARIAGES

naître une femme de plus , c'est un Souverain de plus dans le monde.

ÉLIANE.

Il se peut qu'il y ait des Nations où notre sexe jouisse de cette gloire ; mais nous , qui sommes le prix des combats.....

EUPHÉMIE.

Dites des services rendus à la Patrie ; comptez-vous d'ailleurs pour rien le soin qu'elle prend de vous choisir un Époux ?

ÉLIANE.

Ou plutôt un Maître , jaloux de commander au cœur qui souvent dédaigne de lui commander à son tour. Quelles sont nos armes ? La force est pour lui.

EUPHÉMIE.

La tendresse est pour nous.... Nos armes ?.... comment les méconnoître ? comment douter de leur triomphe ? comme si dans les femmes , la douceur n'étoit pas le premier des charmes ? comme si l'on devoit craindre un Maître que souvent un enfant désarme , qui versera quelque jour les larmes d'un père , & qui d'avance a mérité le choix de la Patrie ?

ÉLIANE.

É L I A N E.

Et si mon cœur a choisi avant elle ! qui fait mieux que lui ce qui peut faire son bonheur ? Si je suis née avec un courage au-dessus de mon sexe ; si ma main ne craint point de porter les armes , & mon cœur , de braver la mort , quel homme a le droit de me prévenir par son choix , plutôt que d'attendre le mien ? Votre loi est injuste autant que cruelle. C'est l'orgueil qui l'imagina ; c'est l'orgueil qui la défend.

E U P H É M I E.

Éliane , qu'osez-vous dire ?

É L I A N E.

Ah ! si dès notre enfance on ne nous avoit point accoutumées à n'oser penser & sentir d'après nous mêmes , nous réclamerions nos droits , ou plutôt ceux de la Nature ; & si nos Maîtres osoient prétendre à nous forcer d'obéir , le mépris seroit notre réponse ; & le courage notre vengeur.

E U P H É M I E.

Fille rebelle aux Loix , quel transport coupable vous égare ?

É L I A N E.

Coupable !..... Il ne peut l'être. J'aime , & la vertu justifie mon choix. On combat en ce

C

34 LES MARIAGES

moment, & je n'ai pu lui parler; & le malheur, ou la Loi, peuvent nous séparer pour jamais.

(A R R E T E .)

O toi que j'aime,
Viens m'assier toi-même.
Oni, ton danger sera le mien;
Viens apprendre combien je t'aime:
De mon feu doit naître le tien.

Que la tendresse nous rassemble,
Si la Loi veut nous défunir:
Ah! quand on ne peut vivre ensemble,
Ensemble au moins, on doit mourir.

O toi que j'aime, &c. &c. &c.

CHŒUR.

EUPHÉMIE.

Retirez-vous, fille coupable;
Vous osez outrager nos Loix.

LE CHŒUR.

L'Amour lui seul la rend coupable:
Sur vous nos pleurs auront des droits.

EUPHÉMIE.

Al'honneur d'un choix favorable
Vous avez perdu tous vos droits.

LE CHŒUR.

Sur vous nos pleurs auront des droits.

ÉLIANE.

J'ai perdu ma gloire & mes droits :
Ce cœur si fier enfin soupire :
Mais l'Amour en a plus d'empire.

LE CHŒUR.

Éliane, que vas-tu dire ?

ÉLIANE.

Et sa flamme vaut bien vos Loix.

LE CHŒUR.

Ah ! respecte du moins nos Loix.

ÉLIANE.

Quelle douleur !

LE CHŒUR.

O tendre mère.

ÉLIANE.

Que dois-je faire ?

LE CHŒUR.

EUPHÉMIE.

O tendre mère,	} Que puis-je, hélas ! pour	
Voyez les pleurs de l'Amitié :		l'Amitié ?
Elle vous fut, hélas ! si chère ;		La Loi me défend la pitié.
De sa douleur, prenez pitié.		

CÉPHALIDE.

Je fais mourir : point de pitié.

Je fais mourir, &c. &c.

(Après le Chœur, Éliane se retire précipitamment).



SCÈNE IV.

CÉPHALIDE, EUPHÉMIE,
JEUNES SAMNITES.

CÉPHALIDE.

QUE va-t-elle devenir?..... ô ma tendre mère !

EUPHÉMIE.

J'espère encore : je connois bien son ame. La Loi lui laisse un dernier espoir, au moment même où elle la prive des droits de Citoyenne. Une faute les lui fait perdre, un trait de vertu peut les lui rendre, & son courage ne l'abandonnera pas.

(On entend ici du bruit vers un des côtés de la Scène. Euphémie continue).

Mais qu'entens-je, & que vois-je ? des Soldats!... leurs regards expriment la douleur ! les Romains seroient-ils vainqueurs ? ... Retirons-nous..... Lieux, tant de fois témoins de notre allégresse & de notre gloire, le seriez-vous aujourd'hui de notre douleur & de notre honte ?

(Les Jeunes Samnites se retirent vers la fin de cette Scène, au moment où plusieurs

Soldats entrent , & préparent pour Eumene un banc de gazon).



S C È N E V.

EUMENE, AGATHIS, SOLDATS.

EUMENE, *soutenu par Agathis & par un Soldat.*

J'AVOIS trop compté sur mes forces , ma vieillesse m'a trahi. Le poids de mon corps t'accable.

A G A T H I S.

Ah ! mon père , jamais fardeau ne fut plus cher.

EUMENE *se plaçant sur le banc de gazon.*

Je respire enfin. Tu m'as rappelé à la vie. Cher & tendre fils , je cherchois la gloire , & j'ai détruit la tienne.

A G A T H I S.

La détruire !..... que me dites - vous ? Elle étoit de sauver vos jours. En quel état , ô ciel , je vous ai vu renversé sur la poussière , ayant perdu l'usage des sens , prêt à être foulé aux pieds ! & je n'aurois point tout quitté pour voler vers

38 LES MARIAGES

vous ? (*avec le plus grand enthousiasme*). O ma Patrie , si c'est-là vous trahir , gardez vos récompenses , & laissez-moi ma tendresse.

E U M E N E.

Mais , Céphalide ?... Tes rivaux , en ce moment , se surpassent pour la mériter.

A G A T H I S.

Eh ! ne la perdois-je pas également ? De quel œil m'auroit-elle vu ?... Un fils dénaturé peut-il être époux fidèle & père tendre ? Céphalide... Ah ! mon père , pourquoi me l'avez-vous nommée ? Je l'oubliois presque dans vos bras. Que dis-je ? Pardonnez , je parois me repentir , j'offense la nature. Mon père , le sacrifice seroit-il digne de vous , s'il exigeoit moins de courage ?

E U M E N E.

Ah ! mon fils , que ce moment m'est cher & cruel ! Le bonheur de ma vie fait le malheur de la tienne ?

(*On entend un bruit assez grand*).

A G A T H I S.

Quel bruit se fait entendre ? Que vois-je ? Ils ont pris la fuite ! jour de honte & de calamités !



S C È N E V I.

E U M E N E , A G A T H I S ,
S O L D A T S .

AGATHIS *se jettant au-devant des Soldats ,
& les empêchant de traverser le Théâtre.*

Où courez-vous ? Arrêtez , reconnoissez Aga-
this.

(A R I E T T E . Aux Soldats , qui , pendant ce moment , se
sont rangés en bataille. Il met l'épée à la main).

Soldats , l'Honneur vous rappelle,

Vous , fuir ! Vous trahir les loix !

Suivez un guide fidèle ,

Venez combattre à ma voix.

(Ils sortent).

E U M E N E , *pendant que les Soldats défilent.*

Dieux ! si la voix d'un Père est entendue par
vous , combattez pour lui , & rendez-nous la
victoire.

(Il sort soutenu par deux Soldats).

Fin du second Acte.





A C T E I I I.



SCENE PREMIERE,

CÉPHALIDE, *seule.*

(A R I E T T E.)

DIEU d'amour, pour une âme tendre
N'est-il jamais de vrai bonheur ?
Pardonne aux pleurs que tu me vois répandre :
Si l'Amitié me trouve hélas ! si tendre ;
As-tu moins régné sur mon cœur ?

Tendre Amitié, c'est par toi qu'une Amante
Devroit goûter le repos qui la fuit ;
Et, par-tout la crainte me fuit ,
Et mon effroi me rend presque mourante.

Dieu d'amour, pour, &c.





SCENE II.

CÉPHALIDE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

QUOI, notre aîle droite avoit été mise en fuite, Agathis reparoit dans nos rangs, & l'ennemi est repoussé; tous nos guerriers sont revenus victorieux, nous n'avons plus à craindre, & ma Céphalide se plaint encore!

CÉPHALIDE.

Ah! son bonheur est assuré; & peut-être vais-je perdre le mien pour jamais.

EUPHÉMIE.

Ma fille, si l'Amour vertueux ne donne pas la paix du cœur, qui donc la donnera?

(ARIETTE.)

L'Amour folâtre alors qu'il blesse :
C'est un enfant , ami des jeux ;
Il veut banissant la tristesse ,
Toujours régner sur des heureux.
C'est par ses biens qu'il intéresse.
Pourquoi changer ses ris en pleurs ?
Le plus grand art de la sagesse
Est d'ajouter à ses faveurs,
L'Amour folâtre , &c.

42 LES MARIAGES

Tu le vois combien nos loix sont douces ; même dans la bouche d'une mère ! Allons , sois donc plus tranquille.

CÉPHALIDE.

Je ne le puis. Ma chère Éliane a disparu. La honte qu'elle a subie lui aura rendu la vie odieuse.... Éliane, cruelle amie, tu n'as pensé qu'à ta douleur. Devois-tu oublier la mienne ?

EUPHÉMIE.

Cet événement est encore un secret pour les chefs de nos Guerriers. Cache tes pleurs. L'assemblée générale de la Nation va bientôt paroître.... Je vais au-devant de tes compagnes ; je ne te quitte que pour un instant.

(Elle sort).



SCENE III.

CÉPHALIDE, seule.

NOUVEAU sujet d'alarmes : Juges de la Nation, si vous condamniez Agathis ; & toi, cher Agathis, si pouvant me choisir tu te nommois une autre épouse. Et je serois forcée d'applaudir à ton choix, je ne puis soutenir cette idée..... Mais on vient.... Ah ! renfermons

S A M N I T E S. 43

notre secret ; & , si le sort Pardonne , soyons malheureuse , & non pas coupable.

(*Euphémie rentre à la tête des Samnites & se place , avec elles , sur un des côtés du Théâtre : Eumene , le Général & le Chef des vieillards Samnites paroissent aussi-tôt , suivis des Vieillards qui vont s'asseoir sur le Tribunal des Juges , derrière lequel se placent des Soldats qui tiennent les drapeaux enlevés à l'Ennemi , tandis que d'autres Soldats occupent un des côtés du Théâtre. Eumène se place sur le devant de l'Assemblée , mais cependant au-delà des barrières qui ferment alors l'avant-Scène*).



S C E N E I V.

**CÉPHALIDE, EUPHÉMIE,
SAMNITES, LE CHEF des
Vieillards Samnites, LE GÉNÉRAL,
SOLDATS, VIEILLARDS.**

LE CHEF.

CITOYENS , nous avons parcouru les Fastes de la Nation , & nous avons remarqué avec joie

44 LES MARIAGES

qu'entre ces jeunes Guerriers plusieurs ont déjà fait des actions , qui nous promettent de les voir un jour égaler les plus célèbres de nos Héros ; mais graces aux Dieux & à nos Loix , aucun de vous n'auroit même l'idée d'être récompensé de n'avoir fait que son devoir. Trois Guerriers ont seuls mérité d'être nommés par préférence à tous les autres. Ecoutez ce qu'a fait le premier : Offensé par un des nôtres , loin de chercher à le combattre seul à seul : vos jours , lui a-t-il dit , appartiennent à l'Etat , & sur-tout un jour de bataille ; je ne méritois pas un outrage , mais voici mon défi. Voyons qui de vous ou moi ira enlever , au milieu des rang ennemis , l'étendard même de leur Général ; si je l'enlève , je suis assez vengé. . . . Le défi est accepté , la bataille commence , les deux rivaux s'élancent. Au milieu de la mêlée , le Guerrier que nous avons à récompenser , voit son rival prêt à périr : il vole à son secours , poignarde l'ennemi qui levoit le fer sur lui , l'embrasse & court enlever l'étendard du Général ennemi. Ce Guerrier , c'est Parmenon Qu'il s'avance.

(*Tous les Instrumens Militaires forment une Fanfare , pendant laquelle Parmenon s'avance au milieu du Cirque*).



S C È N E V.

PARMENON, CÉPHALIDE,
EUPHÉMIE, SAMNITES,
LE CHEF des Vieillards Samnites,
LE GÉNÉRAL, SOLDATS,
VIEILLARDS.

LE C H E F.

PARMENON, voici l'instant enfin, où la Patrie va vous récompenser d'une manière digne d'elle & de vous.... & je dois hâter ce moment si cher..... Citoyens, un second Guerrier eût disputé à Parmenon l'honneur du premier choix. L'aile droite de notre armée étoit victorieuse, en suivant le Général lui-même. Un Romain se fait jour dans nos rangs, profite du moment où il se détourne pour donner quelques ordres, & va le percer de son javelot. Un Guerrier Samnite le voit, se précipite au-devant du coup... Il périssoit si les Dieux n'avoient permis que le fer du Javelot se fût rompu sur sa cotte-d'armes. Instruit de cette action, j'ai déjà fait proclamer que celui qu'elle rendoit si digne de notre admiration, eût à se nommer; mes recherches ont été

46 LES MARIAGES

inutiles. Sans doute, il aura péri avant la fin du combat : mais dès demain nous nous occuperons de savoir quel est son nom, & notre reconnoissance consacrerà sa mémoire. Il ne nous reste plus qu'un guerrier à nommer. Coupable & vertueux, tout ensemble, il peut tout espérer, & tout craindre.... C'est Agathis.... Qu'il s'avance.

(*Agathis s'avance dans le Cirque. Céphalide tombe dans les bras d'Euphémie, qui paroît l'aider à cacher son trouble ; Pantomime très-nécessaire, en ce moment*).



SCÈNE VI.

AGATHIS, CÉPHALIDE,
EUPHÉMIE, SAMNITES,
LE CHEF des Vieillards Samnites,
LE GÉNÉRAL, PARMENON,
SOLDATS, VIEILLARDS.

LE CHEF.

Vous allez proclamer auquel des Guerriers vous décernez l'honneur du premier choix. Agathis nous a rendu la victoire : mais devoit-il quitter son poste ? Il exposoit la République en la sacrifiant, & l'Ennemi n'a que trop dû profiter

de la faute. Mais je n'ose prononcer sur son sort ,
& c'est à vous à le juger.

E U M E N E.

Ah, laissez-moi vous détailler tout : si l'effort ,
qui coûte le plus à la Nature est aussi le plus
vertueux , écoutez-moi avant de prononcer. Eh !
quel autre père doit défendre les droits de son
fils ?

L E C H E F.

C'est moi, oui moi , qui les défendrai : allez
j'ai fait parler la Loi : il est temps que la nature
triomphe.... Oui , Citoyens , Agathis oubliat
l'Etat pour son père , mais son père alloit périr.
Il tombe au milieu de la mêlée : Agathis s'ouvre
un passage , l'enlève dans ses bras ; & bientôt ,
oubliant son père pour la patrie , il retourne au
combat , & notre vengeance est assurée.... Vou-
driez-vous condamner à la douleur ce Vieillard ,
qui combattit lui-même pour vous si souvent ?
Voudriez-vous couvrir d'opprobre la vieillesse ,
& qu'il dise en descendant au tombeau : mon
fils seroit heureux , s'il m'avoit moins aimé ?
Interrogez vos cœurs , & voyez qui de vous , dans
un pareil moment , refuseroit d'être ou père aussi
heureux ou fils aussi sensible.

48 LES MARIAGES

LE CHŒUR.

Agathis , Agathis !
De ses vertus qu'il ait le prix.

AGATHIS.

Sages Vieillards , vous jugez quel sentiment pénètre en cet instant mon âme. Qu'il me seroit doux de n'avoir plus de rivaux à craindre ! Mais si la générosité seule doit mériter le prix en ce moment , ce n'est point à moi qu'il est dû.

LE CHEF.

Expliquez-vous.

AGATHIS.

Parménon en exposant sa vie , pour sauver les jours de celui qui l'avoit offensé , ne pouvoit avoir d'autre récompense à espérer que l'Honneur lui-même. Pour moi , j'aime. L'Amour a guidé mon courage autant que le devoir. Dans les bras d'une épouse vertueuse , je me reprocherois d'avoir pu usurper un triomphe que je ne méritois pas. Que Parménon prononce , & que son cœur jugé entre lui & moi.

PARMENON.

Gardez-vous de l'en croire : trop de sensibilité le rend injuste. Combattre pour la gloire , combattre pour l'amour , n'est-ce pas également travailler pour son propre bonheur ? Un seul mot va

tout

tout décider. Quand même ce que j'ai fait paroîtroit plus généreux , Agathis , l'aveu même que votre vertu vient de s'imposer, vous élève au-dessus de moi : je n'en aurois pas été capable ; je vous cède le prix.

L E C H E F.

Ce nouveau trait augmente l'embarras du choix. Mais, pourquoi retarder leur bonheur ? Tous deux méritent également l'honneur de choisir. Sans doute leur cœur a déjà nommé mille fois l'objet de ses vœux. Qu'il leur soit permis de se dire l'un à l'autre, en secret, ce nom si cher. S'ils aiment chacun un objet différent, chacun obtiendra son épouse : s'ils sont rivaux, la loi du sort en décidera. Eh ! quelle Fille Samnite ne se fera pas un bonheur d'être unie à celui de ces deux Guerriers contre lequel le sort prononcera ?

E U M E N E.

O mon fils, & vous, son digne ami ; allez hors de cette enceinte, vous confier votre secret l'un à l'autre ; & puisse l'amour ne point coûter de larmes à l'amitié.

(Il conduit Agathis & Parmenon jusqu'aux barrières du Cirque, les presse dans ses bras, & va reprendre sa place.)

D

50 LES MARIAGES

D U O.

A G A T H I S.

Ami, quel moment, quel destin !

P A R M E N O N.

Quel trouble a passé dans mon sein !

A G A T H I S.

Amitié sainte,

Quel danger pour toi !

P A R M E N O N.

J'ai la même crainte :

Mais rassure - moi.

A G A T H I S.

Si d'une même chaîne

Mon cœur étoit lié,

Faudra-t-il que la haine

Succède à l'amitié ?

P A R M E N O N.

D'une première chaîne

Mon cœur étoit lié :

L'amour peut-il en haine

Changer notre amitié ?

T O U S D E U X.

Que par elle,

Que par ses nœuds,

L'ami fidèle

Console l'amant malheureux.

SAMNITES.

51

AGATHIS *après un long silence.*

... L'objet que j'aime ,
Est la grace & la beauté même.

PARMENON.

Telle est aussi celle que j'aime ,
C'est la grace & la beauté même.

AGATHIS.

Heureux , ah , trop heureux ,
Si mon cœur la possède !

PARMENON.

Mais quel destin affreux ,
S'il faut que je la cède !

AGATHIS.

Qui jamais la remplacera ?

PARMENON.

Qui jamais me consolera ?
Éliac , sans toi . . .

AGATHIS.

Quel nom viens-je d'entendre !
Ce n'est point Céphalide à qui ton cœur se rend ?

PARMENON.

Non , non , c'est Éliac.

AGATHIS.

O fortuné moment !
Bonheur que je n'osois attendre.

D 2

52 LES MARIAGES

Ensemble.

Jour à jamais cher à nos vœux !
O Ciel !... Quelles chaînes plus belles !
Toujours on nous verra tous deux
Amis fidèles ,
Amans heureux.

A G A T H I S.

Annonçons notre choix. Augustes Vieillards ,
Éliane est celle que Parmenon a choisie. Céphalide est l'objet de mes vœux.

L E C H E F.

Agathis , l'Etat vous donne Céphalide. Et vous , Parmenon....

P A R M E N O N.

Ah ! depuis l'instant où la victoire & l'amour nous ont ramenés dans ces lieux , mes yeux cherchent Éliane , & ne l'ont point encore aperçue. ... Où donc peut-elle être ?

E U P H É M I E.

Jeune héros , quand ma fille jouit d'une gloire suprême , quand votre ami goûte un bonheur si pur , il m'est bien cruel d'avoir un malheur affreux à vous annoncer.

P A R M E N O N.

Achevez.

E U P H É M I E.

La fière Éliane s'étoit permis de condamner les loix , d'improver en présence de toutes ses compagnes , la plus auguste des institutions ; & comment excuser une faute?....

(Ici un Guerrier entre tout armé , il jette son Casque , & se fait reconnoître pour Éliane.)



S C E N E V I I.

É L I A N E , les Précédens.

É L I A N E.

E L L E est réparée : du moins , j'ose le croire,

P A R M E N O N ,

Me trompè-je ? Éliane !

É L I A N E.

L'amour m'avoit fait commettre une faute ; l'amour l'a expiée. En prétendant défendre contre la loi les droits de mon cœur , j'avois perdu celui d'être choisie par ce que j'aime ; la gloire seule pouvoit m'en rapprocher.... Le combat se donnoit : cette armure a fervi mon courage.

14 LES MARIAGES

LE GÉNÉRAL.

Qu'entends-je ? Quoi, c'est à vous, Éliane ;
c'est à vous que je dois la vie ?

ÉLIANE.

Quel danger m'eût arrêtée ?

(ARISTTE.)

Les traits qui volent sur ma tête,
Les cris affreux, le feu, la mort,
Tout m'encourage, & rien n'arrête
Et ma valeur, & mon transport.

L'honneur me dit : qu'as-tu fait de ta gloire ?
L'amour me crie : ils sont heureux sans toi,...

Sans moi !...

Je trouverai la mort, ou la victoire ;
Honneur, Amour, triomphez avec moi.

LE CHEF.

Votre faute ne fut qu'une erreur passagère :
votre vertu est un sentiment durable.... Un
Héros vous méritoit comme vous méritiez d'être
à lui. Quel jour pour la Patrie, dont le bon-
heur est assuré ; pour des Amans qui seront les
plus fidèles des Époux ; pour cette Jeunesse en-
fin, dont le premier bien est de recevoir des
leçons si frappantes ! Euphémie, voilà le prix
de vos soins : Céphalide, voilà celui de vos

SAMNITES. 55

vertus; & vous, Éliane, celui de votre courage.

EUMENE.

Dieux, vous savez si jamais dans les combats, j'ai pu craindre la mort; mais prolongez mes jours. La plus douce récompense des travaux d'un Vieillard est de jouir du spectacle des vertus de ses enfans.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que de plaisirs ! quel plus beau jour.
Aimons, triomphons tour-à-tour :
Quel prix la victoire nous donne :
Quand la Beauté nous couronne,
La gloire applaudit à l'Amour.

CÉPHALIDE, ÉLIANE.

Vous qui voyez un cœur éclore,
Mères, qu'Amour fit pour charmer,
Guidez ses feux à leur aurore :
Ne défendez jamais d'aimer.
De la vertu la flamme pure
D'un autre feu doit se nourrir :
Qu'Amour s'unisse à la Nature,
Tout est devoir, tout est plaisir.

56 LES MARIAGES SAMNITES.

AGATHIS, PARMENON.

Objet chéri de notre hommage ,
Sexe charmant , réglez sur nous :
Nos arts , nos loix , sont votre ouvrage ;
Talens , vertus , tout naît par vous.
Du monde entier formez la chaîne :
C'est commander , que vous servir ;
Quand on a la Beauté pour Reine ,
Tout est devoir , tout est plaisir.

L E C H Œ U R.

Objet chéri de notre hommage ,
Sexe charmant , &c. &c. &c.

F I N.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques,
vis-à-vis l'Eglise des Mathurins.

Poësson de La Chabeaussière,
= Ange Étienne Xavier

LES M A R I S

C O R R I G É S ,

C O M É D I E ,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

*Représentée , pour la première fois , par les
Comédiens ITALIENS ordinaires du Roi,
le Mardi 7 Août 1781.*

Prix , 1 liv. 10 sols.



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE , Libraire ,
rue Saint-Jacques , au Temple du Goût.

M. D C C . L X X X I ,



A SON ALTESSE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
DE MARSAN.

MON PRINCE,

*LA bonté avec laquelle vous aviez
accueilli la lecture de mon Ouvrage ,
m'avait presque garanti son succès :
les suffrages qu'il vient d'obtenir, me
flattent d'autant plus qu'ils confirment le
vôtre , & qu'ils me procurent l'occasion*

A 2

¶

*de vous offrir les prémices d'un talent
avoué. Puissé-je toute ma vie , par de
nouveaux efforts , mériter la protection
que vous daignez m'accorder , ainsi
que toute votre respectable Famille.*

*Je suis , avec la reconnaissance
la plus respectueuse ,*

MON PRINCE,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur ,

DE LA CHABEAUSSIÈRE.



P R É F A C E.

L'UN des meilleurs Auteurs comiques de notre siècle , qui s'est donné la peine de recueillir & d'analyser , dans un Ouvrage estimable , tous les préceptes de l'art de la Comédie , qu'il a lui-même mis en pratique avec succès , M. Cailhava , recommande sur-tout aux Jeunes Gens de ne jamais rougir de leurs imitations. Pénétré comme lui de ce principe d'honnêteté & de bonne-foi , sur lequel les véritables Gens de Lettres ne doivent pas même être suspects de balancer un moment , je ne craindrai point de déterrer les sources dans lesquelles j'ai puisé ma Comédie , & je préviendrai à cet égard toute espèce de reproche , en les indiquant moi-même. L'indulgence avec laquelle le Public vient d'accueillir ce faible essai , me fait encore une loi plus positive d'avouer mes larcins , & de rendre une partie de la gloire du triomphe à mes Coopérateurs.

Personne n'ignore que la carrière de la Littérature , qui séduit le plus les Jeunes Gens au premier abord , c'est , sans contredit , celle du Théâtre ; les écueils en sont toujours cachés sous une infinité d'illusions. Peut-être n'est-il personne , qui , en sortant du Spectacle , ne se soit senti la tête échauffée du desir de coudre bien ou mal des scènes de Comédie : la verve s'allume par le travail ; l'impatience d'arriver au but , précipite les idées sur le papier ; la plume obéit à la fougue de l'imagination ; & le nouveau chef-d'œuvre que son Auteur est si enthousiasmé d'avoir fait éclore , ne

paraît à l'œil froid de la réflexion, qu'un chaos informe de réminiscences & de verbiages. Si quelques-unes de ces productions vagues & indéterminées décèlent quelquefois le germe du talent, l'amour-propre l'étouffe à son berceau, & l'Ecolier rampant encore dans la poussière du Collège, qui bégaye à peine les premières leçons de son Art, se croit en droit d'en tracer les préceptes, & de régenter ses Maîtres. Mais le vrai talent est toujours animé par le desir de s'instruire lui-même avant d'instruire les autres : il parcourt la carrière avant d'en fixer les limites ; il en redoute les écueils multipliés ; il apprend à les éviter, tire parti de ses propres fautes, questionne ses Juges avec modestie, & mérite enfin par son émulation infatigable, l'honneur de s'asseoir à côté des Athlètes qui se sont illustrés avant lui.

De tous les Arts, l'Art Dramatique est, sans contredit, celui qui réunit le plus de difficultés, & qui, par conséquent, exige l'étude la plus profonde & le travail le plus obstiné. On ne saurait trop recommander à ceux qui s'y croient appelés, de bien consulter leurs forces, parce que les succès y sont tardifs & les chûtes précoces ; que les dégoûts y accompagnent même bien souvent les plus légers triomphes, & que la plupart de nos meilleurs modèles en ont été découragés (1). Si nous trouvons dans notre âme assez d'énergie

(1) Je crois que Messieurs Palissot, Barthe & Cailhava, sont à-peu-près ce que nous avons de plus précieux en ce genre ; tous les trois ont renoncé à l'honneur des représentations qu'on leur a fait acheter, & se sont généreusement déterminés à ne travailler que pour la postérité.

pour nous consoler comme eux de nos disgrâces dans le sein de l'étude ; si nous nous sentons maîtrisés par l'impulsion du génie , osons alors braver tous les obstacles ; dérobons nos Neveux ; pénétrons-nous de l'idée, que la postérité nous vengera , par son admiration désintéressée , des cris impuissans de la sottise ennemie de tous succès. Mais je tombe moi-même dans le défaut que je reprochais à mes jeunes Confrères ; je quitte bien vite le style Oratoire , pour me souvenir que c'est en ce moment une Préface que j'écris , & qu'une Préface n'est pas ordinairement faite pour trouver beaucoup de Lecteurs. Toutes les réflexions qu'une étude de dix ans m'a fait faire sur l'Art de la Comédie , cet Art d'autant plus difficile que tout le monde se croit à portée de le juger , je les réserve pour un Ouvrage plus important que je demande au Public la permission de lui présenter , quand je le croirai plus digne de son attention (1). Je reviens aux *Maris corrigés*.

Cette Pièce , l'une des dernières que j'aie composées , par une suite de circonstances assez inutiles

(1) Je crois à propos de prévenir un soupçon que cet avertissement pourrait faire naître. L'Ouvrage que j'annonce n'aura absolument aucune ressemblance avec celui de M. Calhava , que je ne suis pas assez téméraire pour prétendre refaire. Nous n'aurons de rapport que par les principes , sur beaucoup desquels il me paroît impossible de n'être pas de son avis. S'ils s'en trouve quelques-uns à l'égard desquels j'aie le malheur de n'en pas être , je me propose de les discuter avec lui ; & quand je serais dans l'erreur , ce sera toujours un moyen d'être utile à notre Art , que de lui donner l'occasion de m'éclairer ; parce que , comme dit Montagne : *Du choc de deux opinions jaillit souvent la vérité.*

A ▲

à détailler, se trouve la première qui voit le jour, & sur un Théâtre auquel elle n'avait pas été primitivement destinée. Le détail de son historique fournirait peut-être quelques Anecdotes amusantes, mais déplacées pour le moment. J'ai promis de décélér mes imitations, & c'est le point seul dont je vais m'occuper.

En lisant *les Fausses Infidélités* de M. Barthe, & toutes les disputes littéraires qui s'élevèrent alors, pour savoir si l'Auteur avait puisé ou non son sujet dans la Pièce Anglaise, intitulée : *les Commères de Windsor*, je trouvai plus court & plus simple de m'en rapporter à mon propre jugement, persuadé que la critique, pour assouvir sa faim dévorante, cherche tous les moyens de disputer à un Auteur la gloire de son triomphe. Cette confrontation ne diminua rien de l'estime que les talens de M. Barthe m'avaient inspirée ; mais j'avoue que je regrettai en même tems que le charme séduisant de son style n'eût pas été employé à un sujet plus moral que le sien, & que la Pièce Anglaise, toute informe qu'elle m'a paru, semblait cependant indiquer. La précipitation avec laquelle ma tête s'échauffa, me fit abandonner plusieurs autres Ouvrages, pour me livrer entièrement au projet de réunir dans une Comédie, une intrigue de société, comme celle *des Fausses Infidélités*, avec une moralité sensible. Mon plan fut dressé en conséquence. Je tâchai de me pénétrer du ton que j'avais admiré dans l'Ouvrage de M. Barthe, & d'introduire des caractères contrastans avec des situations comiques. Ma Pièce était presque entièrement terminée, quand le hasard me fit tomber sous la main un Roman de M. Réus

de la Bretonne, intitulé : *la Femme considérée dans les trois États* ; & je ne fus pas médiocrement surpris d'y rencontrer des situations très-analogues à celles que j'avais imaginées moi-même ; & puisque le hasard nous avait fait déjà rencontrer dans quelques détails , je ne fis aucune difficulté de me saisir de ceux que je crus pouvoir faire quadrer avec mon plan.

Je laisse aux Lecteurs qui auront connaissance de ce Roman , à décider si j'ai servilement imité mon modèle ; si j'ai oublié de l'embellir par le charme de la versification , & si j'ai mal fait de changer totalement le ton & les manières de mes Personnages que je n'ai pas cru devoir laisser dans la classe où l'Auteur s'est amusé à placer les siens. Je croyais enfin avoir achevé la tâche que je m'étais imposée ; l'Ouvrage obtenait déjà dans les Sociétés un de ces succès si faciles , mais si peu solides , que donnent les lectures particulières , quand M. Sédaine s'avisa de donner à l'Opéra-Comique *le Conte des Rémois*, sous le nom des *Femmes vengées*. Ce fut avec quelque dépit que j'y retrouvai le canevas de ma scène du Cabinet ; & j'avoue , à ma honte , que celle des *Femmes vengées* fournit un comique de situation plus vrai , plus soutenu que la mienne , grâce à l'invention assez heureuse (1) du triple Théâtre , & de l'at-

(1) Si nos Théâtres étaient poussés au point de perfection dont ils sont susceptibles , cette division de scènes pourrait , à ce que j'imagine , fournir des réformations heureuses dans l'Art Dramatique. Les Anciens avaient déjà tiré parti de cette idée , que la grandeur de leurs Théâtres facilitait extrêmement. J'en parlerai dans l'Ouvrage mentionné ci-dessus.

tention avec laquelle l'Auteur a placé ses Personnages dans la classe bourgeoise, dont les ridicules sont toujours plus saillans, & moins coloriés du vernis de l'usage du monde, par conséquent plus faciles à manier.

Malgré ce nouvel obstacle (1), je ne me rebutai pas encore, & quelques Littérateurs, du suffrage desquels je me glorifie, me complimentèrent du tour d'adresse avec lequel j'avais fait servir le rapport des deux scènes, à renforcer le comique de la situation. Enfin, je crus devoir confier mon Ouvrage, si souvent balotté, à quelques Personnes de mérite, qui desiraient le représenter sur un Théâtre particulier, & j'eus la satisfaction de l'y voir applaudir par une assemblée de Spectateurs que j'avais choisis, pour juger, par l'effet qu'elle ferait sur eux, de celui qu'elle devait faire en public. Le privilège qu'on venait d'accorder à Messieurs les Comédiens Italiens, me fit espérer qu'ils allaient remplir le vœu de la Nation & des Gens de Lettres pour une seconde Troupe Française, & je m'empressai de leur confier mon Ouvrage. Je n'ai point à me plaindre de cette confiance. Leur zèle mérite les plus grands éloges, & j'ose leur prédire que s'ils veulent encore

(1) Une Actrice de la Comédie Française qui avait entre les mains mon Manuscrit en 1774, pourrait à cet égard me rendre justice. Mais comme, ..., elle ne me l'a remis qu'en 1778, en me disant, qu'elle en avait déjà lu les deux premiers Actes, j'ai tout lieu de présumer qu'elle ignore peut-être en ce moment jusqu'au titre de la Pièce. Je lui en fais d'autant plus de gré, que cette même Pièce est maintenant bien différente de ce qu'elle était alors.

faire de nouveaux efforts pour coopérer tous ensemble & sans division de partis, au bien de la machine générale, ils trouveront, dans les applaudissemens publics, la récompense des soins qu'ils se donnent pour les mériter.

Il ne me reste plus qu'à me disculper de deux reproches qu'on m'a faits, & qui paraîtraient fondés au premier coup-d'œil, à ceux qui, toujours lestes à juger en un instant le travail de six mois de réflexions, saisissent avec une sagacité, j'ose dire, minutieuse, les apparences de similitude que présente un Ouvrage quelconque. Cette manière superficielle de juger, si commune dans notre siècle, & qui part de l'ambition que tous nos Jeunes Gens ont aujourd'hui de paraître versés dans la connaissance du Théâtre, est peut-être capable d'accélérer encore la ruine d'un Art, que tant d'obstacles menacent déjà d'une décadence prochaine.

Le premier de ces reproches, c'est celui d'avoir fervilement imité le style *des Fausses Infidélités*. J'ose me flatter que mes Lecteurs, prévenus du point dont je suis parti pour composer cette Pièce, ne me blâmeront pas avec sévérité d'avoir cherché à copier le style qui m'a toujours paru & me paraît encore le mieux fait pour servir de modèle, & cette critique me servirait de trophée, si je croyais avoir réussi. Je me flatte encore qu'un examen plus approfondi fera voir des différences totales dans mes caractères que j'ai tâché d'opposer sans contraste (1). Je crois pouvoir espérer que la gaîté

(1) Cette assertion paraîtra peut-être singulière à ceux qui se croient en droit de penser que les contrastes sont absolument une des règles de l'Art Dramatique. Cette opinion

vive & l'espièglerie de *Cloris* paraîtront plus soutenues que celles de la *Dorimène des Fausses Infidélités* ; que la tendre & douce sensibilité de ma *Dorimène* paraîtra plus intéressante que celle d'*Angélique* : que le persifleur & insouciant *Germival* ne ressemble point du tout au méthodique & froid *Valsain*, & que la jalousie & le retour de *Versueil* plus motivés, doivent le rendre plus foncièrement intéressant que *Dormilly*. Quant aux situations, il suffit de comparer les deux Pièces pour s'appercevoir combien elles diffèrent, à l'exception de la scène de la double confidence que le sujet entraînait nécessairement, & sur laquelle il est aisé de voir que j'ai glissé, pour ne pas soutenir le conflit. Je crois enfin, peut-être par une suite d'aveuglement paternel, mériter qu'on me sache quelque gré d'avoir, sur une intrigue de société aussi légère, fait trois Actes assez gradués pour que le comique du second n'écrasât point l'intérêt du troisième, & que celui-ci, sortant de la situation même, ramenât naturellement le premier, sans faire comme nos Dramaturges forcenés, qui, toujours hors de nature, mêlent continuellement, comme disoit Scarron assez plaisamment, de la crème à de la moutarde.

Le second reproche, est celui d'avoir copié la scène du *Préjugé à la mode*. Une imputation aussi vague ne mérite, je crois, de justification, que

me paraît d'autant moins fondée, que des Caractères contrastans divisent nécessairement l'intérêt, ou que l'un écrase l'autre. Molière ne faisait contraster ses Caractères qu'avec les situations, & jamais entre eux. Voyez ce qu'en dit M. de Cailhava.

quand on aura pris la peine de la motiver. Il est aisé de voir que les deux scènes ont une exposition, un motif, des détails & un dénouement tous différens; & ce sont-là, je crois, toutes les parties qui composent la charpente d'une scène. Sur quoi donc établirait-on leur ressemblance? Sur le masque qui se trouve dans l'une comme dans l'autre, & sur l'entretien qu'un Mari & une Femme ont ensemble? Ceux qui tireraient leur parallèle d'une raison aussi stérile, ressembleraient à ce Villageois, qui, ayant servi un Avocat, & l'ayant vu en robe & en rabat, voulait reconnaître son Maître dans tous les portraits d'Avocats, qu'on avait peints sous le même costume.

Je ne prétends pas néanmoins, par cette défense, faire ici l'apologie de ma Pièce. J'ai la tête trop remplie des beautés de mes Modèles anciens & modernes; j'ai trop de connaissances théoriques sur l'Art sublime de la Comédie, pour ne pas appercevoir dans mon Ouvrage une infinité de taches. Je fais très-bien que ces faibles essais ne méritent d'encouragemens que lorsque leurs Auteurs, pénétrés de leur faiblesse, les regardent seulement comme le premier échelon de cette échelle presque incommensurable, qui conduit à l'immortalité. Je ne trouve dans mon succès qu'un avertissement de faire mieux. Loin de m'enorgueillir de ce triomphe, j'en demande pardon à l'Art Dramatique, & je vais tâcher de mériter l'indulgence avec laquelle le Public a daigné me traiter aujourd'hui.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

GERMIVAL.

M. Clairval.

VERSEUIL.

M. Michu.

SELMOUR.

M. Raymond.

CLORIS, *Épouse de Germival.* *M^{me} Verteuil.*

DORIMÈNE, *Épouse de*

Verseuil.

M^{lle} Pitrot.

EULALIE, *Épouse de Selmour,*

déguisée dans les deux premiers

Actes sous le nom de VERNICOUR. M^{me} Julien.

UNE SOUBRETTE, { *Personnages muets.*

UN VALET,

*La Scène est dans l'Appartement des deux Belles-
Sœurs.*



LES MARI S

CORRIGÉS,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

EULALIE, *déguisée en Cavalier*, CLORIS.

EULALIE.

EH ! bien, chère Cloris , nous arrivons chez toi ;
Sous ce déguisement que feras-tu de moi ?
Tu peux enfin m'instruire.

CLORIS.

Oui , ma chère Eulalie ;
Mon dessein à tes yeux a l'air d'une folie ;
Mais j'ai compté sur toi ; seconde mon projet.

EULALIE.

Quel qu'il soit, je m'y prête, & sans aucun regret.

CLORIS.

Tu me connais assez pour n'avoir rien à craindre.
 En deux mots, le voici : nous avons à nous plaindre
 Et Dorimène & moi du zèle conjugal.
 Mon but est d'intriguer Verseuil & Germival.
 Sous ce déguisement ta présence assidue ;
 Doit de nos inconstans fixer sur nous la vue :
 Je prétens qu'on te croie un Amant écouté ;
 Moi depuis quinze jours j'agis de mon côté,
 Mon air indifférent les pique & les réveille.
 Ce plan, jusqu'à présent réussit à merveille,
 Et je suis parvenue à nous faire observer ;
 Un dernier coup de force & je puis tout sauver
 Si leur cœur une fois s'ouvre à la jalousie,
 Toute ressource encor n'est pas anéantie ;
 Mais il faut allarmer leur esprit inconstant,
 Les forcer à rougir de leur égarement :
 Par un même moyen guérir l'un, punir l'autre ;
 Et sur ce sexe altier venger l'honneur du nôtre.
 Ainsi seconde-moi.

EULALIE.

J'ai peine à concevoir

Que ton frère ait sitôt oublié son devoir
 Pour une femme aimable, honnête, intéressante ;
 Tendre sans exigence, affable, prévenante ;
 Réunissant vertus, graces, talens, beauté,
 Un trésor, en un mot, qui, par sa rareté,
 Mériterait un cœur qui sut s'en rendre digne.

CLORIS.

Oui : tromper Dorimène est une erreur insigne ;

Que

Que l'on me quitte, moi, cela m'étonne moins :
 Si Germival pour moi n'a plus les mêmes soins ,
 J'ai pu le mériter ; espiègle, inconséquente ,
 Brusque même par fois ; plus Epouse qu'Amante ;
 J'ai pu par ma folie & ma vivacité
 Avoir fourni prétexte à sa légèreté.
 Mon éducation fut extraordinaire :
 Au lieu de me borner au seul talent de plaire ;
 Par esprit de système un vieil oncle entêté ,
 M'inspirant de bonne heure une noble fierté ,
 Voulut m'accoutumer aux mâles exercices.
 Tu fais qu'il réussit, que j'en fis mes délices ,
 Et qu'oubliant ainsi mon sexe pour le sien ,
 Je dois avoir perdu des agrémens du mien ;
 Mais mon cœur me restait & l'Amour fut mon maître.
 Germival fut charmé de ma manière d'être :
 Ma singularité le piqua comme Amant ,
 Notre hymen fit bientôt cesser l'enchantement ;
 Moins nouvelle à ses yeux je me vis moins aimée.
 Telle est du cœur humain la marche accoutumée ,
 Par le droit d'être heureux on en perd le plaisir ,
 Et la possession est la mort du desir.

EULALIE.

Tu me fais de l'hymen une image effrayante.
 Selmour prendra-t-il donc cette humeur inconstante ?
 Mon cœur & tes conseils m'ont soumise à ses loix ,
 Et j'aimerai toujours l'époux que je te dois ;
 Quel sort ferait le mien s'il devenait volage !

CLORIS.

Je réponds de Selmour. Aimable autant que sage ;
 Philosophe sensible , il joint à son printemps
 Les grâces de son âge & les mœurs du vieux tems.

18 *LES MARIS CORRIGÉS.*

Ne crains rien , & promets de servir ma vengeance ;
 Tu ne peux la blâmer. Que de femmes en France ,
 Qui , dans un cas pareil , n'en feraient pas un jeu !

E U L A L I E.

Je le crois.

C L O R I S.

Il faut donc les tourmenter un peu.
 Puis-je le bras croisés , comme fait Dorimène ,
 Dévorer mes chagrins & concentrer ma peine ?
 Je suis femme , & n'ai pas le scrupule insensé
 De bénir mon arrêt qu'un homme a prononcé.

E U L A L I E.

Ton aimable gaité pare encor ta sagesse.
 Quand on connaît ton cœur & sa délicatesse ,
 On peut en assurance écouter tes avis.
 Je ne me repens point de les avoir suivis.
 De mon rôle j'aurai l'audace nécessaire ;
 L'habit seul m'apprendra l'art de me contrefaire ;
 Dorimène sans doute en est instruite de tout.

C L O R I S.

Pas tout-à-fait : la ruse est si peu de son goût !
 J'ai pourtant prévenu ton aimable cousine ;
 Mais ignorant encor l'Amant qu'on lui destine ,
 Sa vertu se révolte au seul nom de l'amour :
 Et ne voulant jamais accorder de retour ,
 Elle craint qu'un Amant ne s'enflamme pour elle ;
 Je vais en m'amusant terminer la querelle :
 Elle ne t'attend pas : cache-toi : je l'entends ,
 Je te ferai sortir quand il en sera tems.
 Je veux me préparer une scène plaisante :
 La retraite est commode , & vraiment excellente.

(Elle la fait entrer dans un Cabinet.)

SCÈNE II.

DORIMÈNE, CLORIS.

DORIMÈNE.

AH ! ma chère Cloris , ton absence aujourd'hui
Semblait avoir encor redoublé mon ennui ;
Tu peux seule adoucir les chagrins de ma vie.

CLORIS.

Je ne souffrais pas moins de quitter mon amie ;
Mais nos projets de Bal m'en faisaient une loi.

DORIMÈNE.

J'avais cru voir quelqu'un qui rentrait après toi.
Verfeuil. . .

CLORIS.

Toujours Verfeuil ! voilà ce qui t'occupe ?

DORIMÈNE.

Oui , ma chère Cloris , toujours.

CLORIS.

C'est être dupe :

Ce sexe , en vérité , ne mérita jamais
Qu'on témoignât pour lui de si profonds regrets.

DORIMÈNE.

Mon cœur dit le contraire & dément ton langage.
Je n'ai plus de repos depuis qu'il est volage ;
Ces sentimens seront immortels dans mon cœur :
Je voudrais qu'à moi seule il dût tout son bonheur ;

B a

no **LES MARIS CORRIGÉS,**

Et s'il est malheureux , j'en serai plus à plaindre.
Hélas ! que devant lui j'ai peine à me contraindre !
En vain de la froideur j'affecte le maintien ;
Mon cœur est toujours prêt à voler vers le sien.
J'avais tant de plaisir à régner sur son âme !
Qu'ai-je fait ? Et quels sont mes torts ?

CLORIS.

D'être sa femme.

DORIMENE.

Un préjugé doit-il détruire le bonheur ?
Pour moi , tout l'univers existait dans son cœur.
Je suis peut-être , hélas ! la cause de sa fuite :
Involontairement je me suis mal conduite ;
Ah ! si je le croyais ! S'il était un moyen... :
Sois mon guide , Cloris , je n'épargnerai rien.

CLORIS.

Quel est donc l'homme assez ennemi de lui-même
Pour oser renoncer à la faveur suprême
D'adorer mon amie & d'en être chéri ?
Oui , pour te négliger il faut être , ... un mari.
Ce mot-là seul dit tout , j'apprends à les connaître ;
Ils ne seraient pourtant que ce qu'ils doivent être ,
Si nous avions pu suivre un chemin différent ;
L'homme sûr d'être aimé , devient indifférent.
Un peu moins d'abandon , un peu plus de réserve ,
L'amour-propre se pique , & l'Amant se conserve.
Il n'aime jamais plus que quand on l'aime moins :
C'est alors qu'il redouble & d'efforts & de soins ;
Mais les nôtres , sur nous , ont trop vu leur empire.

DORIMENE.

Faut-il nous en puiser ?

COMÉDIE.

21

CLORIS.

Je saurai les réduire ;
Il en est encor tems ; je t'ai dit le moyen ,
C'est de les tourmenter.

DORIMENE.

Mais y songes-tu bien ?

CLORIS.

Oui , tout est préparé ; je fais quelqu'un d'honnête
Dont tes charmes vainqueurs t'assurent la conquête ;
Qui brûle du desir de te faire sa Cour ;
Il pourrait nous servir.

DORIMENE.

Non , Cloris , son amour
Est un motif de plus pour lui fermer ma porte.

CLORIS.

C'est un être charmant , plein d'esprit.

DORIMENE.

Que m'importe.

CLORIS.

Il met entre mes mains ses plus chers intérêts ,
Et j'ai promis chez toi de lui trouver accès
Pour soulager un peu l'ennui qui le tourmente.

DORIMENE.

Tu te divertis.

CLORIS.

Non : je suis sa confidente ;
Et par un examen bien sûr & bien complet ;
J'ai cru trouver en lui l'Amant qu'il te fallait.
De te voir un moment accorde-lui la grace.

B 2

22 *L'ES MARIS CORRIGÉS.*

DORIMENE.

En vérité , Cloris , ta gaité m'embarrasse.
Si je connaissais moins ta sagesse & ton cœur ,
Je craindrais....

CLORIS.

Tes soupçons me font beaucoup d'honneur ;
Mais je te passe tout si tu veux me permettre
D'amener mon ami , car j'ai su lui promettre....

DORIMENE.

Comme société....

CLORIS.

Tout comme il te plaira ,
Vous vous arrangerez.

DORIMENE.

Hé bien , quand il viendra....

CLORIS.

Il est ici.

DORIMENE.

Comment ?...

CLORIS.

Que devais-je donc faire ?

L'objet de sa visite aurait pu te déplaire ,
Il fallait ton aveu pour te le présenter :
Afin d'avoir le tems de le solliciter ,
Je l'ai fait cacher....

DORIMENE.

Quoi ! Cloris , quelle imprudence !
Il nous écoute donc ? Et que veux-tu qu'il pense ?

CLORIS.

Ton dernier mot enfin ?

DORIMENE.

Il faut le recevoir.

Ce mystère. . .

CLORIS.

Il suffit ; mais j'ai dû tout prévoir.

SCENE III.

DORIMENE, *seule.*

Pour fuir un accident, je tombais dans un autre ;
 Juste Ciel ! quelle peine aurait été la nôtre
 Si Verfeuil fût rentré , l'ingrat eût soupçonné. . .

SCENE IV.

CLORIS, DORIMENE, EULALIE.

CLORIS, *annonçant.*

Monsieur de Vernicour.

EULALIE, *s'approchant d'un air de timidité.*

Ce moment fortuné ,

Madame , dès long-tems flattait mon espérance ,
 Et Cloris peut compter sur ma reconnaissance
 Pour m'avoir procuré le plaisir & l'honneur
 De vous offrir ici mes respects & mon cœur.

DORIMENE, *sèchement.*

Présenté , comme vous , par une amie intime ,
 On doit compter , Monsieur , sur toute mon estime.

B 4

24 **LES MARIS CORRIGÉS.**

Son amitié pour moi m'impose le devoir
De bien accueillir ceux qu'elle veut recevoir ;
Mais vous devez juger de moi par mon amie.

CLORIS.

Elle vous traite encore avec cérémonie,
Mais appuyez.

DORIMENE.

Cloris !

CLORIS.

Oui , tu me fais pitié.

EULALIE.

Je crois avoir sur vous les droits de l'amitié.

CLORIS.

Sans doute , finissons cette plaisanterie :

Embrasse Vernicour & connais Eulalie.

DORIMENE, *surprise* :

Eulalie ?

EULALIE.

Oui vraiment , c'est moi-même.

DORIMENE, *l'embrassant*.

Ah ! pardon !

CLORIS.

Je savais bien qu'enfin tu changerais de ton ,

Rien n'était si plaisant que ton air moraliste.

DORIMENE.

Tu m'as jouée.

CLORIS.

Un peu. Que veux tu , je suis triste ;

Il faut bien m'égayer.

DORIMENE.

Tu reviens parmi nous ?

CLORIS.

Elle est depuis huit jours à Paris. Nos Epoux
 Ont déjà fait leur cour, mais sans nous en rien dire;
 Et moi, comme tu fais qu'un bon génie inspire,
 J'apprens qu'elle est ici, je cours, je vais la voir
 Et je l'invite au Bal que nous donnons ce soir:
 Eh bien, ce soupirant te fait-il tant de peine?

DORIMÈNE.

J'aime fort Vernicour.

EULALIE.

Ma chère Dorimène,

Plaire est ton attribut : tu peux bien en ce jour,
 Laisser à l'amitié le rôle de l'Amour.

Vas, s'il faut d'un Amant copier le langage,
 Je saurai bien remplir ce fameux personnage,
 Contrefaire l'élan d'un cœur passionné,
 Tomber à ses genoux d'un air déterminé.

*(Au moment où il se jette à genoux, Germival entre sur la scène,
 le considère un moment, part d'un éclat de rire qui fait retour-
 ner les trois femmes, Cloris en témoigne sa joie, & Dorimène
 son inquiétude.)*

GERMIVAL.

Je ne dérange rien. *(Il sort d'un air caustique.)*

CLORIS.

Germival nous a vues,
 C'est un heureux hasard qui seconde mes vœux.

DORIMÈNE.

Il va dire à Verseuil....

CLORIS.

Tant mieux ; & quant à moi,
 Je vais chercher aussi : car de bien bonne-foi

26 *LES MARIÉS CORRIGÉS.*

Un seul ne peut suffire à la fois à deux Belles :
Il faut autant qu'on peut s'éviter des querelles.

EULALIE.

Qui vas-tu prendre ?

CLORIS.

Oh ! moi qui crains peu le danger ;
Et qui d'ailleurs , pour cause , ai plus à me venger ,
Mon choix est fait : je prens un Amant véritable ,
Un Cavalier bien fait , doux , prévenant , aimable ,
Bien averti , s'entend , que ce n'est qu'un semblant :
Selmour.

EULALIE.

Quoi ! mon Epoux ?

CLORIS.

Lui-même. Est-il galant ?

EULALIE.

Après de toi , Cloris , il apprendrait à l'être.

CLORIS.

Son choix prouve du moins qu'il paraît s'y connaître.

EULALIE.

Mais si dans les semblans il s'échauffait un peu.

CLORIS.

Ah ! je mets donc chez toi la jalousie en jeu.

EULALIE.

Ai-je tort ? tu fais plaie , & Selmour est sensible ;
Il peut te préférer...

CLORIS.

Cela n'est pas possible ;
Je réponds de son cœur... mais j'entends quelque bruit ;
Monsieur de Vernicour sagement éconduit ,

Doit, à titre d'Amant, éviter l'œil du Maître,
 En te voyant de près on pourrait te connaître.
 Va prévenir Selmour & l'inviter au Bal;
 Moi, j'irai vous chercher.

(*Une Soubrette arrive & par le bas à l'oreille de Cloris*):

Ceci ne va point mal:

Ils sont tous deux rentrés. Pour toi, ma chère amie,
 Toujours en attendant reconduis Eulalie.

DORIMENE.

Je vais rentrer aussi les voir.

CLORIS.

Garde-t'en bien:

J'ai besoin avec eux d'un moment d'entretien.

DORIMENE.

Ne dis rien à Verseuil qui puisse lui déplaire.

CLORIS.

Je fais ce qu'il faut dire & ce que je dois taire.

(*Dorimène sort avec Eulalie, Cloris se met à broder au tambour*):

S C E N E V.

GERMIVAL, VERSEUIL, CLORIS.

CLORIS, *d'un air d'indifférence très-marqué.*

AH! vous voilà, Messieurs, quel hasard peut ce soir;
 Nous procurer sitôt l'honneur de vous revoir.

GERMIVAL.

En attendant le bal, vous croyant occupées
 Et sur-tout n'osant pas troubler vos assemblées;

28 *LES MARIS CORRIGÉS.*

Nous arrivions ici pour nous entretenir ;
Nous vous trouvons , ce n'est que changer de plaisir :

CLORIS.

Monsieur mon cher Epoux , trêve de persiflage :
Polissez plus vos mœurs & moins votre langage.

GERMIVAL.

Ma paisible moitié , vous semblez en courroux ,
Qui peut donc l'allumer ?

CLORIS.

Belle demande ? vous ;

Qui n'êtes pas content de m'avoir fait injure ,
Ce qui m'est devenu fort égal , je vous jure ,
Mais qui sensiblement avez blessé deux cœurs ,
En faisant à Verseuil partager vos noirceurs.
Ils se félicitaient d'être heureux l'un par l'autre ,
Se cherchaient , s'entendaient ; l'égoïsme du vôtre
A détruit leurs plaisirs qu'il regrette en secret.

GERMIVAL.

Les femmes savent l'art d'adoucir leur regret :
Tout s'arrange. . . .

VERSEUIL.

Comment ?

CLORIS.

Que prétendez-vous dire ?

Quelque méchanceté ? Pout moi , je me retire.

VERSEUIL, *bas à Cloris.*

Verra-t-on Dorimène ?

CLORIS.

Elle est , pour le moment ;

Tristement enfermée en son appartement ;

Et ne veut voir personne.

COMÉDIE.

29

VERSEUIL, *avec intérêt.*

Est-elle incommodée ?

GERMIVAL.

C'est son jour de migraine.

CLORIS.

Elle ferait fondée

A s'en plaindre. Pour moi, je ne dis plus qu'un mot :

Veillez un peu sur vous , ou vous pourriez bientôt

L'un & l'autre expier toutes vos perfidies ;

Craignez le désespoir de deux femmes trahies.

Adieu.

VERSEUIL.

Si Dorimène avoit besoin de moi....

GERMIVAL.

Je réponds du contraire. Avoir besoin de toi !

Mais le ton que l'on prend ne doit-il pas t'instruire ;

Par quelle aménité l'on cherche à nous séduire ?

Sois sûr que l'on voudrait nous voir tous deux très-loin ;

Et , sans le Bal masqué , j'aurais eu très-grand soin

De respecter le goût & l'humeur de ces Dames.

CLORIS.

Oui : réparez vos torts à force d'épigrammes.

Je vous quitte ; je sens mon importunité ,

Et vous laisse jaser en pleine liberté.

(*Elle sort.*)



SCÈNE VI.

GERMIVAL, VERSEUIL.

VERSEUIL.

Ses tons sont singuliers !

GERMIVAL.

Je te le dis encore ;

Ton Épouse conseille & la mienne pérore.
 Tu dois me savoir gré de t'avoir dégagé
 De l'habitude ignoble & du vieux préjugé
 De vivre avec sa femme & de brûler pour elle.
 Tu fais bien de quitter cette humeur tourterelle ;
 Car , à ne point mentir , on en riait tout bas ;
 Estime tout au plus , mais ne soupire pas.

VERSEUIL.

Oui , je me crois guéri de mon premier scrupule :
 Tes conseils m'ont armé contre ce ridicule ;
 Je l'avouerai pourtant , ce n'est pas sans regret ;
 Et je crois que mon cœur me reproche en secret
 D'abandonner ainsi cette femme charmante.
 Sa bonté , sa candeur si noble & si touchante
 Lui rendent quelquefois son empire sur moi.
 Tout semble de l'aimer me prescrire la loi.

GERMIVAL.

Ma foi , jamais Roman n'a rien dit de si tendre
 Ovide & Céladon se plaindraient à t'entendre.

(*Cloris se glisse dans la Pièce , sans être aperçue , & écoute la conversation*).

Moi , jadis à peu près , j'aimai des mêmes feux
 L'héroïne Cloris pendant un mois ou deux.
 On ne nous appelait que le couple fidèle ;
 Si Madame restait , je m'enterrais près d'elle ,
 Et sur nous à plaisir s'égaiaient les railleurs.
 Madame est aujourd'hui dans son jour de vapeurs ,
 Difait-on , & Monsieur , comme par simpatie ,
 A ses vapeurs comme elle & lui fait sa partie.
 Quelques amis zélés vinrent m'en avertir ,
 Me montrer mon erreur & m'en faire sortir.

V E R S E U I L.

Le plaisir est l'effet d'une erreur agréable ;
 Mais depuis quinze jours leur contrainte m'accable ;
 Je crains. . . .

G E R M I V A L.

Quoi donc ?

V E R S E U I L.

Je crains qu'en me voyant changer ;
 Dorimene à son tour ne cherche à se venger ;
 Et ce qu'a dit Cloris.

G E R M I V A L.

La crainte est fort plaisante !
 Peu de chose , mon cher , t'allarme & t'épouvante ,
 Et quand cela serait , je ne m'en pendrais pas.

V E R S E U I L.

Comment ! vous souffririez.

G E R M I V A L.

Jamais en pareil cas
 Nous ne ferons instruits les premiers ; & nos femmes ,
 Au Public comme à nous , déguiseront leurs flammes.

32 *LES MARIS CORRIGÉS.*

VERSEUIL.

Nous n'en ferons pas moins.

GERMIVAL.

Bien portans.

VERSEUIL.

Quel sang froid !

J'en mourrais moi.

GERMIVAL.

Eh donc. Quel parti mal adroit !

Si tout mari trompé devait prendre le vôtre,

La moitié de Paris serait en deuil de l'autre.

VERSEUIL.

Tu plaisantes toujours.

GERMIVAL.

Toi, tu vois tout en noir ;

Mon amitié pour toi me prescrit le devoir

De te mettre au grand ton. . . : Mais changeons de langage :

Comment vont les amours ? Je fais qu'en homme sage

Tu formes des projets.

VERSEUIL.

Ah ! tu m'y fais penser :

Je les suivrai.

GERMIVAL.

Bien dit. Crois-tu bien avancer ?

VERSEUIL.

Non, fort peu.

GERMIVAL.

Mais tu t'es déclaré ?

VERSEUIL.

Pas encore.

GERMIVAL.

Et quel est donc l'objet qui de ton choix s'honore ?

VERSEUIL.

C O M É D I E.

33

VERSEUIL.

C'est mon secret.

GERMIVAL.

Bientôt ce secret percera.

VERSEUIL.

Mais si jè te le dis, tout Paris le saura.

GERMIVAL.

Eh ! tant mieux, sans cela, l'amour n'est que sottise :

L'éclat nous fait un nom & nous caractérise.

Qu'une femme te prenne ; en affichant ton choix

Tu fers son amour propre & le tien à la fois.

Plus on est à la mode, & mieux on plaît aux Belles :

L'Amant mystérieux est un fléau pour elles.

VERSEUIL.

Celle dont j'ai fait choix mérite plus d'égards,

Et d'ailleurs cet amour n'est encor qu'en regards ;

Eulalie est honnête.

GERMIVAL.

Eulalie ! à merveille.

Nous courons tous les deux aventure pareille,

Et nous voilà rivaux.

VERSEUIL.

Le trait est singulier !

Vous êtes né, Monsieur, pour me contrarier !

GERMIVAL.

Non ; mais en pareil cas, sachons bien nous conduire :

Convenons tous les deux, sans chercher à nous nuire ;

D'apprendre à l'amitié le secret de l'amour :

Le vainqueur régnera, l'autre attendra son tour.

VERSEUIL.

Ne lui trouves-tu pas de l'air de Dorimène ?

34 LES MARIS CORRIGÉS.

GERMIVAL.

Souvenir bien placé ! l'on a bien de la peine
A guérir un travers ; Verseuil, y songe-tu ?

VERSEUIL.

Si je puis un moment douter de sa vertu,
C'en est fait, & je veux dès ce soir, par moi-même
M'éclaircir tout-à-fait.

GERMIVAL.

Quelle folie extrême !

Nous pourrions payer cher la curiosité.

VERSEUIL.

N'importe, j'ai besoin d'une infidélité,
J'en ai quelque soupçon, mais mon inquiétude
Veut pour se décider tourner en certitude.
J'en fais bien le moyen, ce cabinet obscur,
Est pour les observer un endroit assez sûr :
D'une absence annoncée, accordons leur la joie ;
Et vers l'heure du bal rentrons sans qu'on nous voye !
(Ils sortent.)

SCENE VII.

CLORIS, seule, sortant de sa cachette.

AH ! Messieurs, je tiens donc tous vos petits secrets ;
Je saurai m'en servir, vous m'épargnez des frais.
Je viens d'avoir mon lot pour vouloir vous surprendre ;
Mais avant qu'il soit peu j'espère vous le rendre ;
Et je compte, ce soir, sur le double plaisir
D'intriguer deux Maris & de me divertir.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.



SCENE PREMIERE.

CLORIS, EULALIE, SELMOUR.

CLORIS, à *Selmour*.

OUI, Monsieur, c'est-ici qu'il faudra vous contraindre;

SELMOUR.

Le rôle est trop flatteur pour que j'ose m'en plaindre;

CLORIS.

Vous savez mes desseins, il faut, avant le bal,

Allarmer fortement Verfeuil & Germival.

En vous réunissant je vous sers en amie,

Tout va bien jusqu'ici pour notre comédie :

Verfeuil vient à mes pieds de surprendre Selmour ;

Aux pieds de Dorimène on a vu Vernicour,

A leurs soupçons jaloux la carrière est ouverte.

EULALIE.

Fort bien ; mais je t'annonce une autre découverte :

Tu fais que sur mon cœur ils avaient des projets,

Je viens d'en recevoir à l'instant deux billets.

C 1

96 LES MARIS CORRIGÉS.

Ces deux lettres , ma foi , sont pleines d'éloquence :
Celle-ci de Verfeuil , est d'un homme qui pense ,
L'autre d'un conquérant qui se croit sûr de lui.

CLORIS.

Délicieux ! divins ! tout nous sert aujourd'hui.
Ce nouveau goût les rend un peu plus excusables ,
Mais il faut tout-à-fait les rendre raisonnables.
Ils se prêtent eux-même à servir mon projet ,
Leur point de ralliment est dans ce cabinet ;
Je le fais , & Marton qui guette leur rentrée ,
Doit venir m'avertir : l'intrigue est préparée :
Toi , réponds tendrement à leurs deux billets doux ;
Et donne-leur au bal un secret rendez-vous.
Par une politique assez bien entendue ,
Sur nos habits de bal j'arrête ici leur vue :
Toi , Dorimène , & moi , nous avons toutes trois ,
Même taille à peu près & même son de voix.
Pour les tromper tous deux c'est là le coup de Maître ;
Quand ils se croiront sûrs de nous bien reconnaître ,
Je changerai d'habit pour te donner le mien.
Ta cousine à Marton fera prendre le sien ,
Et toujours sous leurs yeux nous les verrons sans peine
Prendre l'une pour moi , l'autre pour Dorimène ,
Te fuir avec grand soin , toi qu'ils viennent chercher ;
Et de nous qu'ils fuyaient vouloir se rapprocher.

EULALIE.

Je ne répugne à rien : cependant en idée ,
Je vais donc les flatter d'une conquête aisée.

CLORIS.

Je saurai sur ce point tromper leur vanité.
Ne crains rien ; si mon plan est bien exécuté ;
La honte deviendra le prix de leur manège ,

Ils ne se croiront plus l'absurde privilège
D'étendre leurs plaisirs aux dépens de nos droits.

SELMOUR.

S'ils faisaient un éclat ?

CLORIS.

Vous le craignez , je crois.
J'ai tout prévu ; c'est moi qui saurai leur répondre ,
Et l'épée à la main je viendrai les confondre.

SELMOUR.

Ah ! le tour serait fort.

CLORIS.

Mon Dieu , rassurez-vous ;
Je les connais si bien : Monsieur mon cher Epoux ,
Sans s'émouvoir , gardant son ton de perfiffage ,
Traitera mon cartel de jeu , d'enfantillage ,
Et fera de l'esprit : Verseau plus emporté ,
Me brusquera peut-être avec vivacité ,
Mais ne se battra point : ou si l'un d'eux s'emporte
Trop sérieusement , je suis encor bien forte ,
Vous serez là tout prêts pour les désabuser.
Et la pièce finit , .. Mais je veux m'amuser.

SELMOUR.

Allons donc de ce pas prévenir Dorimène.

CLORIS.

Oui ; mais cachons-lui bien la moitié de la scène ;
Qu'elle ignore , sur-tout , qu'on doit nous écouter ;
Son austère vertu ne saurait s'y prêter.
Pour les déguisemens du bal , c'est autre affaire :
J'ai sa parole. Paix : j'entends mon Emissaire ,
C'est le signal. Fuyons , il n'est pas à propos
Que nous leur paraissions soupçonner leurs complots.

CS

SCENE II.

VERSEUIL, GERMIVAL *entrant
avec précaution.*

GERMIVAL.

ENCORE un coup, Verseuil, tu devrais mieux m'en croire.
Pourquoi nourrir ainsi cette crainte illusoïre ?
Que t'en reviendra-t-il ?

VERSEUIL.

C'est un point résolu :

Ce que je viens de voir...

GERMIVAL.

Comment, qu'as-tu donc vu ?

VERSEUIL.

Ce que j'ai vu, Monsieur ? J'ai vu d'une voiture
Descendre deux Messieurs d'élégante tournure,
Et Cloris avec eux, soit dit, sans vous facher ;

GERMIVAL.

Me facher ? & pourquoi ? Mais à ne rien cacher ;
Crois-tu donc que la tienne en soit plus innocente ?
Moins vive que la mienne elle paraît prudente ;
Mais souvent sous un air discret & douxereux,
On masque d'un cœur faux les conseils dangereux.
Dans le fait, mon ami, nous n'avons point d'indices.

VERSEUIL.

Fort bien, en voici donc qui ne sont point factices :
J'ai pris soin, tout exprès, de les faire épier.
C'est depuis quinze jours un train fort singulier ;

Si-tôt que nous sortons c'est alors que commence
 La joyeuse assemblée : on joue , on rit , on danse.
 La subtile Marton , la perle des Martons ,
 Protège leurs plaisirs , nous guette ; nous rentrons ;
 On s'esquive sans bruit , dès-lors ces plaisirs cessent .
 Le visage s'allonge & les vapeurs renaissent.
 Est-il rien de plus clair ?

GERMIVAL.

Tous ces amusemens
 Me paraissent , à moi , doux , simples , innocens !
 Prétens-tu les forcer à pleurer notre absence ?

VERSEUIL.

Non , mais il faut au moins respecter la décence ;
 Et ces jeunes Messieurs admis dans la maison....

GERMIVAL.

Tu caves au plus fort & toujours sans raison.
 Devons-nous donc ainsi nous tourmenter sans preuve ?

VERSEUIL.

Sans preuve ? Vous mettez mon sang-froid à l'épreuve :
 Il faut donc qu'on vous dise.... oh , non , je ne dis rien ,
 Vous ne me croiriez pas.

GERMIVAL.

Moi ? je t'écoute. Eh bien ?

VERSEUIL.

Eh bien , Monsieur , eh bien , aux pieds de votre femme
 J'ai surpris son Amant lui déclarant sa flamme ;
 Car je veux bien douter , par pur ménagement ,
 Que la position fut un remerciement :
 Voilà du positif ; expliquez donc de grace....

GERMIVAL.

Comment ! C'est-là vraiment tout ce qui t'embarrasse ?

C4

40 LES MARIS CORRIGÉS.

VERSEUIL.

Vous, vous riez de tout.

GERMIVAL.

Je ris avec raison.

Pourquoi prendre cela pour une trahison ?

Moi, tantôt de mes yeux j'ai vu la même chose :

On avouait sa flamme, au moins je le suppose,

Car je veux bien douter, par pur ménagement,

Que la position fut un remerciement :

Si nous sommes trompés, vas, c'est de compagnie.

VERSEUIL.

Vous avez vu ? Fort bien. Dites-moi, je vous prie,

Vous avez vu vous même ?

GERMIVAL.

Oh ! très-distinctement.

VERSEUIL.

Rien de plus ?

GERMIVAL.

Je me suis sauvé discrètement.

VERSEUIL.

Vous m'impatientez, le beau sujet de rire !

GERMIVAL.

C'est qu'au fond, tout cela ne veut encor rien dire ;

C'est un usage admis chez tous les jeunes gens

De former des projets & d'être entreprenans.

Dans la société, dès qu'on voit une femme,

On fait un plan d'attaque ; on parle de sa flamme ;

L'aveu ne coûte rien & déplaît rarement,

Il n'en faut pas laisser échapper le moment,

Ces airhes, au besoin, se retrouvent ensuite ;

Mais pour être attaquée, elle n'est pas séduite ;

Les femmes à l'amour croient par vanité ;
 Mais leur en inspirer , c'est la difficulté.
 Ainsi, mon cher Versueil , tranquillisé ton âme :
 Tu n'aimes pas , permets qu'un autre aime ta femme.

VERSEUIL.

Non , je ne l'aime plus : je l'aimais cependant ;
 Je songe avec plaisir que je fus son amant :
 Ah ! personne jamais n'eût de graces comme elle.
 Ses beaux yeux peignent bien son âme encor plus belles
 Ils forent au respect en soufflant le desir,
 Et la décence y règne à côté du plaisir.
 Elle a des agrémens qu'on ne trouve en nulle autre
 Les graces de son sexe & les vertus du nôtre :
 Son cœur est un trésor ; mais je ne l'aime plus.
 Pour suivons les projets que nous avons conçus ,
 La sublime toilette en ces lieux va se faire :
 Nous éclaircir , voilà ma principale affaire.

GERMIVAL.

Nous prenons-là , mon cher , un moyen rebattu ;

VERSEUIL.

Je le fais , mais je sens que mon cœur combattu
 A besoin d'un effort pour haïr Dorimène.
 J'entends du bruit , entrons.

GERMIVAL.

J'y consens avec peine ;
 Et je n'en prévois rien de bien avantageux.

(*Versueil entre.*)

(*A part.*)

N'importe , l'amitié qui nous unit tous deux
 Me prescrit pour l'instant le devoir de le suivre ;
 Pour arrêter la fougue où son âme se livre.

(*Il entre dans le Cabinet.*)

SCÈNE III.

CLORIS, *amenée par SELMOUR*; EULALIE, *sous le nom du Chevalier de VERNICOUR*, donnant le bras à DORIMENE. CLORIS est en Domino d'Amazone paré. DORIMENE, en habit de Bal remarquable. MARTON doit servir à la toilette. Cette Scène doit se jouer avec la plus grande aisance, & l'air de coquetterie le plus décidé par CLORIS.

CLORIS.

(*Bas à Selnour.*) (*Haut, à Eulalie.*)

Nous les tenons.... Eh bien, Monsieur de Vernicour, comment la trouvez-vous ?

EULALIE, *sous le nom de VERNICOUR*.

Belle comme l'Amour.

Cette couleur lui sied à ravir. Qu'elle est belle !
Je suis fâché pourtant que ce masque infidèle
Soit fait pour me voiler les plus charmans attraits ;

SELMOUR.

L'Amour pour la pudeur l'inventa tout exprès ;
En la mettant ainsi sous l'aile du mystère,
Il enhardit l'aveu qu'il veut entendre faire.
Le masque, à combiner ses divers résultats,
Protège tous les goûts & fert tous les états.
La Coquette lui doit de nouvelles intrigues ;
Par lui l'Ambitieuse en conduit mieux ses brigues ;
La Prude, à la faveur de sa discrétion,

COMÉDIE.

43

Suit ses goûts , sans risquer sa réputation :
La Beauté , la Laideur mettent leur savoir faire ;
L'une à le conserver , & l'autre à s'en défaire.
La Roture cherchant à déguiser son ton ,
Croit finger la Noblesse à l'aide d'un carton ;
Et jouissant par fois d'un instant de méprise ;
Pour ce qu'elle n'est pas se gonfle d'être prise. ...

CLORIS.

Fort bien ; mais revenons au plus intéressant :
Remarquez bien tous deux tout notre ajustement ;
Nous n'en changerons pas de la nuit.

EULALIE.

Dorimène

A l'air un peu rêveuse.

SELMOUR.

Un reste de migraine. ...

Le Bal éclaircira ce nuage léger.

EULALIE.

Vous repentiriez-vous ? ...

DORIMENE.

Daignez me ménager.

Je suis triste, il est vrai , mais rendez-moi justice ;

Et de quelque chagrin dont mon âme s'aigrisse ,

J'ai choisi Vernicour pour mon consolateur ,

Et je suivrai pour lui le penchant de mon cœur.

(*Eulalie lui baise la main.*)

CLORIS, *bas à Dorimène.*

A merveille , & voilà comme il faut être ensemble ;

C'est ton Amant.

DORIMENE.

L'habit est suspect , & je tremble. ...

CLORIS.

(*Haut.*)

Paix. Pour demain au soir , Messieurs , je vous retiens.

44 LES MARIS CORRIGÉS.

SELMOUR.

Allons-nous aux Français ?

CLORIS.

Non , aux Italiens.

SELMOUR.

Quelles sont , s'il vous plaît , les Pièces annoncées ?

CLORIS.

Les Maris corrigés & les Femmes vengées.

EULALIE.

C'est le cas d'y mener Verfeuil & Germival.

DORIMENE.

L'Épigramme auprès d'eux pourrait prendre assez mal.

CLORIS.

J'aime à voir qu'il existe encor de bonnes âmes

Qui daignent prendre en main la défense des Femmes.

Corriger des Maris est un fort beau projet ;

De dix Pièces lui seul peut faire le sujet.

EULALIE.

Si la scène est usée , elle est pourtant plaisante.

Je ris toujours de voir la figure excellente

De deux pauvres Maris pris comme au trébuchet ;

Forcés d'être témoins des affronts qu'on leur fait.

Au surplus , c'est le sort de tout époux volage :

La Loi du talion est la Loi la plus sage.

Ces Messieurs sur autrui font si bien les railleurs !

Pourquoi blâmer chez soi ce qu'on encense ailleurs ?

Vous conviendrez que c'est une sottise extrême :

Un Mari doit toujours s'examiner lui-même ;

Et s'il se sent coupable , il doit se résigner

A tous les accidens . . .

SELMOUR.

Je suis prêt à signer .

COMÉDIE.

Quoi qu'époux, que c'est là la loi de la nature;
A quoi sert un éclat? A publier l'injure.
Je ne fais pas pourquoi, mais il paraît si doux
De jouer des Maris curieux & jaloux!
On en connaît pourtant qui par mauvaise tête;
Se sont trouvés forcés d'assister à la fête
Sans bouger de leur coin : le spectacle est touchant;

DORIMENE.

Si les nôtres rentraient?

CLORIS.

Le tour serait plaisant :

Ils seraient bien surpris, s'ils écoutaient aux portes!

DORIMENE.

Ciel! tu me fais trembler.

CLORIS.

Bon, nous sommes bien fortes,

Anprès de ce qu'on aime on ne craint jamais rien :

Puis, ce qui leur arrive, ils le méritent bien ;

D'ailleurs, je ne crois pas notre couple assez dupe

Pour faire ce métier : leur amour les occupe.

SELMOUR.

J'ai cru voir en effet qu'ils avaient des desseins

Tous deux sur Eulalie.

EULALIE.

On le fait, mais je crains

D'allarmer sur ce point votre délicatesse :

Vous êtes son époux.

SELMOUR.

Votre soupçon me blesse ;

Je ne suis pas comme eux de ces foux exigeans

Qui veulent dans un cœur dominer en tyrans,

Dont l'affreux égoïsme & l'amour-propre horrible

16 LES MARIS CORRIGÉS.

Voudraient que sans retour on demeurât sensible,
Et s'arrogent le droit, par un étrange abus,
De commander l'amour qu'ils ne méritent plus.

EULALIE.

Votre Philosophie est rare & je l'admire.
Je vais donc, entre nous, sans danger, vous instruire.
La sensible Eulalie a trouvé son vainqueur,
Et je crois qu'un des deux a captivé son cœur.

SELMOUR.

Puisse-t-elle trouver un Amant digne d'elle.
Le droit d'être jaloux n'est qu'à l'Amant fidèle.

CLORIS.

Messieurs, la plume manque à notre ajustement;
C'est à vous à former notre couronnement.

*Les deux femmes donnent chacune un panache à mettre sur
leur chapeau.*

SELMOUR.

Un baiser sera donc le prix de notre ouvrage?

EULALIE.

Et de notre constance il deviendra le gage.

DORIMENE, CLORIS.

J'y consens.

*(Ils s'embrassent. Verseuil outré veut sortir l'épée à la main, & se
débat entre les mains de Germival, mais il s'échappe. Cloris,
Selmour & Marton soufflent les bougies, entraînent Dorimène,
& ferment la porte après eux.)*

VERSEUIL.

C'en est trop. Oh! Messieurs les Galants,
Vous apprendrez, j'espère, à connaître vos gens,

SCENE IV.

GERMIVAL, VERSEUIL.

GERMIVAL.

Nous en sommes, mon cher, pour les frais du tapage;
 Je te l'avais prédit; cet éclat n'est pas sage.
 Ces Messieurs font, je crois, des héros de boudoir;
 Mais fort prudens d'ailleurs.

VERSEUIL, *dans l'abattement.*

Je suis au désespoir.

GERMIVAL.

Quelqu'un vient, c'est Cloris.

SCENE V.

CLORIS, *l'épée à la main*, VERSEUIL,
 GERMIVAL, *un Valet qui rallume les*
bougies.

CLORIS.

Oui, Messieurs, c'est moi-même
 Qui viens vous demander, dans mon dépit extrême,
 De quel droit, s'il vous plaît, vous vous croyez permis
 De venir, sans motif, insulter nos amis?

GERMIVAL.

Pourquoi vous chargez-vous du soin de leur défense?

43 LES MARIS CORRIGÉS.

CLORIS.

Je demande, avant eux, raison de cette offense.

VERSEUIL.

Y pensez-vous, Madame ? Est-ce ainsi que...

CLORIS, à *Verseuil*.

Monsieur ;

Vous avez oublié que j'étais votre sœur.

(à *Germival*.)

Je l'oublie à mon tour. Allons, Monsieur, en garde ;
Ou sinon...

GERMIVAL.

C'est donc moi que ce cartel regarde !

Mille & mille pardons si je n'y réponds pas.

Le Ciel vous fit pour plaire, & non pour les combats ;

De votre sexe en tout suivez plutôt les traces :

Le casque de Minerve est-il fait pour les Graces ;

De combattre avec vous je n'aurai point l'orgueil,

Et je ne prétends pas mettre l'Amour en deuil.

Je me prête à merveille à la plaisanterie.

L'humeur gâterait tout, il vaut mieux que j'en rie.

CLORIS.

Le refus d'un combat est digne d'un Epoux ;

Il ne m'étonne point ; mais vous, Monsieur ; mais vous ;

Dont l'œil, à l'instant même, annonçait la furie,

Vous m'avez outragée ainsi que mon amie,

Me refuserez-vous la satisfaction

D'un affront si sanglant ?....

VERSEUIL.

Mon indignation

Ne peut se contenir ! il s'agit bien d'épées !

Vous devriez rougir d'avoir eu ces idées ;

Mais nous saurons punir ces éclats indécens.

CLORIS.

CLORIS.

S'il vous reste, Verseuil, tant soit peu de bon sens :
 Gardez-vous de tenir ces propos ridicules ,
 Vous n'avez point affaire à des femmes crédules :
 Nous ne vous craignons point & l'en vous attendra :
 Courtisez des beautés autant qu'il vous plaira ,
 Voltigez tous les deux de conquête en conquête ,
 Adorez tout Paris ; mais mettez-vous en tête
 Que nous voulons jouir de notre liberté ,
 Et que tous les rieurs sont de notre côté.
 Mais le bal va s'ouvrir , j'y vais ; vous pouvez croire
 Que j'y ferai courir cette incroyable histoire ;
 Et qu'on saura sur-tout avec quelle valeur
 Vous vous tirez tous deux des affaires d'honneur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

VERSEUIL, GERMIVAL.

VERSEUIL.

Eh bien, Monsieur ?

GERMIVAL.

Eh bien !

VERSEUIL.

Voilà des scènes neuves !

GERMIVAL.

Ceci doit t'enseigner le danger des épreuves.

VERSEUIL.

Mais à quoi, s'il vous plaît, vous déterminez-vous ?

D

50 LES MARIS CORRIGÉS.

GERMIVAL.

Je n'en fais encor rien. Cette Scène , entre nous ,
Mérite attention ; mais pour l'heure présente
Il faut pacifier ton humeur violente :
Le parti le plus sage est de se consoler ,
Subir le sort commun sera le pis-aller :
Il faut suivre une route étrangère.

VERSEUIL.

Ah ! sans doute ,
Nous y voilà pourtant dans la commune route ;
C'est vous , c'est votre faute , & vos conseils maudits
M'ont ravi le bonheur que je goutais jadis.

GERMIVAL.

Du courage , mon cher , faisons cause commune ,
Et sur le sexe entier vengeons notre infortune.
Je ne suis jamais dupe , esclave encore moins.

VERSEUIL.

Eh bien , au sexe entier prodiguez donc vos soins.
De l'affront qu'on vous fait , vengez-vous sur les autres ;
Mes principes , Monsieur , diffèrent trop des vôtres.
Trouvez bon , que pour moi je ne vous suive plus.
Je hais tout l'Univers , & moi-même encor plus.

(Il sort.)



SCÈNE VII.

GERMIVAL, *seul.*

MON pauvre ami Verfeuil a l'esprit bien malade ;
Il est assez puni de sa brusque incartade.

Mais on dit qu'Eulalie a nommé son vainqueur ;

C'est assurément moi : j'ai captivé son cœur.

Dois-je craindre Verfeuil ?

(*Un Valet apporte une lettre.*)

Ah ! la main d'une femme

A tracé ce billet : voyons.

(*Il lit.*)

Si vous voulez qu'on réponde à toutes vos questions , & particulièrement à votre Lettre , suivez un Domino blanc , Masque noir , renoué par une Faveur bleue , examinez bien l'ajustement de Cloris ; il est essentiel de ne pas être interrompu dans une conversation qui doit éclaircir l'objet de vos demandes ; vous parlez assurément d'une manière bien séduisante , mais votre façon d'écrire l'est encore plus. Devinez.

C'est pour ma flamme

Un augure flatteur. Je suis sûr de mon fait ;

C'est Eulalie. Ah ! ah ! mon style fait effet ;

Une seconde lettre assure ma conquête ,

Pour son départ du bal , je vais la tenir prête.

Le ton du sentiment la séduit ! ah ! fort bien ;

D

52 LES MARIS CORRIGÉS.

Je saurai sur ce ton monter notre entretien.
Ce bal vient tout à point ; ces sortes d'assemblées
Tiennent sur le plaisir les ames éveillées ,
Y jettent par degrés un peu d'émotion ,
Et préparent le cœur à la séduction.
Ce rendez-vous de nuit est d'un charmant présage ,
Et sur l'ami Verfeuil j'aurai tout l'avantage.

SCENE VIII.

CLORIS, GERMIVAL.

CLORIS, *d'un air très soumis.*

JE vous retrouve seul à propos. Mon projet
~~Est~~ d'avoir avec vous un entretien secret :
Je viens en rougissant sur mon inconséquence ,
Vous demander pardon de mon extravagance.

GERMIVAL.

Cet effort me surprend !

CLORIS.

J'ai réfléchi sur tout.

Nos plaisirs n'ont pas l'air d'être de votre goût ;
Un bal masqué pourrait rassembler trop de monde ;
Il ne conviendrait pas à ma douleur profonde :
Nous allons prendre soin , si vous le permettez ,
De contremander ceux qu'on avait invités.

GERMIVAL.

(*à part.*)

Elle prend un parti raisonnable en sa vie ,
Et c'est précisément quand il me contrarie :

COMÉDIE.

55

(haut.)

Eh non, Madame, non, j'approuve & je consens
Que vous vous livriez à des plaisirs décens.

CLORIS.

Je fais combien mes torts ont droit de vous déplaire ;
Tandis que je n'ai, moi, nul reproche à vous faire ;
Et c'est par ce motif que je veux me punir,
Et vous prouver par là l'excès du repentir...

GERMIVAL.

Le moyen ne vaut rien. C'est par votre conduite
Que vous pourrez, peut-être, expier par la fuite
Cet éclat scandaleux qui vous fait peu d'honneur.

CLORIS.

Je me soumets à tout, & désormais mon cœur
Veut prendre pour agir le vôtre pour modèle.
Oui, j'en fais la promesse, & j'y serai fidèle,
Que pour vous satisfaire, oubliant mon erreur,
Je vais changer de ton, de conduite & d'humeur ;
Et qu'en cette maison je n'admettrai point d'autres
Que vos parens, les miens, vos amis & les nôtres.

GERMIVAL.

Fort bien ! tout l'univers... oh ! soit, vous le pouvez ;
Mais fermez votre porte à qui vous le devez.

CLORIS.

Dès demain à Selmour j'annonce sa disgrâce ;
Mais pour Vernicour seul je vous demande grace :
C'est un charmant enfant ; si vous le connaissiez,
Peut-être plus que nous vous-même l'aimeriez :
Il a fait l'autre jour la plus belle conquête,
Il s'était mis en femme, & fit tourner la tête
A deux de vos amis... rien n'était si plaisant.

GERMIVAL.

Ce récit peut très-bien être fort amusant.
Mais je ne puis ici plus long-tems vous entendre.

D 3

54 *LES MARIS CORRIGÉS.*

CLORIS, *avec une révérence profonde.*

De ma docilité vous devez tout attendre.

(*Seule.*)

Ces hommes sont plaisans !... Quel air de dignité

Quand nous leur laissons prendre un peu d'autorité !

Si les femmes voulaient. Mais, que veut Dorimene ?

S C E N E I X.

DORIMENE, CLORIS.

DORIMENE.

AH ! Cloris, que l'état de Verseuil me fait peine !

N'avons nous pas trop loin excité son courroux ?

Si tu m'avais fermé le cœur de mon époux.

CLORIS.

Oh ! non, tu peux compter sur un effet contraire :

L'âme, dans la douleur, plus aisément s'éclaire ;

Mais allons procéder à nos déguisemens.

DORIMENE.

Oui, courons. Je conçois d'heureux pressentimens ;

Même dans ce billet, qui me fait tant de peine,

Je crois voir qu'il m'estime & regrette sa chaîne,

Mon cœur s'enivre encor de cet heureux espoir.

CLORIS.

Je le crois : ■ pour moi tu peux bien concevoir

Que s'il m'occupait moins, je serais moins sensible,

Car j'aime Germival, & s'il était possible,

Je ne le punirais qu'en le rendant heureux.

DORIMENE.

Allons. Puisse le Ciel exaucer tous nos vœux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

*Le fond du Théâtre doit s'ouvrir & laisser voir
une Salle de Bal.*



SCENE PREMIERE.

VERSEUIL, *seul, plongé dans les réflexions,
& relisant un Billet avec attention.*

C'E singulier Billet, de la main d'Eulalie,
Pourrait bien n'être au fond qu'une plaisanterie :
Il faut voir. C'est l'instant de notre rendez-vous ;
Que prétend-on me dire ? Ils se sont ligués tous
Pour augmenter les maux qui désolent ma vie :
Que faire ? Comment vais-je aborder Eulalie ?
Comment parler d'amour quand le cœur n'en sent point ?
Je n'ai point l'art cruel d'être faux à ce point,
Et je crois mal aisé d'en imposer aux femmes.
Peut être un même sort rapproche-t-il nos âmes ;
Et c'est par amitié qu'on veut m'entretenir :
Quand on est malheureux le cœur cherche à s'ouvrir ;
Oui, j'aime à me flatter que l'aimable Eulalie
Par des penchans honteux n'a point l'âme flétrie ;
Quand on connaît l'amour , on croit à la vertu.
Elle verra mon cœur de remords combattu ,

56 LES MARIS CORRIGÉS.

Elle pardonnera ma démarche imprudente ,
Et l'amie , en mon cœur , remplacera l'amante.
M'y voilà résolu. Par un penchant secret ,
Je me sens entraîné vers ce nouvel objet :
On vient ; c'est justement mon beau masque lui-même.

SCENE II.

VERSEUIL, DORIMENE *masquée , en*
Domino blanc.

DORIMENE, *à part.*

O Ciel ! en l'abordant , quel est mon trouble extrême !

VERSEUIL, *à part.*

Crainte de quiproquo , ne précipitons rien ,
Et généralisons d'abord notre entretien.

DORIMENE, *l'abordant.*

Vous êtes isolé quand les autres s'amuseut ?
De n'avoir point paru , vos amis vous accusent :
Auriez-vous du chagrin ?

VERSEUIL.

Ah ! quand j'en aurais eu ,
En vous voyant , beau masque , il serait disparu.

DORIMENE.

De vous avoir troublé je serais désolée ;
Peut être attendiez-vous quelqu'un de l'assemblée ,
Car cette solitude.

VERSEUIL.

On pourrait bien ici
Des mêmes questions vous aborder aussi.

Vous avez sous le masque encore trop de graces
Pour ne pas attirer tout le bal sur vos traces :
Et vous voir seule ainsi, peut faire supposer
Quelque projet formel.

DORIMENE, *à part.*

Il craint de s'exposer
A nommer, sans raison, l'objet de sa tendresse :
Ah ! voilà bien son cœur & sa délicatesse.
(Haut) Mais votre front, Verseuil, paraît chargé d'ennuis
Et vous ne cherchez point à savoir qui je suis ?
La peur que vous montrez d'exposer Eulalie
Vient de toucher son âme & la rend votre amie :
Reconnaissez moi donc.

VERSEUIL.

Madame, excusez moi,
Mais je crains tellement les plaisans, je vous croi :
Mon cœur en vous desire & m'annonce Eulalie,
Mais ce masque trompeur.

DORIMENE.

Ah ! souffrez, je vous prie ;
Que je le garde, il est utile à mon bonheur :
Je lui dois seul le droit de vous ouvrir mon cœur.
Mais pour vous rassurer sur votre inquiétude,
Voici qui mettra fin à vôtre incertitude :
C'est ce joli billet que vous m'avez écrit,
Où vous m'avez montré moins d'amour que d'esprit :
Allez, point d'embarras, je n'en suis point blessée,
J'ai mieux que vous, Verseuil, lu dans votre pensée :
Vous trompiez votre cœur, il a besoin d'appui,
Je veux que l'amitié vous en serve aujourd'hui,

58 *LES MARIS CORRIGÉS.*

Et, s'il se peut, vous rende à vous même.

VERSEUIL.

Ah ! Madame,

De quel poids vous venez de soulager mon ame !

Votre voix a sur elle un ascendant vainqueur,

La persuasion a coulé dans mon cœur.

Oui, je l'avais prévu, ma démarche imprudente

Devait trouver en vous une amie indulgente,

Et c'est dans votre sein que je veux désormais

Déposer mes chagrins & mes moindres secrets.

DORIMENE, *attendrie.*

Verseuil, qu'un tel projet aurait lieu de me plaire !

Il ferait mon bonheur.

VERSEUIL, *avec fermeté.*

Rien ne peut m'en distraire.

DORIMENE.

Ah, je crains l'ascendant qu'a Germival sur vous.

VERSEUIL.

Non, non, il n'est plus rien de commun entre nous.

Le cruel m'a plongé dans une erreur barbare ;

Mes yeux se sont ouverts, & je vois qu'il s'égare.

DORIMENE.

Vous avez bien raison ; par sa frivolité,

Il croit d'un cœur flétri tromper la nullité.

Quels plaisirs purs & doux donne à l'homme sensible ;

La douce intimité d'une union paisible !

Tout lui sourit ; il est, dans ses moindres malheurs ;

Environné d'amis & de consolateurs.

Le plaisir est plus doux dans son âme plus pure ;

Il voit autour de lui s'embellir la nature,

COMÉDIE.

39

Et jouit, bénissant chaque jour ses liens,
De l'estime publique & de l'amour des siens.

VERSEUIL, *à part.*

Quel tableau ! juste Ciel, il redouble ma peine :
C'était là le bonheur que m'offrait Dorimène.

DORIMÈNE.

Je vous vois bien ému ?

VERSEUIL.

Madame, pardonnez ;
Mais ce discours ravit tous mes sens étonnés.

DORIMÈNE.

Ah ! j'aurais bien mieux peint si les maux de mon âme
Dû sentiment en moi n'obscurcissaient la flamme.
J'ai goûté quelque tems ce bonheur si touchant,
J'adorais mon époux ; mais il est inconstant.
Jugez quels maux éprouve un cœur aussi sensible.

VERSEUIL.

On a pu vous tromper ! cela n'est pas possible :
L'homme qui l'eût osé ne ferait à mes yeux
Qu'un scélérat, un monstre à bannir en tous lieux.

DORIMÈNE.

Epargnez lui ces noms, excusons sa faiblesse :
Il est encor l'objet de toute ma tendresse.

VERSEUIL.

Quelle âme !

DORIMÈNE.

C'est ici que je vais me servir
Des nœuds de l'amitié qui vient de nous unir :
Verseuil, que feriez-vous à ma place ?

VERSEUIL.

Ah ! Madame ;

60 LES MARIS CORRIGÉS.

Que me demandez-vous ? J'ai le remord dans l'ame.
Ce monstre qu'à l'instant je trouvais odieux ,
Que je viens d'accabler de noms injurieux ,
Qui les mérite tous par son erreur extrême ;
Ce traître , ce cruel , cet ingrat : c'est moi-même.
Une femme charmante , ah ! vous lui ressemblez ,
Vous avez son maintien , sa voix quand vous parlez ;
Dorimène m'aimait , & sans inquiétude ,
Faisait de mon bonheur sa principale étude :
Son cœur tendre , sublime & pur comme un beau jour ,
Des fleurs de la sagesse embellissait l'amour ;
Eh bien , Madame , eh ! bien , mon ame est en souffrance ,
Je ne l'accuse pas... J'ai lassé sa constance :
Elle ne... Je frémis d'achever ce mot là.

DORIMÈNE , *à part.*

Je vais me démasquer.

VERSEUIL.

Oui , Madame , voilà
Le fruit de ma faiblesse & d'un conseil perfide ;
Mais je m'en punirai.

DORIMÈNE.

Le transport qui vous guide ,
Va trop loin , mon ami , se fait trop ressentir :
Quoi n'espérez-vous rien de votre repentir ?

VERSEUIL.

J'ai mérité sa haine , ah ! qu'elle vive heureuse ,
C'est à moi de subir mon infortune affreuse ,
O malheureux Verseuil ! tout est fini pour toi.

DORIMÈNE.

Calmez-vous , pour l'instant , croyez la voir en moi ;



C'est elle qui vous parle, & vous dit par ma bouche,
 Que votre repentir, que votre amour la touche;
 Qu'elle regrette en vous l'idole de son cœur,
 Et qu'elle vous rendra le calme & le bonheur.
 Ah! sans vous pourrait-il en exister pour elle.

VERSEUIL.

Je n'y dois plus compter : je l'ai vue infidelle.

DORIMENE.

(à part.)

Le cruel ! il le croit : ah ! j'allais tout risquer :

(*Eulalie paraît masquée dans le fond du Théâtre.*)

On m'observe ; il n'est pas tems de me démasquer.

(haut.)

Verseuil, unissons-nous : je connais Dorimène,
 Elle n'est point volage, & j'en suis très-certaine.
 Faites ici pour moi ce que je fais pour vous,
 Je vous rendrai son cœur, rendez-moi mon Epoux.
 C'est de vous désormais que j'ai droit de l'attendre,
 Vous pouvez tout sur lui.

VERSEUIL.

Que faut-il entreprendre ?

Parlez, j'oserai tout & m'en fais une loi.

DORIMENE.

Puissiez-vous n'avoir pas plus de peine que moi !
 Mais on vient.

VERSEUIL.

Maudit soit l'importun.

DORIMENE, à part.

Dorimène ;

Quel doux rayon d'espoir vient d'adoucir ta peine !

SCENE III.

EULALIE, *sous le Domino d'Amazone*
qu'avait Cloris au second Acte. VERSEUIL,
 DORIMENE.

EULALIE.

AH! ah, le tête-à-tête a l'air assez touchant.

VERSEUIL.

C'est Cloris : faites trêve à votre esprit méchant ;
 Beau masque , laissez-nous.

EULALIE.

Vous vous moquez, je pense ;
 J'ai deux mots à vous dire.

VERSEUIL.

Et je vous en dispense.

Je vous connais assez pour oser parier
 Qu'il n'existe entre nous rien de particulier :
 Vous savez que pour moi vous n'êtes pas masquée.

EULALIE.

Vous n'êtes pas galant ; je ne suis pas fâchée
 Que ce beau masque-ci du propos soit témoin.
 J'espère, grace au Ciel, m'en servir au besoin.
 Vous me refusez donc?...

VERSEUIL.

Eh ! laissez-nous de grace.

EULALIE.

De tout mon cœur, Monsieur, j'abandonne la place ;
 Mais j'emmene avec moi le masque que voici :
 J'ai deux mots à lui dire... amusez-vous ici.

VERSEUIL, *bas à Dorimène.*

Quoi ! vous m'allez quitter ?

DORIMÈNE.

Il le faut ; mais j'espère

M'échapper promptement. Je songe à notre affaire ;

Et sur cet objet-là j'ose encor me flatter

De rapporter bientôt de quoi vous contenter.

(*Eulalie fait quelques agaceries à Verseuil, qui les reçoit d'un air mécontent ; elle sort avec Dorimène d'un côté, Germival entre de l'autre, Eulalie laisse aller Dorimène & court à lui.*)

SCÈNE IV.

EULALIE, VERSEUIL, GERMIVAL.

EULALIE.

Je vous trouve à propos.

GERMIVAL.

C'est Cloris... bien sensible

A l'honneur de vous voir ; mais il n'est pas possible

Que nous ayons pour l'heure un plus long entretien ;

Et nous nous connaissons l'un & l'autre trop bien.

EULALIE.

Me voilà donc encore une fois refusée ?

GERMIVAL.

Le bal va vous offrir une vengeance aisée.

EULALIE.

Oui, Messieurs, soyez sûrs que je me vengerai

De ces deux refus-là, dès que je le pourrai.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

VERSEUIL, GERMIVAL.

GERMIVAL.

MON cher Verseuil, j'éprouve un charme inexprimable ;
 Je viens d'entretenir un objet adorable :
 Un trésor, mon ami, d'esprit & de gaité ;
 Un air, une tournure, une vivacité :
 Nous n'en sommes encor qu'aux points préliminaires ;
 Mais j'ai lieu de penser qu'ils ne dureront guères.
 Oh ! me voilà fixé ; j'espère, cette fois,
 En faveur de l'objet, lui consacrer.... six mois.
 Tu devines.

VERSEUIL.

Qui, moi ? Non, je vous certifie ;
 Que m'importe au surplus ?

GERMIVAL.

Eh bien, c'est Eulalie.

VERSEUIL.

Eulalie ! ah ! le trait est par trop fort aussi,
 Cessez de vous flatter, car elle sort d'ici.

GERMIVAL.

Ah ! la prévention est tout-à-fait nouvelle,
 Je viens d'un rendez-vous que j'avais reçu d'elle.
 Motus : on vient.



SCENE VI.

SCÈNE VI.

GERMIVAL, VERSEUIL, SELMOUR,
masqué.

SELMOUR.

MESSEIERS, tirez-moi d'embarras :
Vers ces lieux Eulalie a dû tourner ses pas ,
Je m'étais promené tout le bal avec elle ;
Mais elle a disparu.

GERMIVAL, *faisant signe à Verseuil.*
J'en fais quelque nouvelle.

SELMOUR.

Qui, vous, Monsieur ?

GERMIVAL.

Oui, moi : je la quitte au moment ;
J'ai causé fort long-tems avec elle.

SELMOUR.

Comment ?

VERSEUIL.

Allez, ne croyez pas ce qu'il vient de vous dire.
On l'a joué ; c'est moi qui pourrai vous instruire :
Elle sort d'avec moi.

SELMOUR.

Grand merci. C'est fort bien ;
Mais qui croire des deux ? car je n'y conçois rien.

E

66 *LES MARIS CORRIGÉS.*
GERMIVAL.

Je suis sûr de mon fait.

SELMOUR à *Verseuil*.

Vous êtes sûr du vôtre
Et moi du mien, tous deux vous vous trompez.

GERMIVAL.

A l'autre.

VERSEUIL.

Encore un de joué.

SELMOUR.

C'est un fait très-constant
Qu'elle n'a pas quitté mon bras un seul instant ;
Au surplus, il faut bien que ce débat finisse ;
Je veux absolument que ceci s'éclaircisse.
Allons tous trois. . . . Parléen, justement la voici.

VERSEUIL.

Ah ! que vois-je ?



SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, EULALIE *avec
son Domino, sans Masque.*

SELMOUR, à Eulalie.

A PROPOS vous arrivez ici,
Nous disputions très-fort quand vous êtes venue,
Madame, qui des trois vous avait reconnue.

EULALIE.

Je n'ai vu ces Messieurs qu'un instant, & mon cœur
Se ressouvient encor de leur accueil flatteur:
D'un refus très formel tous deux m'ont honorée.

GERMIVAL.

Ah! vous venez de faire une noirceur outrée;
Et vous avez changé bien brusquement d'habit.

EULALIE.

Je n'en ai point changé, croyez ce qu'on vous dit.

VERSEUIL.

Quoi! ce n'était pas vous? Que faut-il que je pense?
Qui donc a de mes maux surpris la confiance?

EULALIE.

Vous voilà tous les deux fort intrigués; il faut
De cet embarras-là vous tirer au plutôt;
J'étais dans le secret un peu trop compromise
Pour laisser plus long-temps subsister la méprise.

E 3

68 *LES MARIS CORRIGÉS.*

Écoutez-moi tous deux, vous en avez besoin :
Le masque que voici servira de témoin
Que je vous ai tous deux joués de compagnie :
Vos déclarations m'avaient fort réjouie ;
J'ai cru pendant le bal pouvoir m'en amuser ;
Je l'ai fait ; il est tems de vous désabuser :
J'ai traité vos projets de jeu , de persiflage ;
En rire m'a paru le parti le plus sage ,
S'en fâcher , ç'eût été les croire dangereux ;
Une autre, sous mon nom , a surpris vos aveux.

G E R M I V A L.

Madame , la méprise en effet est cruelle.
C'est vous qui m'inspiriez ce que j'ai dit près d'elle ;
Mais puisque mon amour vous touchait aussi peu ,
Je suis charmé qu'un autre en ait surpris l'aveu :
Mes torts auprès de vous n'en seront pas peut-être
Pour votre Substitut.

E U L A L I E.

Voulez-vous le connaître ?
Sur ce chapitre-là je puis vous mettre au fait.

G E R M I V A L.

Vous me ferez plaisir ; car , à vous parler net ,
Ce qui , dans mon malheur , pourrait bien me distraire ;
C'est que mon entretien n'a pas paru déplaire ;
Et l'on pourrait tirer parti de ce tour-là.

E U L A L I E.

Je n'y mets point obstacle , & je voudrais déjà
Savoir votre triomphe ; il faut donc vous instruire :
Vous aurez moins de peine alors à vous conduire ;
Mais il n'en faut pas moins employer tout votre art.

COMÉDIE.

69

GERMIVAL.

Ah ! j'ai donc deviné : c'est la belle Saint-Fard ?

EULALIE.

Point du tout.

GERMIVAL.

En ce cas, c'est donc la Présidente ?

EULALIE.

Encor moins.

GERMIVAL.

Ah ! j'y suis : c'est la jeune Eliante ?

J'aurais bien dû d'abord la reconnaître au ton.

EULALIE.

C'est mieux que tout cela.

GERMIVAL.

Je me rends.

EULALIE.

C'est Marton.

GERMIVAL.

Marton, notre Soubrette !

EULALIE.

Elle-même en personne.

GERMIVAL.

Vous riez.

EULALIE.

En honneur.

GERMIVAL.

En ce cas, la fripponne

Vaut son prix : comment, diable ! avoir autant d'esprit ?

E₃

EULALIE.

Par les yeux de l'amour tout objet s'embellit ;
 Mais ce qui pourrait bien un peu vous compromettre ,
 C'est que de votre style elle montre une lettre
 Dans laquelle , dit-on , vous vous êtes donné
 Pour son adorateur le plus passionné.

GERMIVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)

Je me suis enfermé..... Madame, sa finesse
 A surpris cette lettre écrite à votre adresse.

EULALIE.

Moi , je n'y prétends rien ; vous vous arrangerez
 Avec Marton , Monsieur , tout comme vous voudrez.

GERMIVAL.

Le tour est un peu vif ; mais ce qui me console ,
 C'est que Verseuil & moi nous jouions même rôle.

EULALIE.

Un moment , s'il vous plaît. Verseuil est plus heureux ;
 Pour lui le tour n'est pas aussi malencontreux ,
 Et son honnêteté sera récompensée.
 Sa déclaration m'avait moins offensée ,
 J'avais lu dans son cœur , & j'y voyais très-bien
 Qu'un penchant étranger y combattait le sien.
 Je conserve pour lui la plus sincère estime ,
 Et c'est par le moyen de mon amie intime
 Qu'aujourd'hui j'ai voulu faire sonder son cœur ;
 Et lui rouvrir encor la route du bonheur.
 Notre art a réussi : son âme dévoilée
 Dans toute sa candeur à nos yeux s'est montrée.

Oui, Verseuil, vous avez mérité des amis,
Et l'on va vous tenir ce qu'on vous a promis;
Vous n'avez pas perdu le cœur de Dorimene.

G E R M I V A L.

Pour celui-là, j'espère, on aura de la peine
A l'en persuader; ce que nous avons vu
Nous dispense, à-peu-près, de croire à sa vertu.

E U L A L I E.

Eh bien! rougissez donc de votre inconséquence,
Et gardez-vous toujours de croire à l'apparence :
Ce Vernicour, l'objet de vos soupçons jaloux,
Le voici.

*(Elle ouvre son Domino & reparait en Cavalier comme
au premier Acte).*

V E R S E U I L.

Juste Ciel!

E U L A L I E.

Me reconnaissez-vous?

*(En ce moment Dorimene & Cloris s'approchent lentement
chacune du côté de leurs époux)*



SCENE VIII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, DORIMENE,
CLORIS.

VERSEUIL.

AH ! Madame... Grands Dieux... Qu'ai-je fait ? Quelle injure !...

Mes soupçons outrageaient la vertu la plus pure :
Je suis un monstre affreux.

EULALIE.

On a tout oublié :
Connaissez mieux , Verseuil , l'amour & l'amitié :

VERSEUIL.

Oui , je veux désormais leur consacrer ma vie :
Je vole réparer...

EULALIE.

Non , c'est à mon amie
A diriger vos pas. Elle a compté sur vous ,
Et vous avez promis de lui rendre un époux ;
Si ses soins vous rendaient le cœur de Dorimène.

VERSEUIL.

Ah ! j'entreprendrai tout.

DORIMENE , *s'approchant démasquée.*

Vous n'aurez point de peine :

J'ai retrouvé ton cœur & le mien....

VERSEUIL.

Quoi, c'est vous !

Chère épouse.... Madame.... Hélas.... à vos genoux !

DORIMENE.

Je ne me souviens pas de t'avoir vu coupable.

VERSEUIL.

Oui, oui, je fus un monstre, & ta bonté m'accable ;

Mais je meurs à tes pieds d'amour & de remords :

Puisse-je de mon sang effacer tous mes torts.

DORIMENE.

Quand on touche au bonheur se souvient-on des peines ?

Va, de ton repentir j'ai des preuves certaines :

Que ta punition soit de m'aimer toujours.

VERSEUIL, *très-vivement*.

L'amour & l'amitié vont embellir mes jours.

J'abjure mon erreur & déteste mon crime ;

Compte sur mon amour, mon respect, mon estime.

Elle m'a pardonné ! félicitez-moi tous,

Mes amis, quel moment !

S E L M O U R *se démasquant*.

Je jouis comme vous

Du bonheur d'être aimé d'une épouse chérie ;

Mon cœur eût trop souffert de quitter Eulalie.

Je reprends mon vrai rôle, & je suis bien flatté

De fuir jusqu'au semblant de l'infidélité.

G E R M I V A L.

Ils ont le diable au corps avec leur pathétique ;

74 LES MARIS CORRIGÉS.

Ils m'accoutumeraient au style dramatique :

Sortons.

*(En se retournant il aperçoit Cloris une lettre à la main
& masquée).*

CLORIS.

Je viens ici renouer l'entretien.

GERMIVAL.

Me voilà pris.

CLORIS.

Comment ! vous ne me dites rien ?

Quel contre-tems si tôt a pu glacer votre âme ?

Après de moi tantôt vous étiez tout de flamme ?

GERMIVAL *l'observant.*

On a beau m'avoir dit que vous êtes Marton,
Je n'en crois rien du tout. Votre esprit, votre ton
M'ont séduit sous le masque & me charment encore ;
Mon cœur croit voir en vous un objet qu'il adore ;
Tenez, par charité, ne vous démasquez pas :
Si vous étiez Cloris, jugez quel embarras :
J'aurais trop à rougir devant un pareil juge ;
Votre masque du moins me laisse un subterfuge ;
Je vous donne le choix de ma punition.

CLORIS.

Soit, je vous prens au mot ; & sans réflexion
Il faut donc m'adresser tout ce que cette lettre
A l'objet de vos vœux semble devoir promettre.

GERMIVAL.

Eh bien ! s'il faut tenir tout ce que j'ai promis,
J'aimerais encor mieux que vous fussiez Cloris.

COMÉDIE.

75

CLORIS *se démasquant.*

Oui, monstre, je la suis, &, malgré ton adresse,
Je n'exige pas moins l'effet de ta promesse,
Ou sinon, à l'instant, tout le Public instruit.

GERMIVAL.

Je m'en défens envain : ta gaité m'a séduit.
Fais ce qu'il te plaira ; je connais tous les charmes
D'une espiègle charmante, & je te rens les armes.

CLORIS.

Commençons.

(*Elle lit: « Je suis à vos genoux, Madame »*).

A genoux.

GERMIVAL.

A genoux ? c'est bien fort.

CLORIS.

A genoux.

GERMIVAL *se met à genoux.*

M'y voilà : décide de mon fort.

J'ai fait le premier pas, & c'est le seul qui coûte ;
Leur exemple touchant m'en a tracé la route,
Et mon cœur soulagé. . .

CLORIS, *le relevant.*

Lève-toi, mon ami,

L'attitude te gêne, elle me gêne aussi.

Il faut te pardonner, c'est mon cœur qui l'ordonne ;

(*Elle déchire la lettre*).

A son goût naturel il faut qu'il s'abandonne.

Un demi-repentir suffisait à Cloris,

Et l'effort qu'il te coûte en augmente le prix.

Ah ! par ce dernier trait tu me rends à moi-même.
Je commence à rougir de mon erreur extrême ;
Pardonne à ma raison un instant de sommeil ,
Je n'en goûte que mieux le prix d'un tel réveil.
Plus j'étais égaré , plus ta douce indulgence
A de droits dans mon cœur à ma reconnoissance.
Mes amis , je vous dois mes nouveaux sentimens ,
Soyons tous trois époux sans cesser d'être amans :
J'adopte volontiers cette heureuse méthode ,
Mais ne nous flattons pas d'en amener la mode.

F I N.

Lu & approuvé pour la représentation & l'impression. A
Paris , le 28 Décembre 1780.

S U A R D.

*Vu l'Approbation , permis de représenter & imprimer. A
Paris , ce 5 Mai 1781.*

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU , rue Saint-Severin.

LE MARIAGE DE LA LUNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

THE HISTORY OF THE CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT TO THE PRESENT TIME

**LE MARIAGE
DE LA LUNE,
COMÉDIE**

EN UN ACTE ET EN VERS.

*Le fond du Théâtre représente un Ciel étoilé,
quelques nuages épars çà & là.*

Nuptiarum infant amoribus. HÉR. Lib. I. Sat.



A LUNOPOÏS,

Et se trouve

**A PARIS, Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.**

M. DCC. LXXVI.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

1890

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

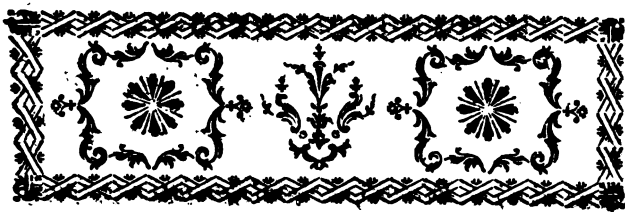
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY



A M A D A M E

DE B * * * * *

*Souffrez, MADAME, que la Folie dédie
une Brochure à la Sagesse ; votre esprit qui
sçait nuer avec tant de grâces , la Philosophie
& la gaieté , trouvera le moment & la maniere
d'unir à des lectures solides , le Mariage de la
Lune.*

*Ce petit Ouvrage aura le sort de cet Astre
nocturne. Le voilà dans son croissant, bientôt
il sera dans son décours.*

A 3

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Il faut à la vivacité Française des productions toutes nouvelles, qui n'aient pas plus de durée que des Bluets, & conséquemment tout-à-fait différentes du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, &c.

P R É L U D E.

MAIS il faut être lunatique, dira quelque Prude, ou quelque Misantrope, pour imaginer le Mariage de la Lune.

Eh, qu'importe si cela m'amuse ! ne vivons-nous pas dans un siècle où l'égoïsme est le système à la mode, où l'on n'admire que la singularité, où l'on n'a des yeux que pour la nouveauté ?

Si j'avois des Terres à parcourir, des Palais à contempler, des honneurs jusqu'à m'en rassasier, je jouirois, sans doute, amplement de ces objets : Mais privé de ces brillans avantages, je n'ai que les facultés de mon ame que je puis mettre à contribution quand je veux me procurer quelque agrément.

Aussi mon esprit est-il chargé de me fournir tous les matins, les plus riantes idées,

mon imagination de me promener chaque soir dans toutes les parties de l'Univers. Elle s'en acquitte au mieux, & d'après ces faveurs, je me trouve tantôt sur la rivière des Amazones, tantôt sur le mur qui sépare la Chine de la Tartarie, tantôt sur les Pyramides d'Égypte, tantôt enfin dans l'Empirée.

Il n'y a point de Petit-Maitre, qui exerce ses chevaux, comme je fais trotter mes idées. J'aime singulièrement à les voir galopper; alors je ne suis fixement en aucun lieu, toujours loin de ces êtres qui n'existent que dans leurs papillotes, ou dans leurs écussons; toujours loin de ces personnages dont la morgue crispe la gaieté; toujours dans des tourbillons aussi chimériques que ceux de Descartes, mais plus divertissans. J'ose dire avec Christine, Reine de Suède, que je ne donnerois pas mes Châ-

requien Espagne, pour dix millions de rente,

C'est le pays des illusions, dira-t-on, mais ce qui constitue les plaisirs & les honneurs, n'est-il pas un beau songe ? La vie humaine, n'est qu'un sommeil où l'on rêve les yeux ouverts ; car s'il le faut, je parlerai raison tout aussi bien qu'un autre, & d'autant mieux que la morale se trouve souvent en concurrence avec la fiction, & qu'on égale tous les jours un Lecteur, à dessein de le rappeler à des objets sérieux.

C'est la méthode des Fabulistes, & c'est assez la mienne. J'ai pensé, que s'ils faisoient parler les animaux, & les arbres mêmes, je pouvois à mon tour, faire jaser la Lune. D'ailleurs la Mythologie, naquit de la perspective des Cieux. Les Hommes, à force de les admirer, crurent y voir, ainsi que moi, tout ce qui n'y étoit point. Delà les Plane-

tes personnifiées, la chevelure de Bérénice, la Chèvre Amalthée ; delà enfin le Mariage de la Lune.

L'idée m'en vint dans une de ces nuits de Septembre, qui servirent si bien M. de Fontenelle, lorsqu'il décrivit avec tant d'agrément la pluralité des Mondes.

Je voyois du milieu d'un parc, où la Société la plus fémillante m'avoit entraîné, la Lune folâtrant au milieu des nuages, qui sembloient seconder son amour pour l'inconstance, & se voilant à la manière de nos Élégantes, pour se faire voir ensuite avec plus d'avantage, & *fugit & se cupit ante videri*. Cela me parut avoir tout l'air d'une agacerie qu'elle faisoit à Mars, & cela m'inspira l'idée du mariage en question.

Mes amis m'engagèrent à réaliser cette

fiction dans un Ouvrage d'un moment, j'y étois déjà tout disposé; je me retirai dans un Boudoir, & ce ne fut point pour y boudier. J'y trouvai l'Année Littéraire & le Journal de Littérature qui, par l'esprit dont ils pétillaient, montèrent mon imagination & allumèrent mes pensées. Je n'aurois pu choisir un meilleur canevas; enfin je travaillai toute la nuit, & le matin, je vis que mon travail avoit mine d'une Comédie.

C'en est réellement une, me dit-on; car je n'en voulois encore rien croire. Je sçavois seulement que j'avois tricotté de la Prose, ou de la Poésie, comme on voudra l'appeler. Il y eut alors dans ma Société de grands débats. Les uns vouloient que j'en fisse un Opéra-Comique pour les Italiens, les autres soutenoient qu'on pouvoit la jouer aux Français; & moi, mieux avisé, je présu-

mois que c'étoit lui faire tout l'honneur possible, que de lui donner un quart-d'heure de lecture.

Les folies sont excusables quand elles ne durent qu'un instant. Le Mariage de la Lune est une exhalaison de gaieté qui s'évapore à mesure qu'on le lit. Je ne crains pas qu'on le critique ; il est, & trop peu important, & trop court, pour qu'on s'en donne la peine. Je le vois passer, sous les yeux de ceux qui le liront, comme les ombres de la Lanterne Magique, comme ces chars rapides entraînés par la fougue de nos Petits-Mâîtres, encore plus que par la vitesse de leurs courriers.

Mallebranche disoit que la *Poésie*, en tant que *Mère des illusions & des songes*, étoit faite pour les petites Maisons ; d'après cela, je consens qu'on y relègue ma Pièce, pourvu toutefois qu'on ne l'identifie pas avec l'Au-

teur, qui, malgré ses apparentes folies, n'est au bout du compte qu'un Homme gai : mais aujourd'hui, qu'on ne veut plus que des Comédies larmoyantes, comment oser mettre au jour une Pièce toute badine ? Il semble que ce soit maintenant un crime de rire comme autrefois, ainsi que je l'exprime dans cette Chanfornette composée tout nouvellement sur un Air très-ancien :

Ton humeur est Catherine, &c.

Il est nombre de Bégueules
 Qui plus graves que Caton,
 Aimeroient mieux rester seules,
 Que de rire sans façon.
 Il est nombre d'Agréables
 Qui n'ont aucun agrément,
 Et qui pour être admirables
 Sont des autres le tourment.

Chacun par orgueil se lèvre
De ce qui bannit l'ennui ;
Chacun se pince la lèvre
Et ne rit plus qu'à demi ;
On bâille en cérémonie,
On appelle le plaisir,
Mais il suffit qu'on le prie,
Pour qu'il soit loin du desir.

Sans un peu de bonhommie
La belle humeur se flétrit ;
Abjurons tous la manie
De courir après l'esprit,
Et même de la science,
Malgré son utilité,
S'il le faut, donnons quittance,
En faveur de la gaieté.

Ramenons les Chanfonnettes
Et les Aïrs du bon vieux tems,
Sur le doux chant des fauvettes
Modulons tous nos accens.

Quand on est trop méthodique,
Et qu'on soumet tout aux loix
D'une épineuse musique,
La gaité n'a plus de voix.



PERSONNAGES.

LA LUNE.

LUMINETTE, Confidente de la Lune.

RAYONNET, Feu follet.

MERCURE.

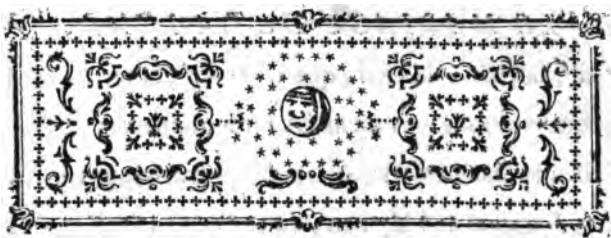
FANTASQUE, Comete.

MARS.



La Scène est au Firmament.

LE MARIAGE



LE MARIAGE DE LA LUNE, COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA LUNE, LUMINETTE.

LA LUNE.

Au triste célibat malgré moi destinée,
Je veux enfin subir le joug de l'hyménée;
Mars, tous les soirs me lorgne, & je crois avoir vu
Qu'à mes nobles desirs il s'est enfin rendu;
On le dit fémillant, & si je ne m'abuse,
Il a tout ce qui plaît, & tout ce qui m'amuse:
L'Olympe retentit souvent de ses bons mots,
Et rien n'est moins trompeur que la voix des échos.

B

18 *LE MARIAGE DE LA LUNE.*

Moi , la Reine du Ciel , que contemple la terre ,
Et qui voit sous mes pieds éclater le tonnerre ;
Pourquoi dans mes transports ne jouirois-je pas
Des douceurs de l'Hymen , de ce Dieu plein d'appas ?
Un amour passager ressemble à la fusée
Qui plaît , mais qui s'éteint sitôt qu'elle est lancée.
Il faut fixer le cœur , & pour y réussir ,
Dans les bras d'un époux , enchaîner le desir.
Le comble des vertus , c'est d'aimer sans partage ;
On se lasse d'ailleurs d'être toujours volage.

L U M I N E T T E.

Que dira-t-on , Madame ?

L A L U N E.

Oh , tout ce qu'on voudra !
Sur Terre , au Firmament , c'est ici , comme là ;
Des caquets éternels empoisonnent la vie ,
Si de les redouter vous avez la folie.

L U M I N E T T E.

Votre légèreté , bientôt pour un époux ,
Vous aura sûrement inspiré des dégoûts ;

Et si vous consultiez ceux que l'Hymen enchaîne,
Presque tous vous diroient qu'un cœur, mis à la gêne
Malgré ses doux transports, sent un poids nuit & jour;
Que la liberté seule assaisonne l'amour.

Dans cette région, que l'on nomme la France.

Où l'on sçait imiter, votre belle inconstance;

Une femme connoît à peine son mari,

Et presque en l'abordant, demande si c'est lui;

L'amant, le seul amant, est l'objet qu'elle adore;

Et l'on manque au bon ton, si le mari l'ignore :

L'époux de son côté, souvent sans nul amour,

Mais pour être à la mode, enfin l'homme du jour,

Se choisit au hasard, quelque amie infidelle,

Et tout en s'ennuyant, ne vit plus qu'avec elle,

Jusqu'au moment fatal, où sa fortune en deuil,

L'avertit que la mode est souvent un écueil.

L. A L U N E :

Malgré tes bons avis, avant peu, Mars lui-même,

Viendra m'entretenir de son amour extrême.

SCENE II.

RAYONNET ET LUMINETTE.

RAYONNET.

EH ! bonjour Luminette, est-il dans ton canton,
Quelque chose de neuf ? Eh ! que diable dit-on ?

LUMINETTE.

Une belle, une grande, une rare nouvelle ;
Ma Maîtresse (j'en ris) qui croît, qu'on n'aime qu'elle ;
Et qui vent avec Mars, quoiqu'il n'en sache rien ,
Contracter au plutôt, un éternel lien.
Je ne donnerois pas, de sa tête une obole ;
Oh , ma foi pour le coup , on dira qu'elle est folle.

RAYONNET.

Mars le feroit-il moins, lui qui connoît au mieux
Que la Lune n'a rien dans l'Empire des Cieux ,
Qu'elle doit, au Soleil, sa brillante lumière ,
Qu'elle ne peut sans lui parcourir sa carrière ;

D'ailleurs , ne sçait-on pas , qu'errante chaque nuit ,
Elle n'a ni repos , ni maintien , ni réduit.

EUMNETTE.

En ce cas , l'un & l'autre , ils feront bien ensemble ,
Car , très-certainement Mars en tout lui ressemble.

RAYONNET.

Encor , si ta Maîtresse avoit l'attention
De ne point altérer sa réputation ;
Mais toujours vagabonde , & toujours effarée ,
Elle est aux yeux du monde , une coquette outrée.

LUMINETTE.

Chut, chut.... car je l'entends ; adieu , jusqu'au revoir.

SCÈNE LEVI.

LA LUNE, LUMINETTE.

LA LUNE.

IL me vient dans l'esprit de me masquer ce soir ,
Et de me travestir sous un habit de pluie.
Je veux intriguer Mars ; on aime à la folie

R.

22 LE MARIAGE DE LA LUNE,

Ces jolis impromptus, ces charmans petits riens,
Qui dissipent l'ennui,

L U M I N E T T E.

Madame, j'en conviens;
L'amour perdrait bientôt son éclat & ses charmes,
Si l'on n'avoit le soin de briller ses armes,
Mais sied-t-il à votre âge, où la saine raison,
Malgré tous vos écarts, doit être de saison,
De faire en folâtrant la petite étourdie.
Quand on a six mille ans, peut-on avoir envie
De se produire encor sous des déguisemens,
Et de prendre les airs de nos jeunes amans.

L A L U N E.

Ton ame trop petite, & vraiment roturière,
Te plonge dans la nuit au sein de la lumière.
C'est bon pour les Mortels, tristes jouets du tems, —
A régler leurs plaisirs sur le nombre des ans,
Mais pour ceux dont l'Olympe est l'auguste partage
Un printems éternel brille sur leur visage.

SCÈNE IV.

RAYONNET, MERCURE, FANTASQUE.

RAYONNET.

MERCURE, si j'osois vous distraire un moment.
 La Lune toujours folle, éprouve le tourment
 D'une amante affrénée, & dans la rage extrême,
 Elle se flatte en vain d'épouser Mars lui-même;
 Nul ne peut mieux que vous feindre un événement
 Qui, pour la corriger, la trompe finement.

MERCURE.

Je conçois, Rayonnet, que la chose est facile :
 Va me chercher Fantasque, & sur-tout sois agile.

FANTASQUE.

On me dit de venir, je pars, & me voilà
 Prête à faire à l'instant tout ce qu'il vous plaira;
 Car je n'ignore pas, que nous autres Comètes,
 Sommes des fœux errans aux ordres des Planètes.

B 4

24 *LE MARIAGE DE LA LUNE,*

Sur la terre, l'orgueil chamarré de clinquans,
Qui voit parmi les fots, les plus tendres enfans,
Et sert de piédestal au mérite éphémère,
Ne vous feroit jamais un aveu si sincère,

S C E N E V.

MERCURE, FANTASQUE.

MERCURE,

E C O U T E , notre olympe aura bientôt l'honneur
De voir la Lune & Mars s'épouser de bon cœur ;
Du moins elle s'en vante , & l'on ne peut trop rire
Des écarts que produit un semblable délire ;
Mais comme je te sçais d'un esprit très-discret ,
Je vais te confier un important secret.
La Lune connoît Mars seulement en idée ,
Et l'on peut la tromper , quoiqu'elle soit rusée.
Or , je voudrois qu'habile à bien rendre son ton ,
Tu te fisses présenter chez elle sous son nom ,

FANTASQUE,

Mais que faudra-t-il dire au tems de l'entrevue,
Pour que je ne fois pas muette & confondue?

MERCURE.

Il faudra t'annoncer d'un air tout enflammé,
Qu'on prendra pour un feu par l'Amour allumé,
Lui dire tendrement d'une voix séduisante,
„ Que depuis six mille ans, une flamme constante,
„ Brûla toujours pour elle, & qu'au fond de ton cœur
„ Tu sens, pour ses attraits, la plus pressante ardeur;
„ Que tu lui viens offrir ta main & ta personne;
„ Que l'hymen fut toujours la plus belle couronne,
„ Dont on récompensa le zèle d'un amant „.

Elle savourera ce joli compliment.

Dans tous les lieux du monde une vieille coquette
Aime avec passion qu'on lui compte fleurette;
Et c'est par ce jargon, éloquent & rusé,
Que l'on ranime encore un amour tout usé.



SCÈNE VI.

LA LUNE ET MERCURE.

LA LUNE.

Mon épître pour Mars, est maintenant rendue,
 Et bientôt nous aurons ensemble une entrevue.
 Oh ! n'est-ce point déjà lui-même que j'entens ?
 Ah ! ma raison, mon cœur ! où suis-je ? quels instans !
 Mais l'amour me séduit ; je reconnois Mercure ;
 C'est lui-même ; il m'apporte une lettre, je jure.

MERCURE.

Non, mais je suis chargé de vous dire, que Mars,
 Voudroit, pour vous servir, courir tous les hasards,
 Qu'il vous aime ardemment.

LA LUNE.

Vous sçavez qu'il m'épouse,
 Et que de ce bonheur, je suis vraiment jalouse.

MERCURE.

Il n'est rien de nouveau, dont je ne sois instruit,
 Tout ce qui se débite, & tout ce qu'on écrit,
 Vient frapper, sur le champ, mes yeux & mes oreilles,
 Jugez, si votre hymen, mis au rang des merveilles,
 Pourroit m'être inconnu ; mais cela me surprend,
 Que brûlant, l'un pour l'autre, & d'un feu si constant,
 Vous n'avez pas plutôt couronné cet ouvrage,
 Peut-être, en imitant du beau monde l'usage,
 Vivrez-vous, comme époux, dans le plus grand secret,
 Sur cela, votre sexe, est fortement discret,
 Et même, je dirai que c'est la seule affaire,
 Sur laquelle, on se trouve attentif à se taire.

L A L U N E.

Tous les êtres créés, changent matin & soir !
 Si, malgré mes desirs, Mars n'alloit plus vouloir ?

MERCURE.

L'amour toujours ému par quelque crainte extrême,
 Dans un flux & reflux se dévore lui-même ;
 N'avez-vous pas, Madame, assez d'appas divers,
 Pour enflammer les Dieux de ce vaste univers ?

18 *LE MARIAGE DE LA LUNE,*

Sur la terre , il n'est point de petite Maîtresse
Qui , pour charmer les yeux , fortement ne s'empresse
A changer , comme vous , de visage , & d'attraits ;
On les voit , chaque jour , se peindre tout exprès
A dessein d'imiter ces phases de caprice ,
D'où nâquirent jadis , le fard & l'artifice ,
Tantôt c'est un minois , flétri par le vernis ,
Tantôt c'est un émail de roses & de lis ,
Et , leurs yeux , leur esprit , à force de voir peindre
Des cheveux , des sourcils , contractent l'art de feindre ;
Mars , d'après ces tableaux , observant en détail
Vos changemens divers , croit voir tout un sérail ,
Et quand vous mêlerez , l'agréable & l'utile ,
Dans une femme seule , il en trouvera mille ,
Mais , Madame , avez-vous consulté le Soleil ?
D'un bienfaiteur , on doit emprunter le conseil :
D'ailleurs , si de ses dons , il vous privoit , sans doute ,
Et l'épouse & l'époux bientôt ne verroient goutte ,

LA LUNE.

Je sçais que je ne puis briller qu'à ses dépens ,
Qu'il m'a toujours fourni des habits éclatans ,

L'argent sur moi , reluit au milieu des étoiles ,
Quand la nuit , sur le globe , épand ses tristes voiles ;
Et ma douce splendeur , sans éblouir les yeux ,
Guide le voyageur dans les plus sombres lieux.
Mais je puis , de mon chef , m'établir tout-à-l'heure ,
En usant de mes droits , comme fille majeure ;
Faites-moi le plaisir , d'aller informer Mars ,
Qu'aussitôt je l'attens.

M E R C U R E .

Tout-à-l'heure je pars.

S C E N E V I I .

LA LUNE , LUMINETTE , RAYONNET.

L A L U N E .

E C O U T E , au moindre bruit , tâche d'être attentive ,
Afin de m'avertir , si Mars lui-même arrive ;
Je vois déjà ses feux , & mon cœur palpitant ,
Prélude mon bonheur , par l'amour qu'il ressent.

30 LE MARIAGE DE LA LUNE,

L U M I N E T T E.

Mais qui vous répondra , que s'il vient à paroître ;
Vous ne preniez alors une autre façon d'être ;
Mille fois dans un jour , que dis-je , en un moment
Vous excitez les ris , par votre changement ;
On croît , en vous voyant , appercevoir Prothée ,
C'est son même portrait , & je vois l'hyménée ,
De votre esprit flottant , courir tous les hasards ;
Peut-être , prendrez-vous , le sombre des brouillards
Quand il faudra montrer un visage de roses ;
Tel est le triste effet de vos métamorphoses.

L A L U N E.

Crois-moi : c'est le dégoût , & le désœuvrement ,
Qui mettent dans le cœur l'amour du changement :
Quand j'aurai d'un époux , l'aimable compagnie ,
L'ordre dirigera les instans de ma vie.

L U M I N E T T E.

Mais si lui-même , il est inconstant , soupçonnetux ;
Trop souvent un époux , est un homme fâcheux ,
Par sa bisarre humeur , par son étourderie.
Mars , d'après ce qu'on dit , a plus d'une manie ;

Peut-être en ses dédains, ne souffrira-t-il pas,
Que pour vous procurer de frivoles appas,
Vous affectiez les airs d'une jeune volage,
Et qu'à votre toilette, on voie un étalage
De ces vives couleurs, qu'un Peintre ingénieux,
Emploie habilement à fasciner les yeux;
Peut-être, voudra-t-il que sa femme tranquille
N'aille jamais courir, ni les champs, ni la ville,
Eh ! que deviendrez-vous ?

L A L U N E.

C'est un Colin-Maillard
Que l'hymen ; on s'y prend, par le simple hasard,
Et s'il falloit, toujours, analyser les choses,
On craindrait à coup sûr les effets & les causes ;
D'ailleurs les mœurs du tems, m'ont doctement appris
Tout le cas que l'on fait, de Messieurs les maris,
On les laisse gronder, & pour peu qu'ils s'avisent....
Les femmes d'aujourd'hui, finement s'indemnisent,
Des mauvaises façons d'un ridicule époux :
Je vais, dans mon boudoir, préparer des yeux doux,
Pour présenter à Mars, le front d'une novice.

32 *LE MARIAGE DE LA LUNE,*

R A Y O N N É T.

Oh ! l'on sçait qu'aujourd'hui tout va par artifice ,
Qu'il faut étudier , son maintien & son ton ,
Qu'en tout, on prend moins garde au fond, qu'à la façon,
Et qu'enfin , une femme , habilement arrange
Son esprit & son cœur , ainsi qu'une fontange.

S C È N E V I I I.

M E R C U R E , M A R S.

M E R C U R E.

JE vais , vous régaler , d'un ragoût tout nouveau ,
Si vous êtes friand , c'est un joli morceau.
La Lune , enfin la Lune , espère que vous-même ,
Allez être l'objet de son bonheur suprême ,
Et que dans quelques jours vous serez son époux.

M A R S.

Qui , moi ! certainement vous badinez.

M E R C U R E.

Oui , vous ;

Et

Et j'ai dû , de sa part , vous dire sans mystère
 Qu'elle vous attendoit , pour finir cette affaire ,
 Depuis qu'elle subsiste , elle croît que vos feux
 Dans leur plus vive ardeur, brillent pour ses beaux yeux :
 Et comme elle craignoit , d'agir en étourdie ,
 Elle a par des délais éprouvé son envie.
 L'épreuve est assez longue , il faut en convenir ,
 Et mérite qu'enfin vous vous laissiez fléchir.

M A R S.

Mercuré , en vérité , l'aventure est plaisante.
 L'âge , n'a donc rien fait , sur cette extravagante ,
 S'allier , juste ciel ! avec un tourbillon.
 Qui , marqueté de noir , d'azur , de vermillon ,
 Pronostique les vents , les nuages , la pluie !
 Prendre , pour sa moitié , celle dont la folie
 Fit éclore , à l'envi ces êtres superflus ,
 Qui pleins de suffisance , & vuides de vertus ,
 Sont par leur air , leur ton & leur papillonnage ,
 De l'homme & de la femme , un bizarre assemblage ;
 Epouser les débris , du fol Endymion ;
 Dans Paris , on pourroit : mais dans l'Olympe , non.

C

34 *LE MARIAGE DE LA LUNE,*

Ici, les sentimens , & la délicatesse

Emanèrent toujours , du sein de la sagesse ,

Et Mars, plus que tout autre , est chargé par état

De ne jamais ternir son nom , & son éclat.

D'ailleurs , si Vénus même , a reçu mon hommage,

Si mon devoir me presse , & mon amour m'engage

A vivre pour toujours , sous son aimable loi ,

La Lune, a très-grand tort , de compter sur ma foi.

M E R C U R E.

Son procédé , sans doute , est celui d'une folle ;

Mais *Fantastique* , (Comete instruite à mon école) ,

Chez la Lune aujourd'hui doit tenter les hasards

De se faire annoncer , sous l'heureux nom de Mars ,

Moi-même , j'ai tramé cette intrigue naissante ,

J'en attens le succès.

M A R S.

Votre projet m'enchanté ,

La Lune , par ce tour deviendra sûrement

Le jouet éternel , de tout le firmament.

Il est bon qu'on s'en moque , & que de ce pas même

Vous alliez raconter ce plaisant stratagème

Aux divers Potentats qui règnent dans ces lieux.

Ce message convient à l'envoyé des Dieux.

M E R C U R E.

J'entens , cela suffit , & si le mariage
De la Lune se fait , comme je le présume ,
Vous serez le premier que j'en informerai.

M A R S.

J'y compte absolument , ou je m'en vengerai.

S C E N E I X.

R A Y O N N E T , L U M I N E T T E.

R A Y O N N E T.

EN bien ! épouse-t-on ?

L U M I N E T T E.

Belle demande à faire !

Rien n'est plus décidé , que femme qui veut plaire ,

Mais je ne vois point Mars arriver , & je crois

Qu'on s'abuse.

C 2

R A Y O N N E T.

Il viendra tout au moins une fois.

L U M I N E T T E.

Qui peut donc l'arrêter ?

R A Y O N N E T.

Sçais-tu qu'on se marie
Pour plus d'une semaine , & que toute la vie
Si l'on y pensoit bien , ne nous suffiroit pas
Pour nous déterminer dans un semblable cas.

L U M I N E T T E.

Tu deviens Philosophe , & cependant la mode
Est de suivre au hasard , l'avis le plus commode ,
Lorsque le cœur est pris , le mariage est bon ,
Et si l'on s'en repent , tant pis pour la raison.
Mais , dis-moi , convient-il que la Lune s'engage ?
Outre , que cet état , n'est plus fait pour son âge ,
Qu'elle a mille talens pour fâcher un époux ,
Le Monde , en ce qu'il est , renferme assez de foux ,
Sans que par des enfans d'un esprit vague & sombre
Elle veuille essayer d'en augmenter le nombre.

RAYONNET.

Ah ! sans doute ; qu'en proie , aux caprices divers ,
 Elle croit , qu'il est beau , de peupler l'univers
 De gens efféminés , légers & lunatiques ,
 Propres à retracer ses phases chimériques.
 On s'abuse aisément ; lorsqu'on n'a d'autre loi ,
 Que de vivre au hasard ; de n'écouter que soi ,
 Et de la Lune , hélas ! c'est assez le système.

LUMINETTE.

Je crains , qu'elle n'entende , elle est vive à l'extrême.

SCÈNE X.

LUMINETTE, FANTASQUE, LA LUNE.

FANTASQUE (*sous le nom de Mars*).

Dis-moi , que fait la Lune ?

LUMINETTE.

Elle est dans son boudoir.

C 3

38 LE MARIAGE DE LA LUNE,

FANTASQUE.

Peut-on se procurer le bonheur de la voir ?

LUMINETTE.

Approchez-vous ; jamais on ne mit d'importance
A refuser ici la plus simple audience.
Aux mortels, nous cédon's le ridicule honneur
De se faire céler, pour marquer leur grandeur.

FANTASQUE.

Déesse, je suis Mars, qui laisse mon empire,
Pour vous offrir les vœux que mon amour m'inspire ;
J'ai tempéré mes feux pour venir sans éclat,
Secouer à vos pieds, le joug du célibat,
Et par une durable, & célèbre alliance,
Mettre notre bonheur sous la même influence ;
Vous réglerez mon cœur, mon esprit, & mes sens,
Et je ne brûlerai que pour vous mon encens.

LA LUNE.

O Ciel ! est-il donc vrai qu'enfin je vous possède ?
Oui, je sens que l'amour, n'a plus rien qui m'obsède.

Le doute m'accabloit , & je vois , je jouis.
J'eus par rapport à vous , les plus cruels soucis ,
Je craignois que Vénus n'enlevât ma conquête.
Ah ! quel moment pour moi ! quel plaisir ! quelle fête !
Mais ferez-vous constant , à m'aimer sans répit ,
Et me flattois-je envain , quand je passois la nuit
A lorgner ces coups d'œil , ces gestes , & ces signes ,
Qui , sans doute , à mes yeux sont des faveurs insignes ,
Et que dans des transports , je les prenois pour moi ?

F A N T A S Q U E.

Eh ! pouvez-vous douter de mon cœur , de ma foi ?
Je vous proteste , au nom de ce vaste Empirée
Que vous fûtes , hélas ! toujours ma bien-aimée ;
Que je brûlois pour vous quand j'étois enflammé ,
Et que je vous suivois d'un regard animé ,
Lorsqu'au sein de la nuit vous promeniez vos charmes.

L A L U N E.

Vous me comblez , Seigneur , & j'en verse des larmes.
Mais trop souvent , hélas ! un époux plein de feu
Change , & de ses sermens , ose se faire un jeu.

40 *LE MARIAGE DE LA LUNE,*

Presque de tous les biens, l'entière jouissance,
Ne vaut pas le plaisir, que donne l'espérance;
Un cœur rassasié, qui n'a plus de desirs,
Est moins heureux, qu'un cœur, qui pousse des soupirs.

FANTASQUE.

Quand on sçait comme vous, multiplier les grâces,
Et varier les fleurs, qui naissent sur vos traces,
On a le vrai secret, de fixer un époux,
Sans jamais effuyer, les plus légers dégoûts.
Ce qui flétrit l'amour; c'est la monotonie;
Un objet, est toujours nouveau, quand il varie.
On n'aime qu'un instant, une morne beauté,
Tandis que le caprice, & la diversité
Enchaînent constamment, les desirs qu'ils font naître;
Toute femme, qui sçait changer de façon d'être,
Qui boude, parle, rit, gronde, au même moment
N'irrite que pour plaire, encor plus vivement;
C'est le brûlant été, qui précède l'automne,
Le Ciel, qui s'obscurcit, qui s'enflamme, qui tonne.

LUMINETTE (à part).

Ma Maîtresse en ce cas, ravira son époux.

L A L U N E.

D'après un tel discours, on voit bien que c'est vous.

F A N T A S Q U E.

Mais pourquoi différer l'instant que je desiré ,
 Voudriez-vous encor , prolonger mon martyre ,
 Payez par votre main fix mille ans écoutez
 A toujours réfléchir sur ce que vous valez ,
 A toujours admirer vos vertus , & vos charmes.

L A L U N E (*au Capitaine de ses Gardes*).

Commandez sur le champ , que l'on prenne les armes ,
 Qu'on prépare des feux , tels qu'on n'en vit jamais ,
 Qu'on célèbre l'hymen , que l'on chante la paix ;
 Et vous , Mars , mes amours , vous ma noble conquête ,
 Daignez , en attendant qu'on ordonne la fête ,
 Passer dans ce salon , où ma brillante Cour ,
 Vous prouvera quelle est la grandeur de ce jour.

L U M I N E T T E.

Madame , croiriez-vous , qu'à travers cet espace ,
 On découvre , que Mars est toujours à sa place ,

42 *LE MARIAGE DE LA LUNE,*

Et que j'ose vous dire , il en coûte à mon cœur ,
Que celui-ci , peut être un insigne imposteur.

L A L U N E.

Il faut , en vérité , que tu sois en délire ,
Pense-tu donc , que Mars , a quitté son Empire ,
Sans laisser une Cour , capable d'éblouir ;
Appréhende plutôt , qu'il ne puisse t'ouir ,
Qui , d'ailleurs auroit pu prendre sa ressemblance ?
On reconnut toujours les Dieux à leur prestance.

S C E N E X I.

LA LUNE, FANTASQUE, TOUTE LA COUR.

L A L U N E.

TRUMPETTES , hâtez-vous , par vos sons éclatans ,
D'avertir mes Sujets , qu'ici je les attens ,

(Ici on sonnera de la trompette.)

Et vous brillans éclairs , apprenez à la terre ,
La fête qu'on célèbre au séjour du tonnerre.

(On fera partir quelques serpentaux.)

Princeſſe , je renaïs au bruit des instrumens
 Qui pénètrent les Cieux, mais qui ſont moins charmans
 Que votre aimable voix, que l'heureuſe harmonie
 Qui doit entre nos cœurs , régner toute la vie.

L A L U N E (*en le prenant par la main*).

Le Ciel qui nous unit , témoin de ce grand jour
 Souſcrit à cet hymen & bénit notre amour ;
 Et toi , brillant Soleil, toi dont je ſuis la fille ,
 Fais qu'il ſortę de nous , une illuſtre famille ,
 Qui peuple l'univers d'éclatans rejettons
 Capables d'obtenir , & de goûter les dons.

(*Ici la muſique*).

S C E N E D E R N I E R E.

LA LUNE , LUMINETTE , RAYONNET.

L A L U N E (*ſe laiſſant aller dans un fauteuil*).

Où ſuis-je ? la frayeur vient d'égarer mon ame ;
 Je voulois témoigner à mon époux ma flamme ,

44 *LE MARIAGE DE LA LUNE,*

Je courrois l'embrasser , & je n'ai plus rien vu
Qu'une foible vapeur , qu'un feu qui s'est perdu :
J'ignore le sujet d'un pareil phénomène.

L U M I N E T T E.

La chose a transpiré , n'en foyez plus en peine ;
Que ne m'écoutez vous , j'apprends dans ce moment ,
La singularité de cet événement.
Une Comète, hélas ! car il faut tout vous dire ,
Madame , à vos dépens enfin a voulu rire ,
En prenant de Mars même , & la mine & le ton ,
Pour vous en imposer sous un si brillant nom.
Comment de notre sexe , à sa douce figure ,
Ne connûtes-vous pas , la bénigne encolure ;
Alors vous auriez vu , que ce brillant époux ,
Que ce prétendu Mars , est femme ainsi que vous.

L A L U N E.

Une Comète , oser me rendre la risée ,
De mon Royaume entier , de ce vaste Empire !
Oui je m'en vengerai , mais si cruellement ,
Que je ferai la guerre à tout le firmament ,

Et bientôt on verra des Comètes la race,
S'éteindre pour jamais, fans qu'on leur fasse grace ;
Il convient à mon rang, de forcer l'univers,
A respecter la Reine & des nuits, & des mers,
Et Mercure lui-même, éprouvera sur l'heure,
Que la Lune n'est point une Reine qu'on leurre.

L U M I N E T T E.

Quand on est ébloui par les feux de l'amour
On croît en plein minuit, jouir du plus grand jour.

R A Y O N N E T.

Toute Femme qui veut, après un certain âge,
Sans ouïr la raison, goûter du mariage,
Mérite qu'on s'en mocque, & de la Lune enfin
Eprouver le plaifant & rigoureux destin.

F I N.

LA MATRONE CHINOISE,

O U

L'EPREUVE RIDICULE, COMEDIE BALLET

EN DEUX ACTES ET EN VERS LIBRES;

Pierre René
Par M. LEMONNIER.

*Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi, le 26 Décembre 1764.*

S'il est un Conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.

La Fontaine. Conte de la Matrone d'Ephèse.

Le prix est de 24. sols.



A PARIS,

Chez CLAUDE HERRISANT, Imprimeur-Libraire,
rue neuve Notre-Dame, aux trois Vertus.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Permission.

P R E F A C E.

LE Conte de la *Matrône d'Ephèse* que fait *Eumolpe* dans la *Satyre* de *Pétrone*, ce Conte ingénieux traduit en tant de Langues, passe depuis long-temps pour le chef-d'œuvre des Ouvrages en ce genre : j'ai puisé dans un fonds plus riche, plus varié, & bien différent dans l'exécution, la *Comédie* de la *Matrône Chinoise*.

On trouvera dans le *Journal étranger* * le sujet du Conte que j'ai mis en action.

Le *Pere d'Entrecolles* Jésuite en a fait une traduction. *M. Freron* qui nous a donné une idée de la *Poësie dramatique* des *Chinois*, voulant nous faire connoître aussi le génie romanesque de cette nation, fit dans le style du *P. d'Entrecolles* les corrections qu'il jugea nécessaires pour rendre ce morceau plus vif & plus intéressant : aussi est-il traité avec le goût, l'esprit & la précision que cet agréable *Ecrivain* met dans tous ses Ouvrages.

Il y a bien de l'apparence que *M. de Voltaire* connoissoit le Conte de la *Matrône Chinoise* quand il a fait le joli *Roman* de *Zadig*. Le second Chapitre intitulé le *Nez*, est absolument la même chose que le *Roman Asiatique* : les événemens en sont différens à la vérité, c'est-à-dire que *M. de Voltaire* n'a pas voulu avoir l'air d'être *Copiste*, mais le fonds est le même ; & en comparant les deux Ouvrages, on verra aisément que le sujet

* Mois de Décembre, année 1755.

traité par l'Auteur François n'est qu'une légère esquisse du grand Tableau de l'Auteur Asiatique.

Mon dessein, en donnant tout le mérite de l'invention à l'Auteur Chinois, n'est pas de vouloir diminuer le prix d'un de nos plus jolis Romans. L'immortel M. de Voltaire, le plus grand Homme de Lettres de notre siècle, est sans doute au-dessus de tout ce que la jalouse & basse envie a pu exhaler contre lui ; & j'ose me flatter qu'il ne m'en soupçonnera pas : je suis trop son Admirateur pour n'être pas son Panégyriste.

Ce n'est pas sans crainte que j'ose risquer mon Ouvrage, quoiqu'il soit fort différent du sujet traité par Pétrone. Le titre seul me fait trembler ; je crains la prévention.

Nous avons déjà deux Comédies connues de la Matrone d'Ephèse. Celle de M. de la Mothe n'eut aucun succès. On ne lit point celle du B. de B... Est-ce la faute du sujet ? est-ce celle des Ecrivains qui l'ont traité ? Ce n'est pas à moi à décider cette question ; mais je ne crois pas que le Conte de la Matrone d'Ephèse puisse jamais réussir au Théâtre. J'en ai long-temps cherché les raisons : les voici peut-être.

Il est peu d'hommes qui n'ayent à se plaindre de l'inconstance & de la légèreté des femmes : on aime à se persuader qu'un sexe fait pour plaire joint la beauté de l'ame aux charmes de la figure. Il est des femmes, sans doute, qui réunissent ce double avantage ; mais ce n'est pas le plus grand nombre : & comme on est convaincu que le tableau des mœurs d'une Coquette, quelque vrai, quelque naturel qu'il soit, ne corrige pas les travers des autres Coquettes, on est fâché de voir de trop près les conséquences de leur cœur. On auroit

P R É F A C E.

trop à craindre peut-être de servir soi-même de modèle au tableau qu'on a sous les yeux ; on rougiroit par vanité d'être dupe d'un sentiment que des qualités extérieures , ou qu'un mérite apparent ont fait naître. Les femmes y perdrieroient leurs Amans , les Amans ce qu'ils appellent leur bonheur : on aime mieux siffler une Pièce que de perdre une Maîtresse qu'on croit aimable , parce qu'elle a la fausseté de cacher son manège adroit sous le masque d'un sentiment qu'elle déshonore : les Auteurs se taisent ; les femmes triomphent ; la Coquetterie reste , & les Amans n'en sont que plus fots.

Persuadé de cette vérité , je n'ai voulu rien hasarder dans ma Pièce contre les femmes. J'ai parlé plus clairement dans ma Préface : mais je ne risque rien , on ne les lit point. Je reviens à mon sujet.

Fanny (c'est ma Matrône) n'est mariée que depuis près de trois mois : elle croit avoir épousé un vieillard. Depuis son mariage je suppose qu'elle a été obligée de faire un voyage assez long , au retour duquel elle apprend la mort de son mari. Fanny est jeune , c'est-à-dire dans l'âge où l'on se console aisément d'une pareille perte ; elle vit avec son Amant supposé depuis dix jours , cet Amant est jeune , il a de l'esprit : voilà bien des motifs de consolation.

D'ailleurs quand son manège est découvert , ce n'est pas une Coquette hardie , qui secouant le joug des bienséances , éclate en reproches amers contre son mari ; c'est une femme honnête & soumise dont le repentir efface les fautes , (si la sienne en est une) & dont la jeunesse peut servir d'excuse à ses égaremens. Egaremens

d'autant plus pardonnable qu'elle est entraînée & conduite dans toutes ses démarches par une Soubrette qui a pris assez d'empire sur elle pour la gouverner, & décider ses volontés chancelantes.

Ainsi toutes les femmes qui se reconnoîtront au portrait & à la conduite de Fanny, ne diront rien contre elle ; parce que, bien loin de penser qu'elles ont presque toutes ses défauts, elles croiront n'avoir que ses vertus.

Je me suis fait une observation sur la première épreuve que tente Zimar. Comment, me suis-je dit, un homme est-il assez fou pour croire qu'il plaira à une jeune personne, en se déguisant sous les traits d'un vieillard ? J'ai vu tant de traits de folie équivalents à celui-là, pour ne pas dire plus forts, & par conséquent plus ridicules, que j'ai cru pouvoir le hasarder.

Pour peu qu'on connoisse la foiblesse du cœur humain, on ne sera pas étonné du petit artifice que Zimar met en usage pour sçavoir s'il est aimé pour lui-même. On est jaloux d'être aimé, tout intérêt particulier à part : on doit se croire bien assuré de l'être, & de l'être pour soi, quand les graces de la jeunesse & les charmes de la figure ne déterminent point une femme, maîtresse de ses volontés, à unir son sort au nôtre pour jamais.

J'ai changé bien des circonstances au Conte ; il est dans les mains de tout le monde : on peut y voir les changemens que j'y ai faits, je l'aurai peut-être défiguré ; mais le Public me jugera sur mon Ouvrage. Je ne demande point d'indulgence pour mon travail, encore moins pour ma jeunesse. Le succès m'animera : je ferai mieux

PRÉFACE.

vij

peut-être par la suite ; mais la chute de mon Ouvrage ne me découragera point. Les talens ont besoin d'être soutenus : c'est au Public à les encourager , quand il en découvre le germe dans un Auteur.

*Deux de mes Pièces dans un autre genre * ont réussi : si celle-ci a le même bonheur , je ne m'en appliquerai pas moins à mériter des suffrages d'autant moins suspects que je ne les solliciterai jamais.*

Il est peut-être à craindre pour moi que le Public , accoutumé depuis quelques années à ne voir sur le Théâtre de la Comédie Italienne que des Ouvrages en musique , ne reçoive pas cette Comédie avec la même indulgence que la plupart de ces jolis petits Opéra Comiques , dont la musique fait quelquefois tout le prix ; mais le Public est juste , il sçait toujours gré à un Auteur des soins qu'il prend pour varier ses amusemens , & ma confiance en augmente. Un bon Ouvrage , de quelque genre qu'il soit , réussit malgré les efforts de la cabale ; & il tombe tout à plat , malgré les protections , quand il est mauvais. En ce cas :

Sans se flatter & sans craindre ;
Il faut attendre son sort ,
Et l'apprendre sans le plaider :
Le Public n'a jamais tort.

* Le Maître en Droit , & le Cadi dupé , Opéra Comiques.

P E R S O N N A G E S.

ZIMAR mari de Fanny, sous M. Le Jeune.
le nom de Zamny.

FANNY. Mde Rivière.

ZULIME Suivante de Fanny. Mde Carlin.

OCTAR Valet de Zimar. M. Dehesse.

Troupe de Danseuses & de Danseurs Chinois.

La Scène est à la Chine dans un appartement donnant sur les jardins de la maison de campagne de Fanny.

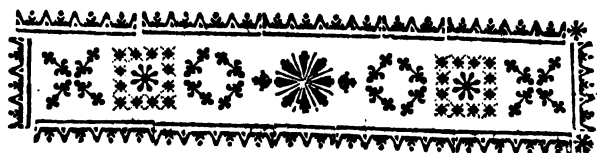
A P P R O B A T I O N.

*J' Ai lû , par-ordre de Monsieur le Lieutenant
Général de Police , La Matrône Chinoise ,
&c. & je crois qu'on peut en permettre la représentation & l'impression. A Paris, ce 1. Novembre
1764. MARIN.*

*Vû l'Approbation , permis de représenter &
d'imprimer. Ce 4. Novembre 1764.*

DE SARTINE.

LA MATRONE



LA MATRONE CHINOISE
OU
L'ÉPREUVE RIDICULE;
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Salle : on voit
dans l'enfoncement un Tombeau , & une
Toilette sur le devant.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMNY , OCTAR.

OCTAR *suivant Zamny , qui paroît
plongé dans une profonde rêverie.*

OUI, vous aviez raison; & je commence à croire
Qu'on ne vous fera point acheter la victoire,
Que vous triompherez enfin de sa douleur;
Qu'un Amant en dix jours fait bien changer un
cœur!....

Mais d'où vous vient cette humeur sombre & noire,
Quand vous touchez peut-être au moment du bon-
heur?....

A

2 LA MATRONE CHINOISE,

Devenez-vous muet ? ...

ZAMNY *sans écouter Octar.*

L'ingrate, l'infidelle!

Ah ! je devois m'attendre à sa légèreté.

OCTAR.

Et de qui, s'il vous plaît, parlez-vous donc ?

ZAMNY.

....., De celle

Que j'adore, malgré son infidélité.

O Fanny ! ...

OCTAR.

Quoi ! déjà vous lui cherchez querelle ?

Depuis dix jours à peine êtes-vous avec elle :

Attendez donc du moins que vous soyez époux.

ZAMNY.

Sois instruit d'un secret qu'à toi seul je révèle :

Depuis près de trois mois les liens les plus doux

M'unissent à Fanny....

OCTAR.

Comment ! plaisantez-vous ?

ZAMNY.

Non....

OCTAR.

Vous n'y pensez pas : la preuve

C'est que depuis dix jours au plus la veuve est veuve.

ZAMNY.

Mais Fanny n'est point veuve, & Zimar vit encor.

OCTAR.

Cependant il n'est bruit ici que de sa mort.

COMEDIE. ACTE I.

3

ZAMNY.

Devant tes yeux tu vois Zimar paroître.

OCTAR *regardant de tous côtés.*

Moi, je ne vois ici que Zamny, que mon Maître.

ZAMNY.

C'est un nom que je prens pour mieux cacher le mien.

OCTAR.

Et ce tombeau, que contient-il donc ?

ZAMNY.

. Rien.

OCTAR.

Comment rien ! Voici bien encor une autre affaire.

ZAMNY.

Comme tu ne me fers que depuis quelques jours,

Et que j'aurai besoin ici de ton secours,

Il faut t'éclaircir ce mystère.

Ecoute, & sois discret sur-tout...

OCTAR.

Je sçais me taire.

ZAMNY.

Fanny n'a jamais vu mes véritables traits :

Avant de nous unir par des nœuds pleins d'attraits,

Je voulus éprouver si malgré sa jeunesse

Son cœur seroit sensible à ma seule tendresse :

Sous les traits d'un vieillard je m'offris à ses yeux ;

Je crus plaire, & bientôt l'Hymen combla mes vœux.

Heureux époux, croyant être aimé pour moi-même,

J'allois lui découvrir enfin mon stratagème ;

Mais voyant à regret que Fanny chaque jour

Par son humeur légère alarmoit mon amour,

A ij

4 LA MATRONE CHINOISE,

J'ai gardé mon secret : il en coure à ma flamme ;
Mais le moment arrive où lisant dans son âme
Je pourrai m'assurer de sa fidélité,

Fanny de retour d'un voyage,
Vit ce tombeau par mes soins apprêté :
De mon trépas ici tout lui traçant l'image ,
Je reviens sous mes traits , sous un nom emprunté ,
(Affectant d'un Amant le séduisant langage)
Pénétrer dans son cœur , & voir à quel usage
Fanny va consacrer enfin sa liberté.

OCTAR.

Le projet est hardi , mais il n'est pas d'un sage ;
Et je craindrois pour vous quelque revers fâcheux.

ZAMNY.

Rassure-toi , ceci n'aura rien de funeste :
Connoissant mon amour , tu dois prévoir le reste.
Fanny jeune & charmante est dans cet âge heureux ,
Où chaque objet nouveau frappe & séduit nos
yeux :

Je prétens l'arracher à ce penchant volage.
C'est pour mieux l'engager que j'éprouve son cœur ;
Et déjà je me livre à l'espoir enchanteur
De m'en faire aimer davantage.

OCTAR.

Mais ce que je ne conçois point ,
C'est que vous ayez sçu vous déguiser au point
Que Zulime & Fanny puissent vous méconnoître.

ZAMNY.

Fanny m'en a parlé : je craignois les soupçons ;
Mais j'ai sçu lui donner de si bonnes raisons ,
Que je les ai fait disparaître.

COMEDIE. ACTE I. 5

OCTAR.

En ce cas, tâchez entre nous
De paroître un peu moins inquiet, moins jaloux ;
Ou vous vous trahirez.

ZAMNY.

J'ai tort, je le confesse :
Je devrois laisser moins éclater ma foiblesse ;
Mais tu m'ouvres les yeux, & j'agirai si bien
Que Fanny ne pourra me soupçonner de rien.
Brisons là. Tout est-il préparé pour la fête ? . . .

OCTAR.

Oui, oui, j'ai v^{os} projets en tête,
Zulime est dans mes intérêts,
Et je vous répons du succès.

ZAMNY.

Sur ce que je t'ai dit garde un profond silence :
Que Zulime sur-tout ignore mes projets ?

OCTAR.

Je n'abuserai point de votre confiance.

ZAMNY.

Chez la veuve, je crois, il n'est pas encor jour ?

OCTAR.

Je n'ai vu personne paroître.

ZAMNY.

Attens ici Zulime, & tâche de connoître....

OCTAR.

Laissez-moi faire : en servant votre amour,
Je travaille aussi pour mon compte.

ZAMNY *en sortant.*

Tu viendras m'avertir. . . .

(*Il sort.*)

S C E N E II.

OCTAR *seul.*

Oui... voilà pour le coup
 Un sage qui n'est pas mal fou.
 En vérité n'est-ce pas une honte
 D'abuser à ce point de son sçavoir ? ma foi...
 Si je ne craignois rien dans tout ceci pour moi,
 J'irois trouver Fanny ; je lui dirois... que sçais-je ?
 Mais je suis un grand sot ; de quoi m'embarrasse-je ?
 Si mon Maître est un fou, ma foi tant pis pour lui.
 Rien ne me manque ici : j'ai tout en abondance ;
 Puisque je suis si bien par son extravagance,
 Faisons ce qu'à chacun je vois faire aujourd'hui :
 Profitons sagement des sottises d'autrui.
 Et ne songeons qu'à nous.

(*Zulime qui entre , entend
 ce dernier Vers.*)

S C E N E III.

ZULIME , OCTAR.

ZULIME.

Oui , c'est bien dit.

OCTAR.

Coquine,
 Tu viens surprendre ainsi les gens à la fourdine ?

ZULIME.

Eh ! què faisois-tu donc si matin en ces lieux ?

OCTAR.

Quand on sert un Maître amoureux ,
Crois-tu que l'on n'a qu'une affaire ?

Je venois m'informer , en te faisant ma cour ,
Des progrès qu'en ces lieux avoit fait notre amour.
Selon toute apparence on ne tardera guere

A se rendre.... Mais sur ce point

Je pourrois me tromper....

ZULIME.

Tu ne te trompes point.

Les choses vont au mieux , graces à mon adresse :

Je gouverne l'esprit de ma jeune Maîtresse ;

Et je compte avant peu , s'il faut te l'avouer ,

Que Zamny de mes soins n'aura qu'à se louer.

OCTAR.

Et nous te préparons une ample récompense.

ZULIME.

Je ne te cache point que dans cette occurrence

J'agis aussi pour moi : je voudrois dès ce jour

Sortir , & pour jamais , de ce triste séjour.

Crois-tu que ce tombeau réjouisse la vue ?

Je périrai d'ennui , si cela continue.

OCTAR.

A quoi diable Zimar pensoit-il en effet

De se laisser mourir ?...

ZULIME.

Ah ! Zimar a bien fait.

8 LA MATRONE CHINOISE,

Que voulais-tu qu'on fit d'un époux de son âge ?
D'un époux dont l'humour sauvage...

OCTAR.

Rognoit sans doute vos plaisirs,
Et vous contrarioit dans vos moindres desirs.

(Il se retourne en faisant
un lazzi de peur.)

Mais, hem !....

ZULIME.

Qu'as-tu ?

OCTAR.

Rien... rien... J'ai cru l'entendre.

ZULIME.

Qui ?....

OCTAR.

Lui....

ZULIME.

Qui, lui ?...

OCTAR affectant un air
fort effrayé.

Zimar....

ZULIME riant.

Ah ! ah !...

OCTAR.

Tu ris.... Ma foi

Je ne jurerois pas qu'il ne revînt...

ZULIME.

Tais-toi.

Va, Zimar est bien mort : laissons en paix sa cendre.
Traitons

COMÉDIE. ACTE I.

Traisons un point plus important.
Tu m'as dit que Zamny. . .

OCTAR.

Ecoute , mon enfant ;
(Car il faut qu'à nos soins ton zèle ici réponde.)
Je t'ai dit que mon Maître issu du sang des Rois
Connoissoit de Zimar la science profonde ;
Que brûlant du desir d'apprendre à fond nos Loix ;
Il venoit , ignorant sa triste catastrophe. .
Se faire . . . attends . . . se faire . . . apprentif Philosophe.

Convenez pour votre repos ,
Que disciple jamais ne vint plus à propos.

ZULIME.

Je ne dis pas que non : cela pourroit bien être. . .
J'entens du bruit. . . Allons . . . fors : Fanny va paroître.
Il n'est pas tems encor de t'offrir à ses yeux.
Adieu.

OCTAR.

Songé à mon Maître.

ZULIME.

Est-il bien généreux ?
J'ai ce brillant de lui : mais si par mon adresse
Je lui fais obtenir la main de ma Maîtresse ?

OCTAR.

Tu dois tout espérer , si tu le rens heureux ;
En tout cas , mon enfant , vas , je payerai pour deux
(Il sort.)

B

SCENE IV.

FANNY, ZULIME.

ZULIME à Oñar qui sort.

GArdes tes dons pour toi ; j'en veux d'une autre
espece.

(Fanny paroît. Elle est
vêtue d'une grande robe
de serge blanche. *)

Fanny vient....

FANNY du fond du Théâtre:

Tout redouble en ces lieux ma triste fte

(Elle s'assied dans un fauteuil
qui doit être placé à peu
de distance de sa toilette.)

ZULIME.

Qu'avez-vous donc?...

FANNY.

En proie à de cruels ennuis,
Zulime, ah ! j'ai passé la plus triste des nuits.

* C'est le grand deuil des Dames Chinoises.

COMEDIE. ACTE I. 11

Du jour avec regret je revois la lumière.

ZULIME.

Comment ? quel est donc ce discours ?

FANNY.

Ne verrai-je jamais terminer ma carrière ?

ZULIME.

Qui peut de vos chagrins renouveler le cours ?

Ne vous souvient-il plus qu'hier au soir à table

Je vous félicitois d'être enfin plus traitable ?

J'ai cru que mes raisons , en calmant vos douleurs ,

Avoient enfin tari la source de vos pleurs.

FANNY.

Que veux-tu que je te réponde ?

Hier je croyois comme toi

Qu'il falloit mettre un terme à ma douleur profonde . . .

Aujourd'hui , Zulime , je voi

Qu'il n'est plus de plaisirs , plus de bonheur pour moi.

ZULIME.

Voilà ce qui vous trompe : oui , Madame : eh pourquoi

Vouloir pour un époux renoncer à la vie ?

Vous le sçavez ; avant de vous donner sa main.

Zimat... Zimar lui-même , au gré de son envie ,

N'avoit-il pas formé les nœuds d'un doux Hymén ?

D'un esclavage affreux victimes que nous sommes !

Quand un heureux hazard vient nous en dégager ,

Pourquoi ne pas chercher à s'en dédommager ?

Avons-nous au bonheur moins de droit que les hommes ?

B ij

12 **LA MATRONE CHINOISE;**

Pour les plus malheureux la vie a des appas.

Croyez-moi , commencez par vivre.

Vous donneriez en vain aux femmes ici-bas

Un aussi bel exemple à suivre ,

On ne vous imiteroit pas.

FANNY.

Ah ! laisse-moi , Zulime.

ZULIME.

Oui , changeons de langage :

Ne songeons qu'aux vivans , & laissons là les morts.

Sçavez-vous bien que , malgré mes efforts ,

Madame , chaque instant flétrit votre visage ?

Jugez-en

- FANNY *se regardant
dans son miroir.*

Juste ciel ! je suis à faire peur.

Mais Zamny n'est donc qu'un trompeur ?

Hier il me disoit

ZULIME.

Que vous étiez charmante ;

Que vous aviez l'éclat d'une rose naissante.

Il ne vous trompoit pas ; mais les pleurs , les regrets ,

Quand on s'y livre trop , effacent les attraits

De la beauté la plus piquante.

FANNY.

Je ne reconnais plus mes traits :

ZULIME.

Si vous vouliez me laisser faire ?...

FANNY.

Que ferois-tu ? Voyons : il faut te satisfaire...

ZULIME *mettant des fleurs
dans les cheveux de Fanny.*

Mais par mes soins je tâcherois
De rendre à vos appas leur éclat ordinaire.

FANNY *arrangeant elle-même
les fleurs que Zulime met dans
ses cheveux.*

Il faut vouloir ce que tu veux.

ZULIME.

Je ne cherche qu'à vous plaire ;
C'est où tendent tous mes vœux.
Voyez... comme ces fleurs font bien dans vos che-
veux.

Un peu de rouge encor vous seroit nécessaire ?*

FANNY *voulant prendre
le pinceau.*

Pourquoi ?

ZULIME *lui ôtant le pinceau
des mains.*

Laissez, laissez, c'est mon affaire.

* On sçait que les Dames Chinoises mettent du rouge
comme les Européennes. La coquetterie est de tous les
temps & de tous les pays.

14 LA MATRONE CHINOISE,

FANNY pendant que Zulime lui
met du rouge.

Dans l'état où je suis, il m'importe si peu
De plaire...

ZULIME.

Enfin, Madame, on plaît à qui l'on peut
Quand l'occasion s'en présente...

(Zulime prend sur la toilette, des
boucles d'oreilles de diamans
& un collier : elle les fait
briller négligemment aux yeux
de Fanny...)

Ces brillans, de vos yeux releveroient le feu !
Ils vous pareroient bien....

FANNY.

Ah, parure innocente !

ZULIME.

Les mettrai-je, Madame ?

FANNY d'un ton de dépit &
d'impatience.

Eh ! fais sans mon aveu :
En vérité je suis trop complaisante.

ZULIME.

Là maintenant... vous voilà... ravissante.
Que le Seigneur Zamny vienne...

COMEDIE. ACTE I. 1,

FANNY se levant avec précipitation.

Au moins ne croi pas ,
Si je m'ajuste ainsi , que ce soit pour lui plaire.

ZULIME.

Quelle idée ! Eh ! Madame , une autre en pareil cas
En auroit fait autant pour se distraire.

FANNY s'examinant des pieds
à la tête devant son miroir.

D'ailleurs cette toilette est simple , est ordinaire.

ZULIME.

Oui , sans doute... , on est jeune..... on a quelques
appas :

On porte un cœur sensible... on croit... Enfin , Ma-
dame ,

Ce n'est pas pour rien qu'on est femme.

(A Fanny qui rêve.)

Vous ne m'écoutez point?...

FANNY.

Zulime, en ce moment

Je pensois à Zamny.

ZULIME.

Vous ne sçauriez mieux faire.

FANNY.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

ZULIME.

A quel sujet ? pourquoi ?...

FANNY.

Plus je le considère ...

16 *LA MATRONE CHINOISE,*

ZULIME.

Eh bien

FANNY.

Plus de Zimar je trouvé en lui les traits. . .

ZULIME.

Ce qui vous frappe là , n'est pas chose si rare.
Dans ses productions la nature est bizarre. . .
D'ailleurs il lui ressemble , à la jeunesse près ;
Et cette différence ôte ou donne un mérite
Aux maris... leur printems ne passe que trop vite.

FANNY.

Ne me rappelle point un triste souvenir... .

ZULIME.

Soit ... A propos doit-il bientôt partir ?
En sçavez-vous quelque nouvelle ?

FANNY.

Non.....

ZULIME.

Tenez , c'est lui-même : il porte ici ses pas...
Cachez-lui cet air d'embarras.



SCENE V.

SCÈNE V.

FANNY , ZULIME *sur le devant du Théâtre* ; ZAMNY , OCTAR *dans le fond.*

ZAMNY *bas à Octar du fond du Théâtre.*

C'est Fanny que je vois. Cher Octar, qu'elle est belle !

ZULIME *bas à Fanny.*

Sçachez s'il reste encor quelque tems avec vous.

ZAMNY *bas à Octar.*

Pourquoi faut-il que son cœur infidèle ? ...

OCTAR *bas à Zamny.*

Encore vos soupçons jaloux ?

ZAMNY.

Ne crains rien...

OCTAR *bas à Zamny voyant que Zulime leur fait signe d'avancer.*

Chut... on a les yeux sur nous.

ZAMNY *à Fanny.*

Ma présence vous importune,
Madame, & je devois m'offrir moins à vos yeux ;
Personne plus que moi ne plaint votre infortune ;
Mais prêt à m'éloigner pour jamais de ces lieux ,
Gémissant d'une perte à tous les deux commune ,
J'ai cru devoir du moins vous faire mes adieux.

C

18 *LA MATRONE CHINOISE,*

Heureux ! si j'emportoïis l'espérance flatteuse
De voir calmer un jour votre douleur affreuse.

FANNY *bas à Zulime après
un profond soupir.*

Il part !

ZULIME *bas à Fanny.*

Comment ! il faut les arrêter.

{Haut.} Pourquoi donc, s'il vous plaît, voulez-vous
nous quitter ?

FANNY *les yeux baissés & sans
regarder Zamny.*

Ces lieux sont si peu faits pour plaire,
Que je craindrois...

ZAMNY *vivement.*

Ah ! Madame, parlez :
J'y passerai mes jours. Mes vœux seroient comblés
Si ma présence ici vous étoit nécessaire.

OCTAR.

Oui, c'est de peur de vous déplaire
Que nous prenons congé de vous.

ZULIME.

Si ce n'est que cela, demeurez avec nous ;
Vous m'aidez peut-être à consoler Madame,
Qui malgré mes raisons veut se laisser mourir.

ZAMNY.

O ciel ! à quel moyen osez-vous recourir ?
Hier ce projet affreux étoit loin de votre ame.

COMEDIE. AGTE I. 19

Je ne le vois que trop ; ces tristes vêtemens
De vos ennuis secrets sont les seuls instrumens.

ZULIME.

A votre place...

FANNY.

Eh bien !

ZULIME.

Dans l'état où vous êtes ,
J'éclaircerois un peu tout cet attirail-là.

FANNY.

Que me proposes-tu ?

ZAMNY.

Seule dans ces retraites...

ZULIME.

Rien n'est plus aisé que cela :
Sçaura-t-on ce que vous y faites ?

ZAMNY.

Qui peut vous en blâmer ?

OCTAR.

Moi je ne vois ici
Que le défunt qui puisse en prendre du fouci.

FANNY.

Non : vous cherchez en vain à calmer mes alarmes ,
Quand le destin m'accable de ses coups.
Le jour peut-il encor avoir pour moi des charmes ?
Je ne dois plus songer qu'à suivre mon époux.

C ij

20 LA MATRONE CHINOISE;

ZAMNY *vivement.*

Vous croyez qu'il exige un pareil sacrifice ?
Non, non : à son amour rendez plus de justice :
Il seroit trop cruel. Madame , au nom des Dieux ,
Perdez cette funeste envie.
Aimé de vous , Zimar n'est-il pas trop heureux
Que de pareils regrets sa perte soit suivie ?
Ce n'est que par les pleurs qu'il en coute à vos
yeux ,
Que l'on doit regretter le charme de la vie.

ZULIME *à part en regardant Oſtar.*

A merveilles.

FANNY.

Zamny , je rends grace à vos soins :
Mais dois-je vivre , hélas ! quand d'un pareil spec-
tacle
Mes yeux chaque jour sont témoins ?

ZAMNY *vivement.*

Eh ! voilà ce qui met obstacle
Au bonheur de vos jours , à leur tranquillité.
Eloignez de vos yeux ce spectacle funeste.

FANNY.

D'un époux adoré c'est tout ce qui me reste :
Et cette vuë , hélas ! fait ma félicité.
Eloigner ce tombeau , juste Ciel ! ah Zulime !
Le pourrois-je faire sans crime ?

COMEDIE, ACTE I. 21

ZULIME.

Rien n'est moins criminel. Madame, eh pourquoi
non ?

Dans un coin de cette maison
On pourroit aussi-bien lui trouver un asyle.

OCTAR.

Le défunt à coup sûr y seroit plus tranquille.

ZAMNY.

Nous n'en irions pas moins tous les deux chaque
jour
Lui témoigner par des larmes nouvelles
Et nos regrets & notre amour.

ZULIME.

Et vos peines, Madame, en seroient moins cruelles.

FANNY.

Laissez-moi : vos conseils ne font plus de faison ;
La mort fait ma plus chere envie.
Et même en ce moment j'ai plus d'une raison ,
Plus d'un motif secret d'abandonner la vie.

ZAMNY *à part.*

Qu'entends-je ?...

OCTAR *bas à Zamny.*

Ferme, tenez bon.

22 **LA MATRONE CHINOISE,**

ZAMNY.

Ainsi rien ne fléchit, rien ne touche votre ame ?

FANNY.

Zimar m'aimoit si tendrement !

ZULIME.

Oui ; mais il étoit vieux.

ZAMNY.

Eh ! pouvoit-il, Madame,
Ne pas brûler pour vous d'un feu pur & constant ?
Moi-même, supposez qu'il arrive un instant
Où vous puissiez combler les vœux d'un cœur sen-
sible,

Si j'érois un jour votre amant,
Pensez-vous qu'il me fût possible
De vous aimer foiblement ?

Non, non : vous inspirez, Madame, un sentiment
Plus fort que l'amitié, plus tendre que l'estime,
J'oserois à vos yeux faire ici le serment
Que jamais rien....

(Il lui baise la main.)

FANNY.

Zamny, vous oubliez... Zulime ;
Je ne puis le refuser.

ZAMNY.

Pardonnez ce transport. Le zèle qui m'anime,
Auprès de vous doit m'excuser.

Je prends à vos chagrins un intérêt si tendre !
Que ma pitié pour vous coute cher à mon cœur !
Entraîné malgré moi par un penchant flatteur,
Je cherche en vain à m'en défendre :
La raison m'abandonne, & l'amour est vainqueur.

COMEDIE. ACTE I. 25

FANNY toute déconcertée.

Zamny.... Ciel! ... que viens-je d'entendre!

ZAMNY.

Eh quoi! vous me fuyez?

FANNY sortant.

Ne suivez point mes pas.

ZAMNY.

Vous l'ordonnez en vain; je ne vous quitte pas.

(Il la suit & sort avec elle.)

S C E N E V I.

ZULIME, OCTAR.

OCTAR courant après Fanny.

MADAME, & le tombeau qu'en ferons-nous? . . .

ZULIME l'empêchant de suivre
Fanny, & le ramenant.

. Pécore!

Paix, paix : tais-toi. Qu'est-il besoin

D'aller la tourmenter encore?

Sans son consentement nous prendrons bien ce
soin.

Est-il décent qu'elle-même en convienne?

OCTAR.

C'est moi qui suis un sot.

ZULIME.

Oh! je te crois sans peine.

24 *LA MATRONE CHINOISE,*

OCTAR à *Zulime d'un air mystérieux.*

Ah ! ça toi qui connois le terrain mieux que moi ,
Après un tel assaut , parlons de bonne foi ,
Penses-tu que la place tienne ?

ZULIME.

Votre victoire encor n'est pas certaine.

OCTAR.

Non, mais enfin . . . avec le temps . . .

ZULIME.

Oh ! vos soins . . . mes raisons . . .

OCTAR.

J'entens :
Ta Maîtresse aura beau s'armer d'un vain scrupule ,
Il faudra qu'à la fin la place capitule ,
N'est-ce pas ?

ZULIME.

A peu-près : c'est ce que nous verrons.
Nous n'en sommes pas là . . .

OCTAR.

Non : mais nous y viendrons.
Vas , je connois mon Maître , & j'ai certaines
preuves
De son talent pour consoler les veuves . . .

ZULIME *d'un air surpris.*

Comment ? . . .

OCTAR.

COMEDIE. ACTE I. 25

OCTAR.

C'est un trait qui lui fait honneur.

ZULIME.

Eh bien!...

OCTAR.

Qui prouve son bon cœur....

ZULIME.

Voyons...

OCTAR.

Sa bonne foi...

ZULIME *avec impatience*:

Mais finis donc de grâce...

OCTAR.

Non... mais... c'est que... j'en suis...

ZULIME *avec impatience*:

Ah ! je quitte la place,

Puisque tu ne veux pas....

OCTAR *l'arrêtant*.

Un moment, attends donc....

Tiens.... mais...

ZULIME:

Encor...

OCTAR:

N'écoute-t-on pas? , , ,

D

26 LA MATRONE CHINOISE;

ZULIME.

. Non.

OCTAR.

L'aventure est unique , & neuve en son espèce.

En arrivant ici , près d'un petit ruisseau ,

Nous vîmes une femme en proie à la tristesse :

Un éventail en main, elle éventoit sans cesse

L'éminence d'un superbe tombeau.

» Madame , dit Zatny la voyant hors d'haleine ;

» Peut-on sçavoir pourquoi vous prenez tant de
» peine ?

» Quel est ce monument ? à quoi bon ce travail ?

» Hélas !... lui dit la Dame en versant quelques
» larmes ,

» Et sans cesser d'agiter l'éventail ,

» Vous voyez une veuve en proie à mille alarmes

» Près du tombeau de son époux :

» On ne s'aima jamais plus tendrement que nous.

ZULIME.

Je ne vois en cela qu'une femme estimable.

OCTAR.

Attens donc : » Mon époux me dit avant sa mort ,

Continua la veuve inconsolable ,

» Si dans de nouveaux nœuds-tu t'engages encor ,

» Dans ton veuvage au moins prens patience ,

» Jusqu'à ce que le temps (fai pour moi cet effort)

» Ait pu de mon tombeau dessécher l'éminence.

» J'ai réfléchi depuis , reprit-elle en pleurant ,

» Que cette terre & battue & mouillée ,

» Et fraîchement amoncelée ,

» Ne sécheroit pas aisément :

COMEDIE. ACTE I. 37

« Vous voyez, j'y mets ordre en l'éventant sans
» celle,

« Afin de dissiper plutôt l'humidité. »

ZULIME *riant de toutes ses
forces.*

Ah!... ah!... ah!...

OCTAR.

N'est-ce pas pousser loin la tendresse ?

ZULIME *riant toujours.*

Ah!... ah!... ah!... ah! fort loin... très-loin...
en vérité.....

OCTAR.

Ce n'est pas tout : pour soulager la belle,
Zamny prit à son tour cet éventail en main :

En un moment sa science fut telle.....

Soit qu'il eut dans sa manche alors quelque lutin ;

Soit qu'il ait des secrets que l'on ignore... enfin

Je ne sais comme il fit ; mais plus habile qu'elle

L'humidité s'évapora soudain.

Pour nous marquer sa joie & sa reconnoissance ,

La jeune veuve alors nous faisant ses adieux ,

Nous laissa l'éventail, gage de sa constance.

Je veux te faire voir ce bijoux précieux.....

Viens...

ZULIME.

Oui , je vais te suivre , aussi-bien le tems presse :

Mais je vais un moment rejoindre ma Maîtresse.

Toi... fai vite enlever le tombeau de ces lieux.

(Elle sort.)

D ij

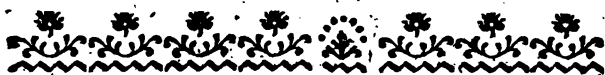
SCENE VII.

OCTAR *seuk*:

LAisse-moi faire , vas : éloignons la tristesse,
Que le plaisir enfin regne dans ce séjour ;
Et ne songeons plus en ce jour
Qu'à ramener ici les jeux & l'allegresse.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

*Le Théâtre représente le même appartement qu'au premier Acte ; mais il est ga-
lamment décoré & préparé pour une
Fête.*

SCENE PREMIERE.

OCTAR *seul.*

Ouf : enfin tout est prêt , respirons à présent.
J'admire mon esprit , mon adresse incroyable :
Pour arranger ces lieux en un moment
Il m'a fallu travailler comme un diable.
Tout me paroît très-bien : je suis content de moi.
Mais Zamny ne vient point. . . . Allons voir. . .

SCENE II.

ZAMNY , OCTAR.

ZAMNY *entrant précipitamment.*

AH ! c'est toi ?

Je te trouve à propos : j'ai deux mots à te dire,
Et je te fais chercher depuis une heure au moins.

OCTAR.

J'allois & je venois , j'ai voulu tout conduire. . .
Tout faire ; & vous voyez le succès de mes soins.

30 **LA MATRONE CHINOISE,**
ZAMNY.

Oui.... mais je crains d'avoir été trop vite ;
Plus on parle à Fanny , plus sa douleur s'irrite.

OCTAR.

Bon : voilà du nouveau, Quoi ! depuis ce matin
Elle a pu changer tout de suite ?
Vous la meniez pourtant par le plus court chemin.

ZAMNY.

J'aurais cru sa conquête un peu moins difficile :
Tantôt en te quittant j'avois suivi ses pas ,
Elle m'a fait prier de la laisser tranquille.
Ah !... si je ne faisois qu'une épreuve inutile...
Ah ! si son cœur....

OCTAR.

Je n'en jurerois pas.
Pourquoi lui faire l'injustice
De croire que Fanny trompera votre espoir ?
Tenez , pour peu que l'on y réfléchisse ,
Le cœur ne passe pas ainsi du blanc au noir :
Avant d'être inconstant & léger par caprice ,
On est fidèle par devoir.

ZAMNY.

Puisse-je me tromper !

OCTAR.

Si vous vouliez m'en croire,
Vous céderiez à mes raisons.

ZAMNY.

Non , non : je veux qu'elle ait la gloire
De triompher de mes soupçons.

COMEDIE. ACTE II. 31

Près d'elle je n'ai pas encor mis en usage
Tous les moyens que j'ai pour éprouver son cœur.
Si j'éclairais à présent son erreur,
En ferois-je plus sûr qu'elle n'est point volage ?
Je lui donnerois de l'humeur,
Sans qu'elle m'aimât davantage ;
Et je n'aurois rien fait alors pour mon bonheur.
Mais il me reste encor une épreuve nouvelle :
Cet anneau que tu vois , remplissant mon objet ;
Va servir à m'assurer d'elle.

OCTAR.

Et comment donc ?...

ZAMNY.

Bientôt tu sauras mon projet.

OCTAR.

Mais de ses volontés une veuve est maîtresse ;
Et je ne vois rien d'étonnant
Que Fanny puisse enfin....

ZAMNY *l'interrompant avec vivacité.*

Céder à ma tendresse ;

N'est-ce pas ?....

OCTAR.

Oui, sans doute.

ZAMNY *vivement.*

Oh !... c'est où je l'attend.

Si je puis arracher l'aveu de sa foiblesse !...

C'est par un exemple frappant
Qu'en défilant ses yeux j'instruirai sa jeunesse.

OCTAR.

Ma foi , si je vous craignois moins,
Près d'elle j'emploirois mes conseils & mes soins

32 *LA MATRONE CHINOISE,*

Pour l'engager à tenir ferme ;
Jusqu'au temps... (Car enfin chaque chose a son
terme.)

ZAMNY.

Ah ! tu peux lui parler , je ne l'empêche pas.

OCTAR.

Quoi ! vous permettriez ?...

ZAMNY.

Je t'en conjure même...

En lui cachant toujours pourtant mon stratagème.

OCTAR.

Je pourrai lui dire...

ZAMNY.

Oui , tout ce que tu voudras.

OCTAR.

C'est que...

ZAMNY.

Quoi !...

OCTAR.

Dès ce jour peut-être...

Je sçais... Fanny m'a fait connoître

Qu'elle voudroit me parler...

ZAMNY *d'un air surpris.*

Bon...

Te parler ?...

OCTAR.

Oui.

ZAMNY.

Fanny ?...

OCTAR.

Fanny.

ZAMNY *d'un ton de contrainte & d'embarras.*

J'en suis fort aise.

OCTAR.

Eh-quoi , cela vous fâche ?...

ZAMNY.

COMEDIE. ACTE II. 33

ZAMNY avec le même ton.

Non,

Non ; mais ceci change la thèse.
Et ... je vois ... que ... je me flattois en vain. . .

OCTAR.

Pourquoi donc , s'il vous plaît ? Sçavez-vous son
dessein ?

ZAMNY.

Elle veut te charger. . .

OCTAR.

Voyons. . .

ZAMNY.

La chose est claire. . .
D'un aveu , que sans doute elle n'ose me faire.

OCTAR.

Mais peut-être veut-elle aussi
Nous prier poliment de décamper d'ici. . .
Vous voyez tout en noir. . . Quel homme !. . . Eh ,
patience.

ZAMNY.

Il faut la voir venir sur cette confidence :
Je vais la laisser seule encor quelques instans ;
Et je reparoîtrai quand il en sera tems.

(Il fait quelques pas pour
sortir , Octar l'arrête.)

OCTAR.

Et le deuil . . . croyez-vous ? . . .

E

34 LA MATRONE CHINOISE;

ZAMNY.

Que veux-tu que je pense ?
Je mets tout au pis à présent.

OCTAR.

Zulime ici m'a promis de se rendre....
Je sçaurai....

ZAMNY.

Ne dis rien qui lui fasse comprendre....

OCTAR.

Non , non : forttez.... On vient.... C'est elle justement.

SCENE III.

ZULIME, OCTAR.

OCTAR.

AH ! te voilà ! tu te fais bien attendre...

ZULIME.

J'ai cru que d'aujourd'hui je ne finirois pas
La toilette de ma maîtresse.
Ma foi , l'habit de deuil sied mal à la jeunesse...
Fanny n'a jamais eu , je crois , autant d'appas :
Tu vas en convenir lorsque tu la verras.

OCTAR *riant*.

Quoi déjà , mon enfant , le deuil seroit au diable ?

ZULIME.

A peu près. Elle a fait d'abord bien des façons :
J'ai cru manquer mon coup. Elle étoit intraitable ;
Mais j'ai tant allégué d'excellentes raisons ,

COMEDIE. ACTE II. 25

J'ai tant fait à son cœur valoir le don de plaire...

Enfin j'ai tant parlé qu'elle m'a laissé faire.

Ce n'est pas sans peine toujours :

Tu vois comme je sers ton maître & ses amours.

OCTAR.

Oui, oui, tu me parois une fille admirable,

Et tu viens de nous rendre un service impayable.

Si c'est ton coup d'essai, tu feras ton chemin :

C'est moi qui t'en réponds. Mais parlons d'autre chose ;

Car depuis bien du tems notre amour se repose.

ZULIME.

Oh ! nous en parlerons demain.

Je veux avoir l'honneur de finir cette affaire :

Pour n'y pas réussir, elle est en trop bon train.

OCTAR.

Oui ; mais il faut....

ZULIME *bas à Octar apper-*
cevant Fanny.

Il faut te taire.

Fanny vient.....



E ii

SCENE IV.

FANNY , ZULIME , OCTAR

FANNY *entre avec précipitation
sans voir Oëlar : elle est vêtue d'une
robe de satin blanc attachée avec une
ceinture de gaze d'argent.*

ZULIME... *(apercevant le changement qu'on
a fait.) Ah !...*

ZULIME.

Vous admirez ces lieux ?
Leur éclat n'avoit point encor frappé mes yeux.
Zamny n'épargne rien pour calmer vos alarmes.

FANNY.

Depuis que je le vois..... ces lieux m'offrent des
charmes....

*(Apercevant Oëlar , & reprenant
son air triste.)*

Ah ! ... te voilà ?

OCTAR.

Mon Maître est trop heureux ,
Si les soins qu'il prend pour vous plaire ,
Sans effacer un souvenir fâcheux ,
Peuvent au moins vous en distraire.

COMEDIE. ACTE II. 37

FANNY *d'un air embarrassé.*

Pour ses amis en pareil cas,
Quand la douleur vient les abattre,
Il est permis, je crois, de vouloir la combattre.

ZULIME.

Et c'est même un plaisir pour les cœurs délicats.

FANNY.

S'il n'a que ce projet, je ne l'en blâme pas.

OCTAR.

Ah! Madame, pour vous il se mettroit en quatre.

ZULIME.

Et je serois sa caution.

OCTAR.

Ah!... vous êtes trop bonne....

FANNY.

Il m'a fait une peine

Tantôt, en me parlant de sa tendresse.....

OCTAR.

Bon.

Madame pense encor à cela?...

FANNY.

Comment donc?...

OCTAR.

Oh! c'est que... quand l'amour... voyez-vous...
nous entraîne,

On parle sans réflexion.

FANNY *soupirant.*

J'ai sur le cœur encor sa déclaration....

38 *LA MATRONE CHINOISE,*
ZULIME.

Il n'a pas cru vous faire injure,...

OCTAR.

Il n'en parlera plus, Madame, je vous jure :
Et pour qu'il n'en soit plus désormais question...
Je vais l'aller trouver, & lui dire....

(Il veut sortir.)

FANNY *l'arrêtant.*

Non, non.

Reste.....

OCTAR.

Pardonnez-moi, Madame : soyez sûre
Qu'il m'écouterait même avec plaisir. ...

FANNY.

... Finis....

Je veux te parler. .. Reste. ...

OCTAR.

Ah !... je vous obéis.

FANNY.

Zulime... laissez-nous...

ZULIME *à part.*

Que va-t-elle lui dire ?

FANNY.

Laissez-nous donc....

ZULIME.

Je me retire.



SCENE V.

FANNY, OCTAR.

FANNY *à demi-voix.*

AH ça, ... te voilà seul maintenant avec moi...
Tantôt il m'a passé par la tête un caprice....
Fou... singulier... Enfin.. puis-je compter sur toi?...
Et te sens-tu d'humeur à me rendre un service ?

OCTAR *avec surprise.*

Moi, Madame? ...

FANNY.

Oui, toi-même...

OCTAR *à part.*

Où veut-elle en venir ?
(Haut.) Je suis tout disposé, Madame, à vous servir.

FANNY *embarrassée.*

Ma question ... d'abord ... paroîtra ridicule...
Mais attends, on pourroit écouter en ces lieux...

(Elle va regarder si personne
n'écoute.)

OCTAR *à part.*

Je nela comprends point... Où tend ce préambule?...
Elle me regardoit... avec de certains yeux...

40 *LA MATRONE CHINOISE,*

Mais si Fanny m'aimoit .. Cela pourroit bien être...

FANNY *toujours à demi-voix.*

Un valet tel que toi , doit être initié

Dans tous les secrets de son Maître.

Dis-moi ... le tien seroit-il marié?...

OCTAR.

Marié, Madame? ...

FANNY.

Oui...

OCTAR *à part.*

Que diable lui dirai-je?...

(*Haut & avec embarras.*)

Mais.....

FANNY *vivement.*

Eh bien , quoi?...

OCTAR.

Parlez-vous tout de bon ?

Et ne seroit-ce pas par hasard quelque piège...

Pour sçavoir ... si mon cœur

FANNY *vivement.*

Eh non !

Parle-moi sans détour : l'affaire est importante.

Pour ton Maître d'ailleurs... elle... est intéressante.

OCTAR *l'interrompant.*

Enfin pour le savoir vous avez vos raisons...

Et bien... nous sommes garçons.

FANNY.

Mais en es-tu sûr?...

OCTAR.

Oui , Madame.

FANNY.

Eh, quelles qualités voudroit-il qu'eût sa femme?...

OCTAR.

COMÉDIE. ACTE II. 41

OCTAR.

Madame sçait qu'en pareil cas
On cherche toujours la meilleure ,
Quoique souvent on ne la trouve pas.

FANNY.

Après...

OCTAR.

Il me disoit cependant tout-à-l'heure :
Octar , plains le pauvre Zamny.
En esprit , en beauté , rien n'égale Fanny.
Et malgré mon amour pour elle ,
Je ne pourrai jamais prétendre à l'épouser.

FANNY.

Ne mens-tu point ?

OCTAR.

Moi , vous en imposez ? ...

FANNY.

Eh bien ... pour me prouver ton adresse ... & ton
zèle ,

Sonde encor avec art ses sentimens pour moi...

(*Vivement.*) Mais conduis-toi sur-tout avec pru-
dence :

Et ... s'il veut ... que l'Hymen ... le range sous sa
loi...

Tu peux ... (*vivement.*) sans lui parler de cette
confiance....

OCTAR *l'interrompant.*

Je vous entens, , Engager votre foi...

F

42 *LA MATRONE CHINOISE,*

FANNY *très-vivement.*

Oui : mais songe qu'il faut agir avec adresse...
Pour...

OCTAR *à part.*

Nous y voilà donc... Ah ! jeunesse ! jeunesse !..

FANNY.

Conduis tout en secret avec le plus grand soin...
Et cache-lui bien ma faiblesse..

OCTAR.

Mon Dieu , Madame , il n'en est pas besoin...
Mon Maître vous adore , il est tendre , sensible ;
Mais je vois à ses feux un obstacle invincible ,
Et jamais cet Hymen. . .

FANNY *avec chagrin.*

Eh , pourquoi donc , Octar :

OCTAR.

Il falloit vous y prendre ou plutôt ou plutôt :
Nos usages , nos Loix le rendent impossible ,
Mon Maître ayant été disciple de Zimar.

FANNY.

Pour disciple , Zimar n'a jamais eu ton Maître.

OCTAR.

Il est vrai : mais Zamny s'étoit promis de l'être.

FANNY.

Sans doute. Mais promettre est-ce l'avoir été? ...
(*Vivement.*) Je m'en rapporte à toi. Là, ... dis la
vérité....

COMEDIE. ACTE II. 43
OCTAR.

Non pas... Mais s'il vous prend pour sa digne compagne ,
Vous entendrez blâmer ce mariage-là...
Chacun dira son mot...

FANNY.

Bon. N'est-ce que cela...
Nous vivrons retirés tous deux à la campagne...

OCTAR.

On le saura toujours....

FANNY avec humeur.

De qui?... Comment?... Par où?..

OCTAR à part.

Quelle tête !... Voyons : parlons d'une autre sorte...
Inventons quelque obstacle. (*haut*) Une raison plus forte ,

C'est que nous n'avons pas le sou.

FANNY lui donnant sa bourse.

Pourquoi te gênes-tu?... Tiens... prends ceci d'avance.

OCTAR.

Je ne m'attendois pas à ce trait d'éloquence...
Vous parlez d'or , Madame : après cela , ma foi ,
Il faut , quoi qu'on en ait , vous servir malgré soi.

(*Il fait quelques pas pour sortir. Elle le rappelle.*)

F ij

44 LA MATRONE CHINOISE;

FANNY.

Ecoute... Si Zamny sur notre Hymen prononce...

OCTAR.

Comment ?.. Oh ! laissez faire : il le faut , il le doit.

FANNY.

Viens m'en informer...

OCTAR.

Oui.

FANNY.

M'apporter sa réponse
A quelqu'heure que ce soit.

OCTAR.

Oui...

FANNY.

Tu peux maintenant aller trouver ton Maître.

*(Zamny paroît dans le fond
du Théâtre.)*

OCTAR.

Je n'irai pas bien loin ; car je le vois paroître.

(Bas à Fanny.)

Parlez-lui de votre dessein.

FANNY à part.

Ciel ! dans quel trouble affreux me jette sa présence !



SCENE VI

FANNY, ZAMNY, OCTAR.

ZAMNY *dans le fond du
Théâtre à part à Octar.*

Sors : j'ai tout entendu....

OCTAR *bas à Zamny.*

L'affaire est en bon train.

ZAMNY *bas à Octar en
s'avançant quelques pas.*

Dans un moment que la fête commence.

OCTAR *en sortant.*

Vous ferez obéi soudain. (Il sort.)

SCENE VII.

FANNY, ZAMNY.

ZAMNY *à part.*

Portons les derniers coups. (*Haut.*) Dois-je en croire Zulime,

Madame ? Et se peut-il encor que votre cœur

D'un rigoureux devoir devenant la victime,

Refuse pour jamais de faire mon bonheur ?

Votre rigueur enfin doit-elle être éternelle ?

Pourquoi craindre les nœuds d'une chaîne nouvelle ?

46 LA MATRONE CHINOISE;

Faut-il pour vous prouver mes tendres sentimens ;
Respecter vos chagrins , attendre que le tems
Ait calmé vos regrets , votre douleur mortelle ?
Ma constance aux amans servira de modele ,
Je ne me plaindrai point de ces retardemens :
Il pourra naître enfin de plus heureux momens.
Mais pour prix des soupirs du cœur le plus fidèle ,
Ne me condamnez point à perdre tout espoir :
Zulime m'a réduit , Madame , au désespoir.

FANNY *avec embarras.*

Zulime a tort.

ZAMNY *vivement.*

Elle est cruelle.

Quoi !... si je l'en croyois , Madame , dès ce soir
Il faudroit renoncer au bonheur de vous voir.

FANNY.

Elle n'y pense pas. (*Avec dépit.*) De quoi se mê-
le-t-elle ?

Là... Je voudrois bien le sçavoir !

ZAMNY.

Ah ! vous me laissez entrevoir
Des sentimens dont ma flamme est charmée ,
Et qui rendent le calme à mon ame alarmée.

FANNY *baissant les yeux.*

Je sçais ce que l'on doit & d'estime & d'égard
A des gens tels que vous. (*Le regardant tendrement.*)

Dans ma douleur profonde,
Zamny , sans vos conseils serois-je encore au
monde ?

Je dois rendre grace au hazard...

COMEDIE. ACTE II. 47

ZAMNY *vivement & avec
la plus grande chaleur.*

Au hasard , Madame ? ... Ah ! .. si nous sommes ensemble !

Non , au motif qui nous rassemble ,
Le sort , l'aveugle sort n'a pas la moindre part.
C'est le Ciel qui conspire à mon bonheur suprême,
C'est lui seul qui sur vous me donne ici des droits :

Vous en allez juger vous-même.

Nous sommes l'un & l'autre issus du sang des Rois ,
Jeunes tous deux ; vous dans la fleur de l'âge ,
Moi dans le tems encor de faire un heureux choix.
Vous , Madame , marchant sur les traces d'un sage ;
Moi brûlant de le devenir.

Vous chérissant l'étude & les sciences ,
L'esprit orné déjà de mille connoissances ;
Moi ne venant ici qu'è pour en acquérir.

Quel rapport ! ah ! n'en doutez point , Madame ,
Le Ciel , sans doute , autorisant ma flamme ,
Ne m'a conduit ici qu'afin de nous unir.

FANNY.

Eh bien ... connoissez ma foiblesse :
Zamny , c'est trop long-tems vous cacher ma tendresse. ...

Je vous aime ... & ma bouche ose en faire l'aveu.

ZAMNY *avec un transport
mêlé de dépit.*

Quel moment ! (*à part.*) Juste ciel ! contrainsons-nous un peu.

48 *LA MATRONE CHINOISE;*

FANNY.

Mes feux pour mon époux sont peut-être un outrage ;
Mais l'amour dans mon cœur triomphe malgré moi.
Zimar doit m'excuser de lui manquer de foi ,
Quand je crois sous vos traits adorer son image.

ZAMNY.

Ne vous repentez point d'un aveu si flatteur.
Loin de vous , loin de votre cœur
Le noir chagrin qui le dévore.
Quand verrai-je briller l'instant de mon bonheur !

FANNY.

Zamny , si vous m'aimez , ah ! différons encore :
De mon deuil en ces lieux laissons passer le tems.

ZAMNY.

Vous sçavez que je vous adore :
Eh pourquoi perdre ainsi de précieux instans ?

FANNY.

De notre Hymen ici puis-je ordonner la fête ?

ZAMNY.

Si cet obstacle vous arrête ,
Vos desirs ont été prévenus par l'Amour.
Voyez en un moment s'embellir ce séjour.

*(Le fond du Théâtre s'ouvre
& laisse voir les jardins
éclairés. Une foule de Dan-
seuses & de Danseurs Chi-
nois entrent sur le Théâtre
en dansant : ils sont con-
duits par l'Amour.)*

FANNY.

FANNY.

Que vois-je?... Mais... comment se peut-il faire?...

ZAMNY.

Tout est aisé, Fanny, quand on cherche à vous
plaire.

(*A part.*) Tandis que ses regards occupés à ces
jeux

Tâcheront vainement d'en percer le mystère,

Sortons. Sous d'autres traits offrons-nous à ses
yeux.

Cette dernière épreuve est encor nécessaire.

(*On danse. Zamny va se
placer à côté de Fanny.*)

Une personne de la Fête chante.

A R I E T T E.

Qu'il est doux de perdre sa liberté,
Quand pour mieux enchaîner nos ames,
L'Amour met ses traits pleins de flâmes
Entre les mains de la beauté!

Nos cœurs flattés d'un si doux esclavage
Ne s'ouvrent qu'aux tendres desirs :
L'Amour devient un badinage ;
Son regne est celui des plaisirs.

BALLET FIGURÉ.

Une jeune Bergère danse un pas de deux avec un Berger
pour qui elle marque beaucoup d'empressement, quoiqu'il
soit vieux. Tout-à-coup le Berger paroît tomber sans con-
noissance sur un banc de gazon placé sur le devant du Théâ-
tre. Regrets de la Bergère. Un autre Berger jeune & bien

G

50 LA MATRONE CHINOISE,

fait s'approche pour la consoler : il lui marque l'amour le plus vif & le plus tendre. Elle ne veut point l'écouter , & va prier l'Amour de l'écarter , & de la défendre contre ce Berger. L'Amour touche avec la flèche qu'il tient le premier Berger amant aimé de la Bergère. Il le rappelle à la vie , & le rajeunit pour couronner la constance & la fidélité de son Amante. Tous les autres Danseurs prennent part à la joie de la Bergère , & le Ballet finit.

Fanny regarde bien attentivement ce Ballet ; elle paroît inquiète : le rapport de cette aventure avec la sienne la frappe. Zamny s'échappe dans le moment où il la voit le plus occupée à regarder cette fête.

FANNY à part.

Quels mouvemens secrets !.. & quel trouble inconnu !...

Pourquoi cette aventure en ces jeux retracée ?...

Mais éloignons une triste pensée...

Cher Zamny ... qu'est-il devenu ?...

(*A Zulime qui entre.*)

Zulime , ô ciel ! d'où naît le trouble de ton ame ?..

Quel est cet embarras ? Qu'as-tu donc ?...

SCENE VIII.

FANNY, ZULIME.

ZULIME *toute essoufflée.*

AH ! Madame....

Je traversois à grands pas le jardin
Pour aller ordonner les apprêts du festin...
J'ai vu...

COMEDIE. ACTE II. 51

FANNY avec un empressement mêlé de crainte.

Quoi donc ? quoi donc ?

ZULIME.

Etendu sur le sable
Le malheureux Zamny pâle, défiguré,
Le regard mourant... égaré,
Poussant à peine au ciel (tant la douleur l'accable)
Un cri plaintif & lamentable :
Son valet près de lui le tient entre ses bras,
Et cherche à rappeler son ame fugitive...
Vains efforts ! Ah ! je crains que le secours n'arrive
Trop tard , pour l'arracher des portes du trépas.

FANNY.

Quel coup affreux !

ZULIME.

Quel revers !

FANNY.

Ah ! Zulime.

Le Ciel est offensé : j'ouvre les yeux trop tard.
J'ai trahi mon devoir en oubliant Zimar :
Mon nouvel amour est un crime.
Devois-je en croire tes discours ?

ZULIME.

En voici bien d'un autre à présent... Quel système ?
Songez que votre Amant a besoin de secours...
Que son valet est seul... mais le voici lui-même.

SCENE IX.

FANNY , ZULIME , OCTAR.

OCTAR.

Madame, c'est à vous que mon Maître a recours :
Si vous nous refusez... dans ce danger extrême ,
(*Feignant de pleurer.*)

Ah ! ah ! c'en est fait de ses jours...

FANNY.

Hélas ! Zamny sçait que je l'aime...
Que je voudrois...

OCTAR.

Son sort dépend de vous.
Vous me voyez pour lui , Madame , à vos genoux.

ZULIME.

Que faire pour calmer le mal qui le possède ?

FANNY.

T'a-t-il dit qu'on y pût apporter du remède ?

OCTAR.

Oui , Madame.

ZULIME.

En ce cas parle donc.

OCTAR *se relevant.*

Un moment.

Zimar porte à son doigt un anneau sympathique...
Un talisman dont la vertu magique...

ZULIME *l'interrompant.*

Madame , il a raison , & j'oubliois vraiment

Que l'on nous en a dit des choses admirables.

OCTAR.

Bon ! Zamty dit qu'il fait des cures... incurables,
Qu'il pourroit au besoin ressusciter un mort.

ZULIME.

Eh bien, Madame, il faut y recourir d'abord.

FANNY.

Oui ; mais j'ai des raisons...

ZULIME *vivement.*

Des raisons ?... quel langage !...
Comment donc ? est-ce ainsi que l'amour vous en-
gage ?

Eh quoi ! vous balancez quand il s'agit du sort
D'un Amant ?... à les feux vous feriez cet outrage ?..
Songez qu'il peut se plaindre , & qu'il n'aura pas
tort.

Allons, faites sur vous un généreux effort.

FANNY.

Non... je n'aurai point ce courage.
Zimar m'a fait promettre, & j'en ai fait serment,
Si la mort avant moi lui fermoit la paupière,
D'enfermer dans sa tombe à son heure dernière
Ce merveilleux & rare talisman...
Je craindrois d'y toucher...

ZULIME *haussant les épaules.*

Quelle crainte frivole !

OCTAR.

Mais songez que le tems s'envole ;
Que les instans sont chers...

54 LA MATRONE CHINOISE;

ZULIME.

Songez que votre Amant...
Zamny... touche peut-être à son dernier moment.

FANNY.

Non, je n'ose...

ZULIME *avec la plus grande
chaleur.*

Oh ! ma foi , votre refus m'étonne ,
Et me lasse à la fin : (Madame m'e pardonne
D'oser prendre à ses yeux ce ton de liberté)
Mais si c'est là le fruit des peines qu'on se donne ,
Je ne me mêle plus de conseiller personne :
Agissez désormais à votre volonté.
Comment ! le danger presse , & votre cœur rai-
sonne ?

Le véritable amour est bientôt consulté.

Ah ! je n'aurois jamais pu croire en vérité ,
Qu'une Maîtresse honnête , aussi douce , aussi
bonne ,

Pût pousser à ce point l'inflexibilité.

FANNY.

Eh bien , à tes conseils mon ame s'abandonne.
Viens , Zulime , suis-moi.

(Elles sortent pour aller
au tombeau.)

S C E N E X.

OCTAR *seul.*

C'En est fait pour le coup.
Pauvre Brebis , tu vas dans la gueule du loup.

La peur va les saisir... Quel diable de manège !
 Il faut être mari pour tendre un pareil piège.
 Les maris sont bien fous , & je plains leur erreur.
 Les femmes ont l'humeur volage :
 Eh bien ! voyez le grand malheur !
 N'ont elles pas aussi mille attraits en partage ?
 Pourquoi prendre pour un outrage
 Un très-léger défaut de cœur ,
 Dont leur beauté nous dédommage.
 Nous connoissons bien peu le prix du vrai bonheur.

ZULIME *faisant un cri effrayant
 derrière le Théâtre...*

Ah!...

OCTAR.

Je m'attendois bien à tout ce beau tapage.

SCENE XI.

ZULIME , OCTAR.

OCTAR *à Zulime qui entre avec
 précipitation , & qui laisse tom-
 ber en entrant une lampe qu'elle
 avoit à la main.*

Qu'as-tu donc ?...

ZULIME *ne sçachant où se ca-
 cher , & regardant sans cesse
 derrière elle.*

Au secours...

56 LA MATRONE CHINOISE;

OCTAR.

Quel vertige te tient ?

ZULIME *pouvant à peine parler.*

Zimar...

OCTAR.

Eh bien, Zimar ?

ZULIME.

Il revient.

OCTAR.

Il revient.

Bon, quel conte ?...

ZULIME.

Non, non, Zimar revient, te dis-je :

OCTAR.

Il n'étoit donc pas mort ? Comment ? par quel prodige ?...

ZULIME.

Et ma pauvre Maîtresse, ô Ciel ! de quel effroi !...

OCTAR.

Et mon Maître, à ce que je voi,

Tu ne t'en embarrasses gueres.

ZULIME.

Il va nous mettre ici dans de belles affaires.

Ah !...

(Elle fait un nouveau cri en appercevant Zimar ou Zamny qui entre précédé de Fanny. Elle paroît dans la plus grande inquiétude.)

OCTAR.

Qu'as-tu donc encor ?

ZULIME.

Le voilà : cache-toi.

(Elle fait cacher Octar derrière elle.)

SCENE XII.

SCENE XII.

ZIMAR ou ZAMNY, FANNY,
ZULIME, OCTAR.

ZIMAR. *Il doit être revêtu
d'une grande robe blanche avec
une très-longue barbe & une
chevelure blanche. Il adresse
la parole à Fanny du fond du
Théâtre.*

CAlmez cette frayeur mortelle.
Enfin je vous revois ; mes vœux sont satisfaits :
Le jour que je respire, est un de vos bienfaits ;
Que ne vous dois-je point ?

ZULIME *voyant que Fanny sou-
pire , & ne répond point.*

Votre esclave fidelle

Depuis l'instant où la Parque cruelle
À son amour vint vous ravir ,
S'occupoit jour & nuit de votre souvenir.

ZIMAR *prenant la main de Fanny
qu'il baise tendrement.*

Fanny connoît aussi ma tendresse pour elle...
Mais pourquoi donc n'êtes-vous pas en deuil ?
Pourquoi cette élégante & superbe parure ?
Ces lieux ont depuis peu bien changé de figure :

ZULIME *à part.*

Je tremble de frayeur.

OCTAR.

Moi j'ai la larme à l'œil.

H

58 LA MATRONE CHINOISE,

FANNY *hésitant de parler.*

Comme j'allois ouvrir votre cercueil...
Le cœur plein de l'espoir du bonheur qui m'arrive...
(On a, vous le sçavez, de doux pressentimens)
Pour vous marquer en ces heureux momens,
Combien ma joie étoit sincère & vive....
J'ai cru ... devoir ... quitter de tristes vêtemens.

ZIMAR *ironiquement.*

Cette preuve d'amour me charme & me rassure;
Et je me plais à croire aussi
Ce que votre bouche m'assure.

FANNY *toute déconcertée.*

En pourriez-vous... douter?...

ZIMAR *ironiquement.*

Je vous ferois injure
Si je ne pensois pas ainsi.
Mais... pourquoi mon tombeau qui devrait être
ici,
Est-il dans ce moment au fond d'uneasure?

ZULIME *à part à Octar.*

Voilà bien des pourquoi....

OCTAR *à part.*

Ahi! voilà l'enclouïre.

ZIMAR *froidement.*

Vous ne répondez point, vous vous troublez....

Fanny,

Rassurez-vous, parlez : songez que le tems presse,
Qu'à d'autres qu'à Zimar votre cœur s'intéresse,
Et qu'il y va des jours du malheureux Zamny.

COMÉDIE. ACTE II 39

FANNY *à part.*

O ciel !

ZULIME *à part à Octar.*

Comment par quelle ruse
Sçait-il déjà tous nos secrets ?

OCTAR *bas à Zulime.*

Le diable apparemment est dans ses intérêts.

ZIMAR.

Vous cherchez bien long-tems quelque nouvelle
excuse
Pour cacher.

FANNY *avec l'expression du
sentiment le plus tendre &
du repentir le plus vif.*

Ah ! Zimar !.. interdite ... confuse...
J'ose à peine, en tremblant, lever les yeux sur vous.
C'est peu d'avoir brisé des nœuds sacrés & doux ;
J'ai voulu vous tromper. Quel triste jour m'éclaire !
Que ne puis-je expier mon crime à vos genoux.

(Elle se jette à ses pieds.)

Malgré mon repentir & ma douleur sincere ,
Suivez les mouvemens d'un trop juste courroux.

Punissez-moi : la mort me fera chere.

C'est un bien , c'est le seul dont mon cœur soit
jaloux :

Heureuse , en tombant sous vos coups ,
Si je puis désarmer enfin votre colere ,
Et par le triste aveu d'un crime involontaire
Arracher en mourant des pleurs à mon époux.

H ij

60 LA MATRONE CHINOISE;

ZIMAR.

O ma chère Fanny ! quelque soit votre crime ,
Ah ! tout est effacé par votre repentir.

FANNY.

Après ce que j'ai fait , j'aurois trop à rougir ,
Et je ne puis jamais prétendre à votre estime.

ZIMAR.

Si j'avois un reproche à faire à votre cœur ,
Ce seroit le penchant d'une volage humeur.
Fanny , plus ce penchant nous plaît & nous amuse ,
Plus il couvre nos yeux du bandeau de l'erreur.
Trop de légèreté nous perd & nous abuse.

Heureux un cœur qui s'y refuse !
Remplir tous ses devoirs , voilà le vrai bonheur ;
Mais la jeunesse est votre excuse.

FANNY.

Quoi ! vous excuseriez le plus noir des forfaits ?
Ah ! punissez plutôt une épouse parjure.

ZIMAR.

Non ; vivez pour m'aimer , & m'aimer à jamais :
Zimar vous en prioit , Zamny vous en conjure.

*Il quitte son habillement , & paroît
sous ses véritables traits.*

FANNY.

Que vois-je ?

ZIMAR.

Un tendre époux sous les traits d'un Amant.

ZULIME.

Vivat : nous gagnerons peut-être au changement.

FANNY.

Zimar étoit Zamny ? ...

ZULIME.

Quoi ! c'étoit-là ton Maître ?
Tu nous en imposois donc , traître ?

COMEDIE. ACTE II. 61

OCTAR à *Zulime* qui veut
l'étrangler.

Ahi, ahi ! doucement donc. J'avois promis
d'honneur . . .

FANNY.

Ah ! j'aurois dû vous reconnoître
Au trouble de mes sens , à ce penchant vainqueur
Qui m'entraîna trop tôt peut être.
Mais pourquoi si long-tems me laisser dans l'erreur ?
Sous vos traits à mes yeux pourquoi ne pas pa-
roître ?

Ces sentimens d'une nouvelle ardeur
Pourquoi les faisiez-vous donc naître ?

ZIMAR.

C'est un secret, Fanny, que vous sçaurez un jour.
Ne songeons à présent qu'à calmer vos alarmes :
Que la main des plaisirs vienne essuyer vos larmes ;
Qu'on ne célèbre enfin dans ce riant séjour
Que le pouvoir du tendre amour
Et le triomphe de vos charmes.

OCTAR à *Zulime*.

Et nous , ma chere , . . .

ZULIME.

Eh bien !

OCTAR.

A quand notre union ?

ZULIME.

A quand ? Oh ! j'y veux mettre une condition.
Promets-moi , si jamais je suis au rang des veuves ,
De ne point m'exposer à pareilles épreuves ;
De mourir tout de bon.

62 **LA MATRONE CHINOISE,**

OCTAR *lui donnant la main.*

Va : je te le promets,
Je me ferois même un scrupule
De risquer avec toi jamais
Une épreuve aussi ridicule.

(On danse.)

V A U D E V I L L E.

ZIMAR.

Dans les premiers jours du veuvage
On laisse envoler les amours :
La vie, hélas ! paroît un esclavage,
Et l'on voudroit en voir finir le cours.
On croit qu'ainsi l'on pleurera toujours.
Est-ce une preuve ?
Non, non, non.
Un Amant vient parler raison ;
Et le cœur n'est point à l'épreuve.

FANNY.

Chloé n'est ni jeune ni belle ;
Et le cœur lui bat vainement :
Dans son dépit aussi se promet-elle
De n'écouter jamais aucun Amant.
De son dégoût pour un engagement
Est-ce une preuve ?
Non, vraiment.
Sa bouche en a fait le serment ;
Mais Chloé n'est point à l'épreuve.

COMÉDIE. ACTE II. 63

ZULIME.

Plus d'un ami vous importune ;
Et vole au-devant de vos vœux ,
Tant qu'il croit voir qu'au char de la fortune
Sont enchaînés tous vos momens heureux :
A ses façons on le croit généreux.

Est-ce une preuve ?

Non, non, non.

La fortune vous fait faux bond :
L'amitié succombe à l'épreuve.

OCTAR.

Eglé par un serment d'usage
Vient d'engager sa liberté :
Pendant un mois Eglé constante & sage
De son époux fait la félicité.
De son amour, de sa fidélité

Est-ce une preuve ?

Non, non, non.

L'Amour lui fait changer de ton :
L'Hymen est dupe de l'épreuve.

AU PARTERRE.

Plus un Auteur lit son Ouvrage ,
Et plus il le trouve charmant :
A son avis on lui feroit outrage ,
Si l'on osoit en penser autrement.
De son esprit & de son jugement

En-ce une preuve ?

Non, vraiment.

Si le Public n'est indulgent ,
L'Auteur fait une triste épreuve.

F I N.

PIECES DE THEATRE.

COMEDIE ITALIENNE.

- De M. LE MONNIER,
La Matrone Chinoise, Comédie, . . . 1 liv. 4 f.
De M. SEDAIN.
L'Anneau perdu & retrouvé, le 20 Août 1764. 1 liv. 4 f.
Rose & Colas, Comédie, le 8 Mars 1764. . . 1 liv. 4 f.
Le Roi & le Fermier, 3 Actes, en Nov. 1762. 1 liv. 4 f.
Le Jardinier & son Seigneur, . . . 1 liv. 4 f.
L'Huitre & les Plaideurs, . . . 12 f.
On ne s'avise jamais de tout, Opéra Comique, avec
Ariettes gravées & Vaudeville . . . 1 liv. 4 sols.
Le Diable à quatre, Opéra-Comique, . . . 1 l. 4 f.
Blaise le Savétier, Opéra-Comique, . . . 1 l. 4 f.
De M. GARNIER.
L'Inconstant fixé, Août 1764. . . 1 liv. 4 f.
De M. ANSEAUME.
Mazet, Comédie en deux Actes, . . 1 liv. 4 sols.
L'Isle des Foux, Comédie en deux Actes, 1 liv. 4 sols.
De M. QUETANT.
Le Maréchal ferrant, avec les Airs gravés. . . 1 l. 4 f.
De M. ***
Le Bucheron ou les trois Souhais, Comédie en un
Acte, mêlée de chant. La musique de M. Philidor, 1 l. 4 f.
L'Ouvrage du cœur, au sujet de la Paix, Juin 1763. . . 12 f.
De M. FRAMERY.
Nannette & Lucas, Comédie en un Acte, . . 1 l. 4 f.
De M. DE LA GRANGE.
Le bon Tuteur, Comédie, , , . . 1 liv. 4 sols.

Catalogue de Musique qui se trouve chez HERISSANT, rue Notre-Dame.

- De M. MONCENY.
Le Roi & le Fermier, Partition, . . . 15 l.
Les airs détachés, . . . 1 l. 16 f.
Rose & Colas, Partition, . . . 12
Les airs détachés, . . . 1 l. 16 f.
De M. B.
L'Anneau perdu & retrouvé, Partition, . . 12 l.
Les airs détachés, . . . 1 l. 16 f.
De M. PHILIDOR.
Les airs détachés de l'Huitre & les Plaideurs, . . 12 f.

MAZET,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS ;

MESLÉE D'ARIETTÉS ;

Par M. ANSEAUME :

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi , le Jeudi
24 Septembre 1761.*

La Musique est de M. DUNI, *Egidio Romualdo*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée.

A

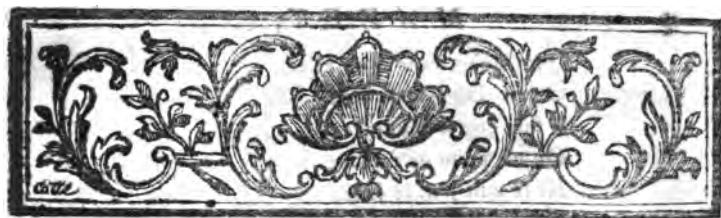


A C T E U R S.

M Adame GERTRUDE, *vieille*
veuve, Mlle. Desglands.
ISABELLE, } *Nièces de Madame* { Mlle La Fond.
THERESE, } *Gertrude.* { Mme. Favart.
NUTO, *vieux Jardinier*, M. Rochard.
MAZET, *jeune Paysan, amou-*
reux de Thérèse, M. Caillot.

*La Scène du premier Acte est devant la porte du
Château de Madame Gertrude.*

*La Scène du second Acte est dans le Jardin du
Château. A droite il y a une volière grillée, dans la-
quelle sont des oiseaux, comme moineaux, tourte-
relles, &c. A gauche une bande de parterre, où il y
a des roses, des œilliers, &c. Plus loin, vers le fond
de chaque côté, des arbrisseaux, des caisses d'oran-
gers, &c.*



MAZET,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NUTO, *seul.*

ARIETTE.

AH ! la maison maudite !
Enfin m'en voilà quitte :
J'ai reçu mon congé.
Le plaisir me transporte ,
On m'a mis à la porte :
Je suis bien soulagé.
Servir chez des femelles ,
C'est un métier de chien.

A ij

Quoi qu'on fasse avec elles,
On ne fait jamais bien.
Il faut être à l'attache,
On n'a point de relâche,
Ni la nuit, ni le jour.
On va, l'on vient, l'on court.
Si, par bonne fortune,
Vous en contentez une,
Les autres aussi-tôt
Crieront encor plus haut.]

Ah ! la maison maudite !
Enfin m'en voilà quitte ;
J'ai reçu mon congé :
Je suis bien soulagé.

Je suis en liberté, sans un sou : mais n'importe ;
Quand je devrois de porte en porte
Aller chercher mon pain ,
Je n'en serois pas plus chagrin.
Trois femmes, ou plutôt trois diables
M'ont fait dans ce logis enrager tant de fois ,
Qu'il est impossible, je crois ,
De souffrir aux enfers des maux plus effroyables.



SCENE II.

NUTO, MAZET.

MAZET, *à part.*

ARIETTE.

ON me disoit souvent
 Qu'amour est un tourment ;
 Je n'en voulois rien croire :
 Je le sens à présent.
 Je vivois si content !
 Tout mon amusement
 Etoit de rire & boire.
 Hélas ! depuis le jour
 Que le fripon d'Amour
 S'est logé dans mon cœur,
 Adieu la belle humeur.
 Oui, je sens à présent
 Qu'amour est un tourment.

NUTO.

Qu'as-tu donc, cher Mazet ?

MAZET.

Le chagrin me possède.

NUTO.

Oh ! oh ! que t'est-il donc arrivé de fâcheux ?

MAZET, *soupirant.*

Ah ! Nuto, je suis amoureux.

NUTO.

Ton malheur n'est pas sans remède.

Eh ! quel est l'objet de tes feux ?

A iij

M A Z E T.

M A Z E T.

Un Tendon tout charmant que j'ai vû dans ces lieux.

N U T O.

Ah! ah!

M A Z E T.

Dernierement, le long de la charmille
Qui de ce côté-là borde votre jardin,
En revenant des champs, je passois mon chemin. . .

N U T O.

Hé bien?

M A Z E T.

Hé bien! j'ai vû la plus aimable fille,
Jeune, fringante, alerte, enfin toute gentille.

N U T O.

Hé bien?

M A Z E T.

Hé bien! mon cher, depuis ce tems je grille.
Ça me tient toujours là. Je ne suis plus à moi;
Je languis, je soupire, & sans sçavoir pourquoi.

N U T O.

Et quel est ton dessein?

M A Z E T.

D'aller trouver la Belle,
De lui conter de bout en bout
L'amitié que je sens pour elle;
Et de lui demander si je suis de son goût.

N U T O.

Hé bien?

M A Z E T.

Toujours hé bien? . . . le reste va de suite.
Si par hazard je vois que je lui plais,
Je l'épouse tout au plus vite.

N U T O.

Hé bien! mon cher Mazet, malgré tout ton mérite,

COMÉDIE.

7.

Crois-moi , tends ailleurs tes filets :
De tels oiseaux pour toi ne sont pas faits.

M A Z E T.

De vos Dames , je sçais , on vante la noblesse :

Oui ; mais on dit qu'elles n'ont rien :

Ce vieux Château fait tout leur bien.

Moi j'ai des écus , ma richesse

Pourroit bien applanir toute difficulté.

N U T O.

Tu n'en feras pas mieux traité.

A R I E T T E.

Joli minois tente d'abord :

Pour l'obtenir on se demene :

On le poursuit avec transport ,

Sans épargner ni soia , ni peine ;

On croit gagner un grand trésor :

On a bien tort. (bis.)

Ces beaux dehors servent de masques

A des esprits bourrus , fantasques.

Un pauvre époux , au bout du mois ,

Lorsque son mal est incurable ,

En enrageant se mord les doigts ,

Et de bon cœur il donne au diable

Joli minois.

Pendant dix ans entiers , la Tânte & les deux Nièces
M'ont fait plus de cent tours , m'ont joué mille pièces ,
La cadette sur-tout. . . .

M A Z E T , *vivement.*

Celle qui m'a charmé ?

N U T O.

Cela se peut.

A iv

8

MAZET,

MAZET, *d'un ton affectueux.*

Crois-tu que j'en puisse être aimé ?

NUTO.

J'en doute.

MAZET.

Quelqu'un vient.

NUTO.

C'est Madame Gertrude.

MAZET.

La Tante :

NUTO.

Justement.

MAZET.

Elle a la mine rude.

NUTO.

Aussi l'est-elle.

MAZET.

Adieu, je me sauve. (*Il sort.*)

NUTO, *à part.*

Il fait bien :

Quand la vieille est en train, elle n'épargne rien.

SCENE III.

NUTO, Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE, *à la Cantonnade.*

ARIETTE.

VOYEZ donc
Sur quel ton
Ces Pimbèches
Pigrièches

COMÉDIE.

A leur goût
Règlent tout !
Quand j'ordonne quelque chose,
A mes vœux chacun s'oppose.

L'on en glose,
L'on en cause,
L'on en rit ;
L'on n'agit
Qu'à sa guise.
Mais j'entends,
Je prétends
Que l'on dise
Comme moi ;
Ou , ma foi ,
Nous verrons,
Nous sçaurons
Si je dois
A vos loix
M'affervir,
Si je dois
Obéir.

(*S'approchant de Nuto.*)

Te voilà , Nuto ?

NUTO.

Oui , Madame.

Madame GERTRUDE.

Tu nous quittes donc ?

NUTO.

Dieu merci.

Madame GERTRUDE.

Quoi ! tu peux en être ravi !

Après un tems si long ! ...



MAZET :

NUTO.

Oh ! trop long sur mon ame.

Madame GERTRUDE.

Il ne tiendrait encor qu'à toi de revenir.

NUTO.

Non , vous m'avez trop fait souffrir.

Madame GERTRUDE.

J'ai fait ton compte , & voilà sur tes gages
Ce qui te revient.

(Elle lui donne une bourse.)

NUTO , *mettant l'argent dans sa poche.*

Bon.

Madame GERTRUDE.

Mais il ne convient pas
De r'en aller ainsi sans finir tes ouvrages.

NUTO.

Quelqu'autre les fera : pour moi , j'en suis trop las.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

COMMENT ! pendant ,

Sans nul égard ,

Quand ta Maîtresse

A la foiblesse

De s'abaïsser

A te prier , à te presser ;

Tu n'en tiens compte !

N'as-tu pas honte ?

Moi qui suis bonne ,

Je te pardonne :

Et, pour mon grand merci :

Tu fais le renchéri.

COMÉDIE.

fi, fi.

Mais tu fais bien,
Et tu te rends justice :
Pour le service
Tu n'es plus propre à rien.

N U T O.

Dans mon jeune âge,
Avec plus de courage
Je vous servois ;
Pour vous je travaillois :
Mais ta vieilleffe
Enfante la paresse.
Je ne desiré, après tant de travaux,
Que le repos.

Madame G É R T R U D E.

Mais tu fais bien,
Et tu te rends justice :
Pour le service
Tu n'es plus propre à rien.

(Elle sort.)

N U T O , seul.

Voilà bien l'esprit féminin ;
Dès l'instant qu'on la contrarie,
Une femme devient pire qu'une Furie :
Et lui parler raison , c'est lui parler en vain.



SCENE IV.

NUTO, MAZET.

MAZET, *accourant.*

EH ! bien ? que dit la bonne Tante ?
Elle ne paroît pas contente.

NUTO.

Elle vouloit m'amadouer
Pour me faire rentrer chez elle ; mais, morguenne ,
Bien sot qui voudroit s'y jouer ;
Autant vaudroit être à la chaîne.

MAZET.

Comment vous en êtes sorti ?

NUTO.

Oui , vraiment , sorti d'aujourd'hui.

MAZET.

Ah ! Nuto , mon Ami , viens-ça , que je t'embrasse.

NUTO.

Quel vertigo te prend ?

MAZET.

Tu dis donc que ta place

Est vacante dans la maison ?

(*A part.*) C'est une bonne occasion.

(*Haut.* Veux-tu me rendre un grand service ?
Tu le peux.

NUTO.

C'est selon.

MAZET.

Point de condition.

Il faut me le promettre à l'instant.

COMÉDIE.

13

NUTO.

Quel caprice!

MAZET.

Je sçaurai t'en récompenser.

NUTO.

De quoi s'agit-il ?

MAZET.

Fais en sorte

Que je puisse te remplacer.

NUTO.

Tu badines, je crois.

MAZET.

Non, le diable m'emporte.

NUTO.

Quoi! tu voudrais servir, toi, qui dans le canton

Possèdes des biens à foison,

Et tiens vingt ouvriers à tes gages!

MAZET.

Qu'importe?

NUTO.

Pour t'approcher de l'objet de tes vœux,

Dans les transports d'un cœur sensible,

Tout te paroît possible :

Mais sçais-tu bien ce que tu veux ?

ARIETTE, notée à la fin N°. 1.

Avec un Turc, un Corsaire,

Je vivrai tant qu'on voudra ;

J'aurai, pour le satisfaire,

L'empressement qu'il faudra ;

Je ferai tant pour lui plaire,

Qu'à la fin il se rendra.

M A Z E T.

Mais une femme hauraine
 Vous donne bien plus de peine :
 Tout le long de la semaine ,
 Travaillez à perdre haleine ,
 Toujours elle se plaindra :
 Elle n'est jamais contente ;
 Elle excède ; impatiente ,
 Et vous réduit aux abois.....
 Jugez quand elles sont trois.

M A Z E T.

Elles seroient une douzaine ,
 Je n'en ferois pas plus en peine.
 J'ai, pour sortir d'embarras ,
 De la jeunesse & deux bons bras.

A R I E T T E.

Je sens qu'un Vieillard
 Parmi des Fillettes
 Encore jeunettes ,
 Est mis à l'écart.
 Mais un égrillard
 De mine joyeuse ,
 De treinpe amoureuse ,
 Leur plaît tôt ou tard.
 Auprès de la vieille
 Je ferai merveille ;
 Elle m'aimera
 Quand elle verra
 Avec quel courage
 Je vais à l'ouvrage ,
 Quand il faut bêcher ,
 Quand il faut piocher.

COMÉDIE.

19

Rien ne m'épouvante ,
Les Nièces , la Tante ,
Bien-tôt diront : oh ! oh !
Voilà ce qu'il nous faut.
Mazet , oui , Mazet
Est notre fait.

NUTO.

Je crains pour toi cet avantage
Qui te rend si sûr & si fier.
Te voilà dans le feu de l'âge ,
Tu vas te présenter d'un air
Dont Gertrude bien-tôt concevra de l'ombrage.

MAZET.

C'est bien dit : mais écoute ; il me vient un projet ;
Qui me réussira , je gage.

NUTO.

Quel est ce beau projet ?

MAZET.

Je ferai le muet.

NUTO.

Tu ne pourras jamais jouer ce personnage.
Et tu vas t'exposer

MAZET.

Ne t'embarrasse pas.

Je t'en réponds.

NUTO.

Voyons comment tu t'y prendras.

ARIETTE.

C'EST Madame qui viendra
Pour savoir ce qui se passe ;
Et puis elle te dira :
Mon enfant , dis-moi de grace ;

MAZET ;

Que fait Therese ?

(*Mazet imite l'action de coudre.*)

Bon cela .

Isabelle ,

Que fait-elle ?

(*Mazet imite avec ses doigts l'action
de tricoter.*)

C'est au mieux. Personne ici

N'est-il venu ?

*Mazet désigne un Bailli , par la grande perruque ;
le rabat & la démarche grave.*)

Qui donc ?

(*Mazet recommence les mêmes lazzi.*)

Oui ,

Oui , c'est Monsieur le Bailli.

D'autres fois la sœur aînée

Viendra te dire en grondant :

Quoi ! déjà votre journée

Est finie ? Eh mais vraiment !

Mazet n'est-il pas malade ?

Que lui faut-il ?

(*Mazet imite l'action de boire.*)

Bon , rafade.

Puis , dans un autre moment

C'est la petite Therese ,

(Son nom seul te fait bien aise) ,

Qui te dira : cher Mazet ,

Vous me plaisez tout-à-fait.

M'aimez-vous ?

MAZET , vivement :

Je vous adore ,

Belle Therese .

NUTO.

COMÉDIE.

17

NUTO.

Ensemble. { Ah ! pécore ;
Est-ce ainsi qu'on est muet ?
MAZET.
C'en est fait , je suis muet.

NUTO.

C'est trop risquer. Je ne sçaturois
Me prêter à ce tripotage.

MAZET.

Nuto , je t'en conjure.

NUTO.

Mais ,

Si l'on vient à sçavoir ...

MAZET.

Eh ! non , je te promets

(*A part.*)

Qu'on n'en sçaura rien. Ah ! j'enrage.

NUTO.

Allons , cela suffit. Je vais
Prévenir Madame Gertrude.

MAZET.

Va donc vite.

NUTO.

Pourvu...

MAZET.

Sois sans inquiétude.

NUTO.

Attends-moi , je vais revenir.

(*Il sort.*)

FIN

B

SCENE V.

MAZET, *seul.*

LE bon-homme a raison. J'entreprends une affaire
 Où j'aurai sûrement des dangers à courir.
 Mais, n'importe à quel prix, je veux me satisfaire,
 Le sort en est jeté. Je n'en puis revenir.

A R I E T T E.

Si la crainte du naufrage
 Retenoit les matelots,
 Les verroit-on sur les flots
 Braver les vents & l'orage ?
 L'espoir d'amasser du bien
 Est capable de tout faire :
 De même l'Amour peut bien
 Rendre un Amant téméraire.
 Allons, vogue la galere :
 Qui ne risque rien, n'a rien.

Quelqu'un vient, n'allons pas nous découvrir nous-
 même.

Si je dis un seul mot, adieu le stratagème.



SCÈNE VI.

Madame GERTRUDE, ISABELLE,
THERESÉ, NUTO, MAZET.

QUATUOR.

Madame GERTRUDE.

C'EST donc là ce garçon ?

LA TANTE ET LES DEUX SŒURS.

Il a bonne façon.

Comment t'appelle-t-on ?

MAZET, *faisant le muet.*

Hi hon, hi hon :

NUTO.

Il s'appelle Mazet.

LES TROIS FEMMES.

Est-ce ainsi qu'il répond ?

Ah ! le plaissant jargon !

NUTO.

Hélas ! il est muet.

LES TROIS FEMMES.

Comment ! il est muet !

NUTO.

Oui muet ; oui muet.

Madame GERTRUDE.

A son âge,

C'est dommage :

Et par quel accident ?

LES DEUX SŒURS.

Depuis quand, mon enfant,

As-tu cet accident ?

MAZET.

Hin hi, hon han,

Bij

MAZET. COMÉDIE.

LES TROIS FEMMES.

Le drôle de langage !

NUTO.

Voilà tout son langage :

Mais cela n'y fait rien,

S'il vous convient.

Madame GERTRUDE.

Très-bien.

NUTO.

Ensemble. { C'est un bon travailleur,
Qui va droit en besogne ;
Point jureur, point menteur,
Point causeur, point yvrogne.
LES SŒURS.

Je le crois bien.

Madame GERTRUDE.

Fort bien, fort bien :

Allons, je le retien.

NUTO.

Ensemble. { Son seul défaut, hélas !
C'est qu'il ne parle pas.
LES TROIS FEMMES.
Ce n'est pas l'embarras.

NUTO.

C'est un bon travailleur, &c.,

Madame GERTRUDE.

Allons, je le retien.

NUTO, à Mazet.

Cela va bien.

(*Les femmes amment Mazet dans le Château,
& Nuto s'en va d'un autre côté.*)

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

Madame GERTRUDE, ISABELLE,
THERESE.

TRIO.

Madame GERTRUDE.

FAUT-IL tant de façon
Pour loger un garçon ?

ISABELLE.

Le souterrain ,
Dans le jardin....

Madame GERTRUDE ET THERESE.

Il est mal sain.

THERESE.

La chambre basse ,
Sous la terrasse.....

ISABELLE ET Madame GERTRUDE.

Elle est trop loin.

ISABELLE.

L'Orangerie.....

Madame GERTRUDE ET THERESE.

Est démolie.

B iij

M A Z E T.

T H E R E S E.

Le Belveder,...

ISABELLE ET Madame GERTRUDE.

Est trop à l'air.

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi faire,

J'ai son affaire.

I S A B E L L E.

Dans le donjon.

T H E R E S E.

Eh ! non , eh ! non.

Ensemble.

Madame GERTRUDE,

Fi donc , si donc.

Laissez-moi faire,

J'ai son affaire.

T O U T E S.

Faut-il tant de façon

Pour loger un garçon ?

Madame GERTRUDE , *vivement*.

Voilà bien des raisons , j'y pourvoirai moi-même :

Vous ne sçavez que babiller.

I S A B E L L E.

Mais aussi pour un Jardinier ,

Faut-il un Palais tout entier ?

Madame GERTRUDE.

Un Jardinier ! quelle arrogance extrême !

Il vous sied bien de le prendre si haut !

T H E R E S E.

Comment ! vous prétendez . . .

Madame GERTRUDE , *durement*.

Je prétends ce qu'il faut ,

Que l'on soit , comme moi , civile , honnête , bonne ,

Et qu'on ne méprise personne.

COMÉDIE.

21

THERÈSE , à part.

Comme elle !

Madame GERTRUDE , *durement* ;

Un Jardinier ! un Jardinier vous vaut ,

Entendez-vous ? Les biens de votre père ,

Sans les soins que j'ai pris , seroient fort en arrière ;

Ce qu'il vous a laissé , se réduit presque à rien.

ISABELLE.

Vous n'avez contre nous que ce reproche à faire.

Madame GERTRUDE , *durement*.

C'est qu'il est à propos que vous le sachiez bien.

A votre état présent pliez vos caractères :

Soyez moins hautaines , moins fieres :

Quittez ce ton de vanité ,

Qui fait qu'à vos mépris chacun se trouve en bute ;

Et pour les malheureux que le Sort persécute ,

Ayez un peu d'humanité.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ISABELLE , THERÈSE.

THERÈSE.

QU'EN dites-vous ? il faut la prendre pour modèle ;

Eh ! bien , voilà ce qui s'appelle

Donner des leçons de douceur.

Le Ciel nous préserve , ma sœur ,

D'en avoir souvent de semblable.

ISABELLE.

Que voulez-vous ? C'est son humeur ;

Biv.

THERÈSE.

Mais c'est qu'elle devient enfin insupportable.
 Pour un rien chaque jour elle vous entreprend ;
 Et quand par respect pour son âge,
 On veut bien lui céder pour apaiser l'orage,
 Soudain vous la voyez d'un avis différent.

ISABELLE.

Il faut s'armer de patience.
 Elle aime à quereller ; on peut sans conséquence
 Lui laisser ce petit plaisir.
 C'est le seul à présent dont elle peut jouir.

ARIETTE , notée à la fin N^o. 2.

QUAND une femme a fait son tems ,
 Elle est toujours triste & sévère.
 En renonçant au droit de plaire.
 Elle en néglige les talens.

De notre Tante c'est l'histoire :
 Elle eut jadis quelques attrait ;
 Ils ne sont plus qu'en sa mémoire ;
 Et nous souffrons de ses regrets.

Un rien la fâche, un rien la blesse ;
 Malgré nos soins & nos égards.....
 Si l'on médit de la vieille ,
 C'est bien la faute des vieillards.

THERÈSE.

Il arrive de-là que nous passons la vie
 Fort tristement. C'est une tyrannie....

ISABELLE.

Par quel moyen s'en affranchir ?

COMÉDIE.

25

THERÈSE.

J'en sçais un.

ISABELLE.

Quel est-il ?

THERÈSE.

C'est un bon mariage,

Ma sœur.

ISABELLE.

Y pensez-vous ? C'est changer d'esclavage.

THERÈSE.

D'accord ; mais à changer j'aurois quelque plaisir.

ISABELLE.

L'hymen vous plaît donc bien, &c, selon votre idée,
Vous croyez dans ses nœuds trouver beaucoup d'ap-
pas ?

THERÈSE.

Je n'en sçaurois juger ne le connoissant pas ;
Mais d'en faire l'essai , je serois fort tentée.

A R I E T T E.

De l'hymen que doit-on croire ?

On en parle mal & bien.

L'un déteste ce lien ,

Et l'autre chante sa gloire.

Q'est-ce donc que cet hymen ?

Pour moi , je n'y comprends rien.

L'un porte à regret ses chaînes ,

L'autre en fait tous ses plaisirs.

S'il comble tous nos desirs ,

Comment cause-t-il nos peines ?

Qu'est-ce donc que cet hymen ?

Pour moi , je n'y comprends rien.

Chacun change de système ;
 Selon son propre intérêt.
 Pour bien sçavoir ce que c'est ;
 Je veux l'éprouver moi-même.

Vous qui feignez d'être insensible ;
 Gageons que dans le fond vous pensez comme moi :

I S A B E L L E.

Eh ! mais

T H E R E S E.

Avouez donc.

I S A B E L L E.

Oui, s'il étoit possible
 De trouver un parti convenable.

T H E R E S E.

Pourquoi

N'en trouverions-nous pas ?

I S A B E L L E.

Dans l'état où nous sommes ;
 Sans bien , le seul attrait qui séduise les hommes ,

Qui voulez-vous qui pense à nous ?

Quelque rustre grossier ?

T H E R E S E.

C'est toujours un époux ;

I S A B E L L E.

Mais l'honneur de notre famille

Nous permet-il ? . . .

T H E R E S E.

Je suis de tout mon cœur

La servante de cet honneur ;

Mais pourtant mon dessein n'est pas de rester fille ;

I S A B E L L E.

Le nom que vous portez

COMÉDIE.

27

T H E R E S E.

J'estime fort mon nom ;
Cela n'empêche pas que dans l'occasion
Je ne le quitte pour un autre ,
Fût-il moins noble que le nôtre ,
Dès l'instant que je trouverai
Un époux qui soit à mon gré.
Et vous , si vous voulez me croire ,
Vous vous moquerez de la gloire ,
Et vous imiterez mon exemple.

I S A B E L L E , *à demi-voix.*

Paix-là.

Avec son Jardinier j'apperçois notre Tante :
Voyez comme elle se tourmente.

T H E R E S E.

Sauvons-nous , ma sœur : la voilà ,
Qui va crier tout de plus belles.

SCENE III.

I S A B E L L E , T H E R E S E ;
Madame GERTRUDE , MAZET.

Madame G E R T R U D E , *à ses Nièces.*

HÉ bien ! causeuses éternelles ,
A quoi vous amusez-vous là ?

T H E R E S E.

A rien , ma Tante.

Madame GERTRUDE.

Oh! oui, la chose est claire.

Au lieu de s'occuper ! vous n'avez rien à faire

(*A Mazet.*)

Apparemment ? Approche , mon ami.

ISABELLE.

Comme son ton est radouci !

THERESE.

Il seroit plaisant que la Dame
Sentît pour ce Muet quelque tendresse d'ame:

Ah , ah , commé nous en ririons !

Madame GERTRUDE.

Ah , ah ; allez plus loin ricanner.

ISABELLE.

Nous partons:

THERESE.

Je voudrois pourtant bien entendre

Un peu leur conversation.

ISABELLE.

L'entretien ne sera pas long.

Le pauvre garçon ne répond

Que par signes,auxquels on ne peut rien comprendre.

(*Pendant ce tems , la Tante parle à Mazet
comme pour lui prescrire ce qu'il a à faire;
& Mazet lui répond par signes , tantôt
oui , tantôt non ; puis par un signe de
surprise , puis en mettant son doigt à son
front.*)

THERESE.

N'importe : ce sera pour nous un passe-tems.

Laißons sortir ma Tante , & dans quelques momens

Nous reviendrons.

(*Elles sortent.*)

COMÉDIE.

25

Madame GERTRUDE, à Mazet.

Oui, mon enfant, sois sage :
Je viendrai te revoir tantôt.
Si mes Nièces venoient contrôler ton ouvrage,
Rembarre-les-moi comme il faut.
(Elle sort.

SCÈNE IV.

MAZET, seul.

A La fin, la voilà partie :
Elle n'a sçu, je crois, se taire de sa vie,
Cette maudite femme-là.
Je suis déjà las de mon rôle,
Je ne puis faire un pas que cette vieille folle
Ne s'en vienne après moi : fais ceci, fais cela,
Mon poulet, mon ami ; patati, patata ;
Et, pour comble de maux, à ma chère Thérèse
Il ne m'est pas permis de pouvoir à mon aise
Glisser un pauvre petit mot.
Mais, quand je le pourrois, si sa délicatesse
D'un Muet prétendu blâmoit la hardiesse,
Le Muet prétendu seroit pris comme un sot.

A RIETTE, notée à la fin n°. 3.

MAUDIT soit le stratagème
Qui se tourne contre moi.
Je me suis fait à moi-même
Une trop sévère loi.

Si je garde le silence ,
 On ignore mon amour ;
 Si je dis ce que je pense ,
 On me chasse sans retour.

Près de l'objet qui m'engage,
 Pour exprimer mes desirs ,
 Je n'ai donc d'autre langage
 Que les yeux & les soupirs.

Maudit soit le stratagème
 Qui se tourne contre moi.
 Je me suis fait à moi-même
 Une trop sévère loi.

Mais c'est trop tôt perdre courage.
 Les deux sœurs à propos viennent de ce côté :
 Faisons semblant de rien ; mettons-nous à l'ouvrage :
 Peut-être parviendrai-je au moment souhaité.

S C E N E V.

MAZET, *travaillant au jardin*, ISABELLE,
 THERÈSE.

THERÈSE.

LE voilà seul ; nous allons rire
 Toutes deux : faisons-le jafer.

ISABELLE.

Mais il ne parle pas : que pourra-t-il nous dire ?

C O M É D I E.

51

T H E R E S E.

Je le sçais bien. Ce n'est que pour nous amuser.

M A Z E T, *à part*, *toujours travaillant.*

Voici le moment favorable.

Si l'autre s'en alloit !

I S A B E L L E.

Mais si ma Tante vient

Et nous voit lui parler, elle fera le diable.

T H E R E S E.

N'ayez pas peur : le Bailli la retient ;

Ils en ont pour une heure à disputer ensemble.

M A Z E T, *à part.*

Partira-t-elle enfin ?

T H E R E S E.

Ne craignez rien.

I S A B E L L E.

Je tremble.

T H E R E S E.

Eh bien ! l'une de nous n'a qu'à faire le guet ,

Tandis que l'autre entretiendra Mazet.

I S A B E L L E.

C'est bien dit. Allez-y.

T H E R E S E.

Non ; allez-y vous-même.

I S A B E L L E.

Commencez.

T H E R E S E.

Non.

I S A B E L L E.

Pourquoi ?

MAZET.

THERESE.

Je vous en prie, allez.

ISABELLE.

Votre entêtement est extrême ;
Il faut vouloir tout ce que vous voulez.
(Elle sort.)

SCENE VI.

MAZET, THERESE.

MAZET, à part.

FORT bien : elle s'en va.

THERESE, à part.

Je ne sçais comment faire...

MAZET, à part.

Qu'elle est jolie !

THERESE, à part.

Il a quelque chose qui plaît.

MAZET, à part, & quittant son ouvrage.

De ces fleurs formons un bouquet.

THERESE, à part.

Je sens, en le voyant, un trouble involontaire.

MAZET, la regardant de tems en tems en
cueillant des fleurs.

THERESE.

Il me regarde avec des yeux

Qui commencent à m'interdire.

(Elle s'approche de Mazet.)

Pour qui donc ce bouquet que tu fais ?

MAZET:

C O M É D I E.

33

M A Z E T, *La regarde encore en soupirant ,
& attache ensemble ses fleurs.*

T H E R E S E, *à part.*

Il soupire.

En vérité je le crois amoureux :

Mais à qui s'adressent ses vœux ?

Le bouquet va nous en instruire.

M A Z E T, *ayant fait son bouquet , vient le
présenter à Therese.*

T H E R E S E.

(A Mazet.)

(A part.) Il me l'offre ! Quoi ! c'est pour moi ?

M A Z E T, *répond oui , par signe.*

T H E R E S E.

Avec plaisir je le reçois.

*(Elle tend la main pour le prendre ;
Mazet le retire.)*

Comment !

M A Z E T, *fait encore le même geste.*

T H E R E S E.

Donne le donc ?

M A Z E T, *fait signe de la tête qu'il ne veut pas
lui donner le bouquet dans sa main.*

T H E R E S E,

Hé bien ! que veux-tu dire ?

M A Z E T, *fait signe qu'il veut le lui attacher
lui-même.*

T H E R E S E.

Tu voudrois le placer toi-même à mon côté ?

M A Z E T, *répond en baissant la tête.*

Hem.

T H E R E S E, *à part.*

Son embarras me fait rire.

(A Mazet.) Ce seroit trop de liberté.

C

M A Z E T ,

M A Z E T *le lui présente à genoux.*

T H E R E S E.

Il m'en prie à genoux ! je ne puis l'en dédire.

J'y consens , puisque tu le veux.

M A Z E T , *attache le bouquet , & s'en retourne
à son ouvrage.*

T H E R E S E.

Ah ! le pauvre garçon ! comme il en est joyeux !

M A Z E T , *à part.*

Tout va bien jusqu'ici.

T H E R E S E.

Cependant , quand j'y pense ,
Je crains d'avoir trop poussé la complaisance.

Il m'aime , je n'en puis douter.

Me convient-il de l'écouter ?

Dans son état est-il fait pour me plaire ?

Oui : mais s'il n'étoit pas muet ,

C'est tout ce que je pourrois faire

De résister à mon penchant secret.

Mais c'est trop m'occuper de ce pauvre Mazet ,

Qui peut-être n'y songe guère :

Pour nous en détourner , visitons ma voliere.

(*Elle va à sa voliere qui est à un côté du
Théâtre , & appelle ses oiseaux.*)

Petits , petits , petits , petits ;

Venez , mes enfans , mes amis.

[*Elle leur jette de la graine , ou de la
mie de pain.*]

M A Z E T , *à part & la regardant.*

Heureux oiseaux , que je vous porte envie !

De votre sort que mon cœur est jaloux !

Je donnerois , je crois , ma vie

Pour être chéri comme vous.

COMÉDIE.

39

THERÈSE.

ARIETTE, notée N°. 4.

Gazouillez, petits oiseaux ;
Voltigez sous ces ombrages,
Et chantez, dans vos ramages,
Vos plaisirs toujours nouveaux.

Viens, aimable tourterelle :
Aux Amans sers de modèle ;
Viens soupîrer avec moi.

Gentil moineau qu'Amour presse,
Si l'on gêne ta tendresse,
Peut-être que ta maîtresse
Est plus à plaindre que toi.

Gazouillez, &c.

(Pendant cette Ariette , Mazet sort du Théâtre.

Thérèse ne le voyant plus , dit :

Qu'est devenu Mazet ? Il est où son ouvrage
Le mène. J'ai bien dit , c'étoit un badinage
Dont j'avois tort de m'effrayer.

(Avec dépit.) Pour lui montrer à me railler,
Je ne veux plus porter son bouquet davantage.

MAZET rentre sur le Théâtre avec un nid
de petits oiseaux.

THERÈSE.

Que vois-je ?

MAZET, à part.

Elle aime les oiseaux :

En voici deux nouvellement éclos,
Et dont je vais lui faire hommage.

Cij

T H E R E S E.

Que m'apportes-tu là ? C'est un nouveau présent ?

Mazet , mais rien n'est plus galant.

(Elle prend le nid)

A R I E T T E.

Qu'ils sont jolis !

Qu'ils sont gentis !

Ne craignez rien , mes chers petits :

Oui , vous ferez mes favoris.

Je veux moi-même

Vous élever ,

Vous enseigner

A répéter ,

Je vous aime.

(Elle leur donne son doigt à béqueter.)

Baïsez , mon fils ; baïsez , mignon ...

Ah ! vous mordez , petit fripon !

Qu'ils sont jolis !

Qu'ils sont gentis !

Cent fois le jour vous ferez baïfés ,

Careffés ,

Baïfés ,

Careffés , baïfés.

Petit fils , petit fils.

(A Mazet.)

Cache-les quelque part , de peur qu'on ne les voie ;

J'en veux dorénavant

Faire tout mon amusement ,

Mon plaisir & ma joie.

M A Z E T les cache dans un buisson.

THERÈSE, *à part.*

Le trait n'est pas d'un sot. Mazet a de l'esprit.
L'Amant le plus adroit n'auroit pas sçu mieux faire.

(*Avec sentiment.*)

Ah ! si son but est de me plaire,
Je l'avoue à regret ; mais il y réussit. . . .

Mes fleurs ne sont point arrosées,
Je laisse dessécher ces roses , ces œillets.

(*Elle prend un arrosoir.*)

L'Amour, dont j'éprouve les traits,
Occupe toutes mes pensées.

MAZET, *revenant.*

(*A part.*)

Que fait-elle donc là ?

[*Il veut lui ôter l'arrosoir.*]

THERÈSE, *lui résistant.*

Laisse, c'est mon plaisir.

MAZET *insiste.*

THERÈSE.

Non, non. Laisse-moi faire.

MAZET *lui représente que le jardin est de sa compétence, & qu'il est obligé d'y travailler.*

THERÈSE.

Oui, ton devoir t'oblige
À soigner le jardin. Mais laisse-moi, te dis-je.

MAZET *témoigne de l'impatience.*

THERÈSE, *le repoussant.*

Ne t'inquiète pas.

MAZET, *avec un peu de violence, veut prendre l'arrosoir.*

THERÈSE.

Eh ! bien, veux-tu finir ?

C. üj.

MAZET,

ARIETTE.

Ce petit coin est en réserve :

Ce sont des fleurs que je conserve ;

J'en aurai soin , n'y touche pas.

J'en les cultive , & j'en dispose.

Pour t'occuper , fais autre chose.

(Mazet boude.)

Cela t'afflige ? hé bien ! arrose ,

(Mazet arrose.)

Arrose tant que tu voudras.

THERESE , *voulant reprendre l'arrosoir.*

Donne à présent . . .

MAZET , *saisit la main qu'elle lui a présentée ,
& la baise.*

THERESE , *affectant de la sévérité.*

Mazet ! Mazet !

Vous vous émancipez.

SCENE VII.

MAZET , THERESE , ISABELLE.

ISABELLE.

Avez-vous bien-tôt fait ?
Ma sœur , il me paroît que le jeu vous amuse.

THERESE.

Il est vrai , pardonnez . . .

ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse ;

Mais enfin c'est mon tour.

THERÈSE.

Ma sœur , il est charmant.

ISABELLE.

Oui-dà !

THERÈSE.

Sans dire mot , il s'exprime , on l'entend.

(Elle sort.)

MAZET , à part.

L'occasion étoit si belle !

Pourquoi cette sœur vient-elle

Nous troubler si mal-à propos ?

SCÈNE VIII.

ISABELLE, MAZET.

ISABELLE , à Mazet.

TU te fatigues trop. Laisse là ton ouvrage...

Il faut prendre un peu de repos...

Veux-tu te rafraîchir ?...

MAZET , à part.

J'enrage.

ISABELLE.

Comment trouves-tu ta condition ?...

Quel âge as-tu bien ? ... réponds donc...

(Mazet ne fait pas semblant de l'entendre.)

Civ

(*A part.*)

Se peut-il que ma sœur ait eu la complaisance
De rester si long-tems avec un tel balourd ?

Il faut croire aussi qu'il est sourd...

C'en est trop , je perds patience.

A R I E T T E.

Voyez ce magot ,
S'il me dit un mot ;
Il ne prend pas garde
Que je le regarde ;
Ce n'est qu'un sot.

(*Elle passe devant lui.*)

Devant lui je passe , ...

C'est moi , mon enfant.

(*Mazet la regarde indifféremment ;*

Et va d'un autre côté.)

Il change de place :

Le pauvre innocent !

Je me trompe fort ,
Si d'un tel butord
Nous pouvons rien faire.

(*Mazet s'en va sans rien dire.*)

Sans tant de mystère ,

Il faut s'en défaire.

Il faut , au plutôt ,

Chasser ce nigaud.

Il s'en est allé ; bon voyage.

Je ne puis me résoudre à le voir davantage.

C'est un monstre à mes yeux.

SCENE IX.

ISABELLE, THERESE.

THERESE.

Hé bien ! que dites-vous
De notre Jardinier ?

ISABELLE.

J'en suis très-mécontente.

THERESE.

Hélas ! qu'a-t-il donc fait qui vous mette en courroux ?

ISABELLE.

C'est un impertinent.

THERESE.

Vous êtes violente :

Vous l'aurez maltraité.

ISABELLE.

Qui ? moi ?

J'en n'en suis pas capable.

THERESE.

En quoi

A-t-il donc mérité tout d'un coup votre haine ?

ISABELLE.

Toute explication est vaine.

DUO

ISABELLE.

Il sortira.

THERESE.

Pourquoi cela ?

MAZET.

ISABELLE.

Tout au plus vite,
Qu'il cherche un gîte.

THERESE.

Qu'a-t-il donc fait ?

ISABELLE.

Il me déplaît.

THERESE.

Mais si ma Tante
En est contente . . .

ISABELLE.

Il fortira.

THERESE.

Pourquoi cela ?
C'est un caprice,
Une injustice.

ISABELLE.

Moi, des caprices !
Des injustices !

THERESE.

Et oui, ma sœur.

ISABELLE.

C'est vous, ma sœur.

Ce beau Monsieur
Vous tient au cœur.

C'est une horreur.

THERESE.

Quelle noirceur !



SCÈNE X.

ISABELLE, THERESE,
Madame GERTRUDE.

Même air en Trio.

Madame GERTRUDE.

QUELLE rumeur !
LES DEUX SŒURS.

C'est au sujet
De ce Mazer.

Madame GERTRUDE,

Qu'a-t-il donc fait ?

THERESE.

Il n'a rien fait :

Il lui déplaît.

ISABELLE.

Ce beau Monsieur

Lui tient au cœur,

THERESE.

Mais si ma Tante

En est contente. . . .

Madame GERTRUDE.

J'en suis contente ,

Et très-contente.

ISABELLE.

Il sortira.

41

MAZET.

THERESE.

Pourquoi cela ?

Madame GERTRUDE.

Il restera.

Et de quel droit , Mesdemoiselles ;
Donnez-vous des ordres ici ?

THERESE.

La , c'est bien fait.

Madame GERTRUDE.

Et vous aussi.

De quoi vous mêlez-vous , petites perronnelles ?
Je suis seule maîtresse , & le serai toujours.

THERESE.

Ce n'est pas moi

Madame GERTRUDE.

Point de discours.

Allez dire à Mazet qu'il vienne tout à l'heure.

ISABELLE.

Que m'importe , pourvu qu'il sorte ?

THERESE.

Qu'il demeure.

ISABELLE.

Oh ! nous verrons.

THERESE.

Sans doute , l'on verra

Qui de nous deux l'importera.



SCENE XI.

Madame GERTRUDE, *seule.*

Voilà pourtant comme une veuve
Est sans cesse dans l'embarras :
J'en fais une assez dure épreuve.
Ah ! pour m'en retirer, que ne ferois-je pas ?
Que dis-je ? rien n'est plus facile....
Oui... mais que dira-t-on, si je franchis le pas : ?
Un mari !... un mari me seroit fort utile.
Des terres à faire valoir,
Deux grandes Nieces à pourvoir.
Il me faut quelqu'un qui partage
Mes travaux & mes soins :
Le fardeau me pesera moins.
(*Mazet entre.*)

SCENE XII.

Madame GERTRUDE, MAZET.

Madame GERTRUDE.

VIENS, mon cher enfant, prends courage.
(*A part.*)
Il n'est pas mal tourné, ce garçon-là : souvent

Avec de telles gens , une femme est heureuse ?

Bien plus qu'avec un beau galant.

Que t'a-t-on fait ? d'où vient cette mine boudeuse ?

MAZET , *à part* , *d'un air chagrin*.

Que me veut cette vieille encor ?

Madame GERTRUDE.

(*A part.*) (*A Mazet.*)

Il est en colere ! Mes Nièces

T'ont sans doute fait quelques pieces ;

Mais je leur parlerai : va , calme ce transport.

ARLETTE.

Ne songe qu'à me plaire

Entends-tu , mon enfant ?

Et je sçaurai te faire

Le sort le plus charmant.

Mes Nièces sont des sottes ,

De franches idiotes ,

Des esprits à rebours ,

Et dont l'unique affaire

Est de crier toujours :

Ne songe qu'à me plaire.

A part. { Il n'y parvient que trop ;
 { Mon cœur va le galop.

Cette mine friponne

En secret m'éguillonne ,

Je ne sçais quoi m'enflamme ,

Et maitrise mon ame.

Éloigne-toi , mon fils :

Je ne sçais où j'en suis.

Mais non , demeure là :
Hé bien ! l'on en dira
Tout ce que l'on voudra.

Je n'y sçaurois que faire . . .
Ne songe qu'à me plaire.

A part. { Il n'y parvient que trop ;
Mon cœur va le galop.

M A Z E T , *à part*,

Oh ! comme elle prend feu !

Madame G E R T R U D E .

Faut-il tant de finesse ?

Tiens , vois-tu ; je suis ma maitresse.

Absolument , je veux que tu restes ici.

Et pour que chacun t'y révere ,
Te chérisse & te considère ,
Il faut que tu sois mon mari.

A R I E T T E .

Hé bien ! qu'est-ce qui t'arrête ?
Profite de la conquête

Que l'Amour

T'offre en ce jour.

Reçois mon cœur & ma foi ;

Tu feras mon petit Roi ,

Mon toutou ,

Mon cher bijou.

Donne-moi ta main pour gage ,

Et terminons le marché.

MAZET, *vivement & brusquement.*

J'en ferois bien fâché.

GERTRUDE.

Que veut dire ce langage ?

Quoi ! Mazet

N'est pas muet !

Scélérat, fripon, faussaire ,

En ce lieu que viens-tu faire ?

Tu vas le payer bien cher.

MAZET.

Ventrebille ! qu'ai-je fait ?

Modérez votre colère.

Mon secret est découvert :

C'est ma faute qui me perd.

MAZET.

Ecoutez-moi , de grace.

Madame GERTRUDE.

Non.

Traître, je veux qu'on te punisse ;

Et le vieux Nuto, ton complice,

Comme toi m'en fera raison.

SCENE XIII.

Madame GERTRUDE, MAZET,
ISABELLE, THERESE, NUTO.

Madame GERTRUDE, *voyant Nuto.*

LE voici... Suborneur indigne,
C'est donc toi qui dans ma maison
Introduis un larron ,
En le faisant passer pour muet ?

NUTO.

COMÉDIE.

29.

NUTO.

Comment donc ?

Madame GERTRUDE.

De cette fourberie insigne

Tu recevras le prix ; c'est moi qui t'en réponds !

NUTO.

Est-ce qu'il ne t'est pas ?

LES DEUX SŒURS.

Il n'est pas muet ?

Madame GERTRUDE.

Non.

NUTO.

Tant mieux, j'en suis bien aise.

THERÈSE.

Oh ! oh ! quelle aventure !

NUTO.

Car enfin, malgré sa figure

Et son bien, voyez-vous, on fait très-peu de cas

D'un homme qui ne parle pas.

Madame GERTRUDE.

Je veux sçavoir le fin de tout ce stratagème ;

Où nous verrons beau jeu.

NUTO.

Pallangé, le voilà.

Puisqu'il n'est plus muet, qu'il le dise lui-même !

Je ne me mêle point de ces affaires-là.

Madame GERTRUDE.

Eh ! bien, pendard, veux-tu nous dire

Quel sujet t'amène en ces lieux ?

MAZET.

Ne vous fâchez pas... c'est... que je suis amoureux.

D

Madame GERTRUDE.

De qui ?

NUTO, à Madame Gertrude.

De vous, peut-être.

THERESE, à part.

Ah ! je respire.

Madame GERTRUDE, à Nuto.

Attends, coquin ; je vais t'apprendre à rire !

(A Mazet.) Et quel est ton espoir ? dis-moi.

Crois-tu qu'un galant comme toi
Soit fait pour s'allier à gens de notre sorte ?

M A Z E T.

Mais dans l'ardeur qui vous transporte,

Vous m'avez trouvé bon pour vous.

Madame GERTRUDE.

Tu fais le raisonneur.

NUTO.

Tout doux !

S'il a de bons desseins, qu'avez-vous à lui dire ?

Parmi beaucoup de gros Monieux

Dont l'éclat frapperoit vos yeux,

Vous pourriez encor trouver pire.

(A Mazet.) Hé bien ! défends-toi donc, benêt :

Nomme la Beauté qui t'enchanter.

Madame que voilà n'est pas assez méchante

Pour te la refuser, si ton hommage plaît.

M A Z E T, montrant Therese.

La voici.

THERESE, à part.

Bon, je suis au fait.

Madame GERTRUDE.

Je ne crois pas qu'elle y consente.

COMÉDIE.

31

THERÈSE.

Pardonnez-moi, ma Tante.

MADAME GERTRUDE.

Quoi ! vous avez le front !...

THERÈSE.

De quoi me blâmez-vous ?

NUTO.

Eh ! sans doute, pourquoi différer davantage ?

Sans barguigner, donnez-lui cet époux :

C'est un Crépus, c'est le coq du village.

MAZET.

Si l'on pouvoit en aimer trois,

(*A Gertrude.*)

Vous auriez eu part à ma flamme ;

Mais en s'emparant de mon ame,

L'Amour pour cette Belle avoit fixé mon choix.

MADAME GERTRUDE.

Hé bien donc ! j'y donne ma voix.

ISABELLE.

Oui, oui, vous allez faire une belle alliance !

MAZET, à Isabelle.

Eh ! quoi ! chère petite sœur,

Verriez-vous avec répugnance

Des nœuds qui feront mon bonheur ?

NUTO, à Isabelle.

N'en parleriez-vous pas tant soit peu par envie ?

MADAME GERTRUDE.

Eh ! que sçait-on ?

ISABELLE.

Moi, de la jalousie !

MAZET.

Non, non, je suis certain qu'Isabelle a bon cœur.

Dij

ya

MAZET,

Si j'ai pu l'offenser, elle est bonne personne !

Je suis sûr qu'elle me pardonne.

[*En l'embrassant.*] Qu'en dites-vous ?

ISABELLE, *souriant.*

Il le faut bien.

NUTO, *à Mazet.*

Et Madame Gertrude, rien ?

MAZET, *à Madame Gertrude.*

Permettez-vous, ma chère Tante ?

[*Il l'embrasse.*]

Madame **GERTRUDE.**

De tout mon cœur.

NUTO, *à Mazet.*

Thérèse est dans l'attente....

Allons, en beau chemin ne faut pas s'arrêter.

MAZET, *à Nuto.*

Tais-toi ; va, je recule, afin de mieux sauter.

C H Œ U R.

MAZET, THERESE.

Ah ! quel plaisir

Vient me saisir !

J'obtiens enfin tout ce que
j'aime.

Si nos amours

Durent toujours,

Nous jouirons d'un bien su-
prême.

C'est mon espoir, c'est mon
desir.

Ah ! quel plaisir

Vient me saisir !

J'obtiens enfin tout ce que
j'aime.

Ah ! quel plaisir ! Ah ! quel
plaisir !

GERTRUDE, ISABELLE,

NUTO.

Livrez vos cœurs au doux
plaisir :

Mazet obtient tout ce qu'il
aime.

Que vos amours

Durent toujours,

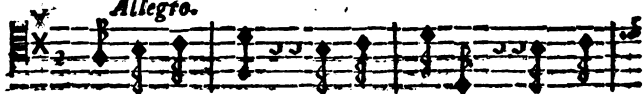
Vous jouirez d'un bien su-
prême.

Livrez vos cœurs au doux
plaisir :

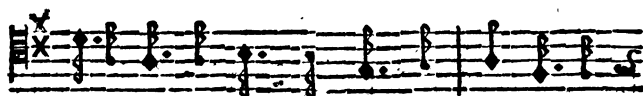
Mazet obtient tout ce qu'il
aime.

Livrez vos cœurs au doux
plaisir.

F I N.

AIR. N^o. 1.*Allegro.*

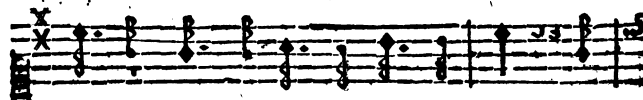
Avec un Turc, un Cor-faire, un Cor-



faire, Je vi-vrai tant qu'on vou-dra, Je vi-



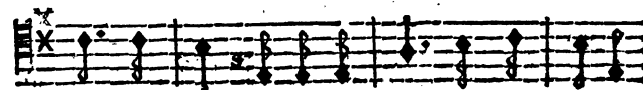
vrai tant qu'on vou-dra, Je vivrai tant qu'on vou-



dra, Tant qu'on voudra, tant qu'on vou-dra. J'au-



rai, pour le fa-tis-faire, L'empresse-ment

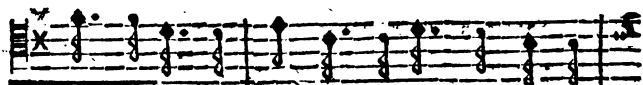


qu'il fau-dra; Je fe-rai tant pour lui plait,

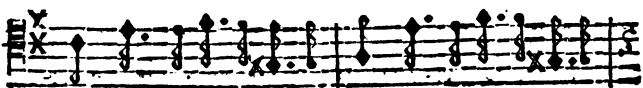
D iij



Je fe-rai tant pour lui plaire, Qu'à la



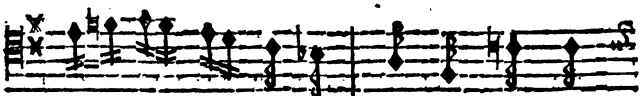
fin il se ren-dra, Qu'à la fin il se ren-



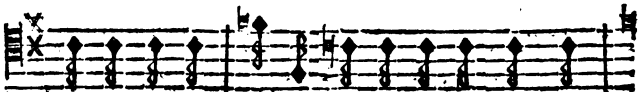
dra, Qu'à la fin il se ren-dra, Qu'à la fin il se ren-



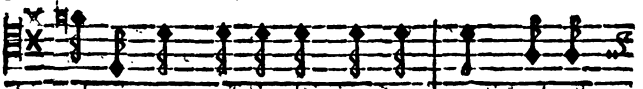
dra : Mais u-ne fem-me hau-taine, Vous



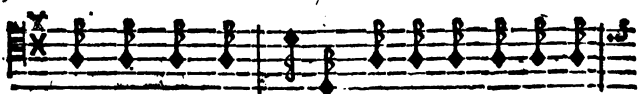
don-ne bien plus de pei-ne ; Tout le



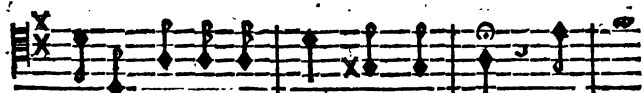
long de la fe-mainc, Travaillez à perdre ha-



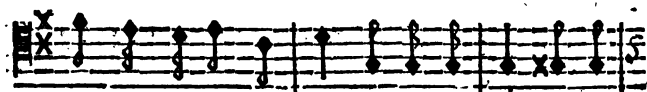
leinc, Toujours el-le se plain-dra. El-le



n'est jamais con- tente ; Elle excède, impa- ti-



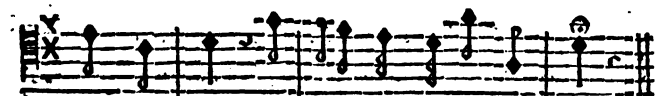
ente ; On est ré- duit aux a- bois : Ju-



gez quand elles sont trois. On est ré- duit aux a-

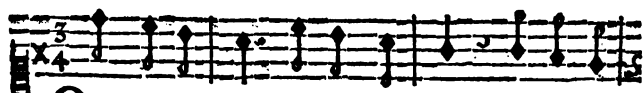


bois : Ju- gez , ju-gez , ju- gez quand el-



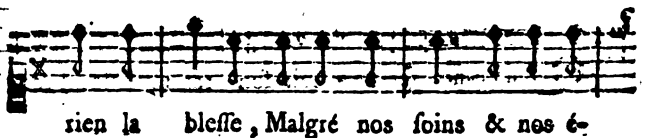
les sont trois ; Ju- gez quand el-les sont trois.

N^o. 2.



QUand u-ne femme a fait son tems , Elle est tou-

Die





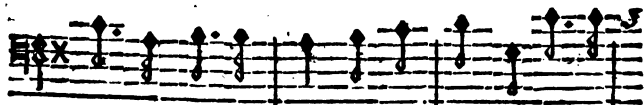
MAZET

N^o. 3.

RONDEAU.



Maudit soit le fra-ta- gème Qui se



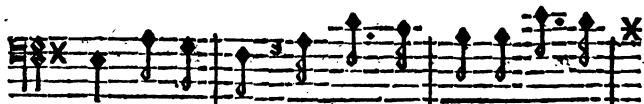
tourne contre moi : Je me suis fait à moi-



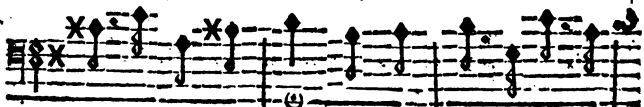
même U-ne trop sé-vè-re loi. Si je



garde le si-lence, On i- gnore mon a-



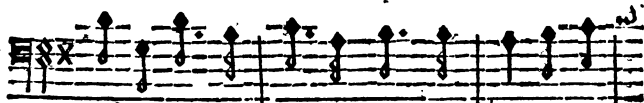
mour : Si je dis ce que je pense, On me



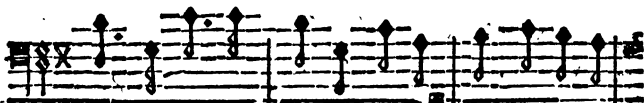
chasse sans re-tour. Maudit soit le fra-ta-

COMÉDIE.

39



gème Qui se tourne contre moi: Je me



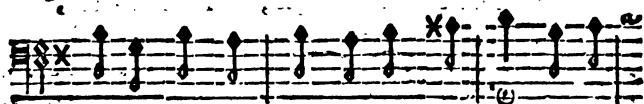
suis fait à moi-même Une trop sé-vè-re



loi. Près de l'ob-jet qui m'en-gage, Pour expri-



mer mes de-firs, Je n'ai donc d'autre lan-



gage, Que les yeux & les sou-pirs! Maudit



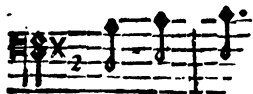
soit le strata-gème Qui se tourne contre

50

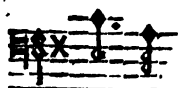
MA

N

RON



Maudit



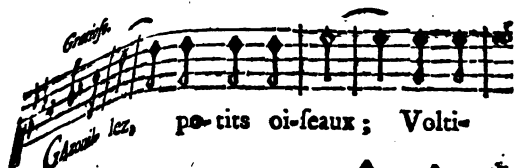
rouer



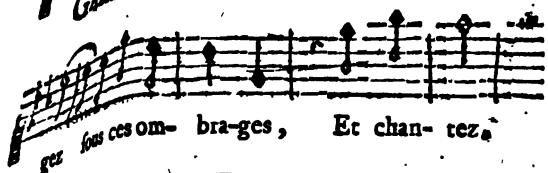
moi-même U-ne



N^o. 4.



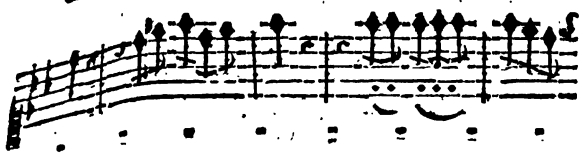
pe-tits oi-seaux; Volti-



gez sous ces om-bra-ges, Et chan-tez,



dans vos ra-ma-



COMÉDIE.

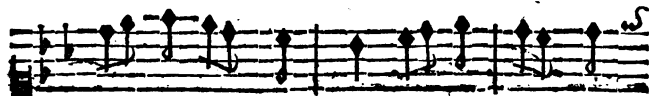
61



ges,



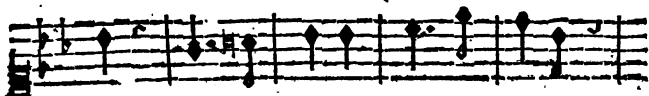
Vos plai- firs toujours nou- veaux, Vos plai-



firs toujours nou- veaux, Vos plai- firs tou-



jours nouveaux, Vos plai- firs tou- jours nou-



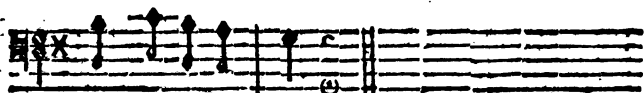
veaux. Viens, ai- mable Tour- te- relle;



Aux a- mans fers de mo- de- le;



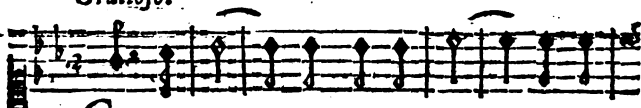
moi : Je me suis fait à moi-même U-ne



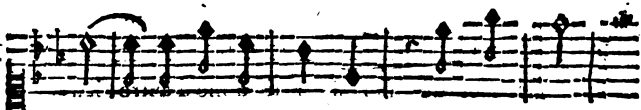
trop sé-vè-re loi.

N^o. 4.

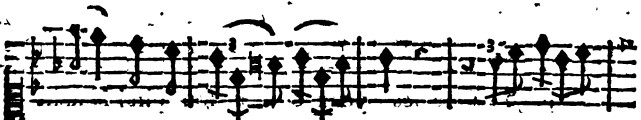
Gratioso.



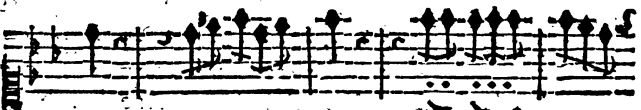
GAzouil-lez, po-tits oi-seaux ; Volti-



gez sous ces om-bra-ges, Et chan-rez.

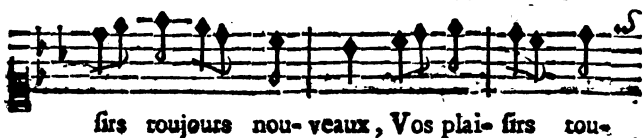


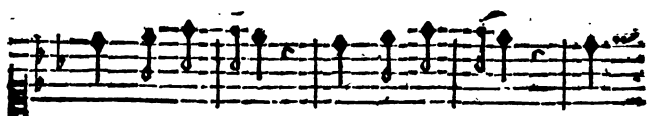
dans vos ra-ma-



COMÉDIE.

61





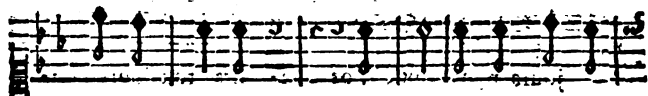
Viens soupi- rer, viens soupi- rer, viens



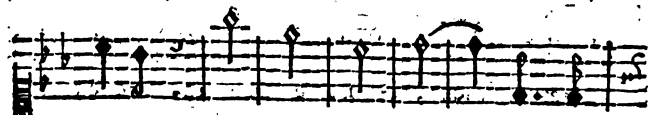
soupi- rer a- vec moi: Gen- til moi-



neau Qu'Amour presse, Si l'on gê- ne



ta tén- dresse, Peut- é- tre que ta mai-



tresse, Est plus à plain- dre que



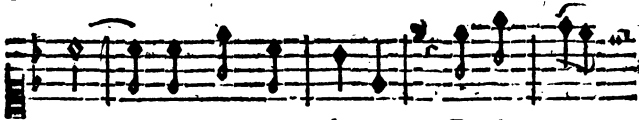
toi, Est plus à plain- dre que toi.

COMÉDIE.

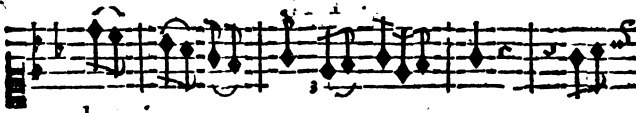
63



Gazouil- lez , petits oi- seaux ; Volti-



gez fous ces om- brages , Et chan- tez ,



dans vos ra- ma-

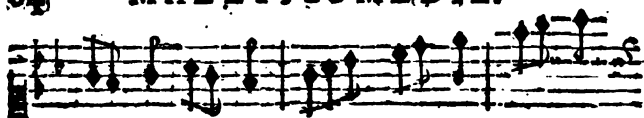


- ges , Vos plaisirs toujours nou-

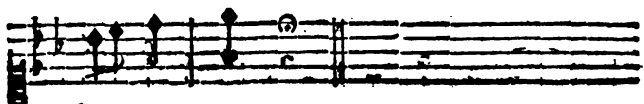


veaux , Vos plai- firs toujours nouveaux , Vos plai-

MAZET. COMÉDIE.



sirs toujours nou- veaux, Vos plai- sirs tou-



jours nou- veaux.

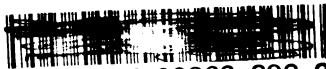
F I N.

**Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux
Ouvrages de l'Auteur.**

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 05865 9213



A

3 9015 00368 292 2

University of Michigan - BUHR

